

Floris Haugier

Visages de Montréal

Les facettes cachées de la ville la plus cosmopolite du Canada

Récit de vie



Éditions
Florissa & Courtney

Floris Haugier

Visages de Montréal

Les facettes cachées de la ville la plus
cosmopolite du Canada

Récit de vie



Éditions Florissa et Courtney

Éditions Florissa et Courtney

438 925 0956

renamyr@hotmail.com

Droit d'auteur

Visages de Montréal - Les facettes cachées de la ville la plus cosmopolite du Canada ©Éditions Florissa & Courtney, 2025

Tous droits réservés

ISBN Papier : 978-2-925328-08-7

ISBN PDF : 978-2-925328-09-4

ISBN e-pub : 978-2-925328-10-0

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
2025 Bibliothèque et Archives du Canada 2025

Liste des collaborateurs

Auteur : Floris Haugier

Correcteur : Floris Haugier

Mise en page et infographie : Floris Haugier

Consultante en édition : Mini Génie

Table des matières

<i>Avis aux lecteurs</i>	5
<i>Prologue</i>	7
<i>Introduction</i>	9
<i>Chapitre 1</i>	11
<i>L'itinérance à Montréal</i>	11
<i>Chapitre 2</i>	34
<i>Éveil spirituel</i>	34
<i>Chapitre 3</i>	47
<i>De Los Angeles à Montréal</i>	47
<i>Chapitre 4</i>	58
<i>Nouvel exil, nouveaux défis</i>	58
<i>Chapitre 5</i>	73
<i>Anna : lumière québécoise</i>	73
<i>Chapitre 6</i>	82

Mission Bon Accueil.....	82
Chapitre 7	99
Réflexions spirituelles.....	99
Chapitre 8	122
Reconstruction.....	122
Chapitre 9	163
Se réinventer	163
Conclusion.....	177
Le Bout du tunnel 4330.....	177
Annexe 1 : Fin d'emploi.....	183
Annexe 2 : La Charte Québécoise....	184
Annexe 3 : Signalement d'un danger	186
Annexe 4 : Refuge Jardins Gordon.	189
Annexe 5 : L'identité bafouée.....	190
Annexe 6 : Cliniques pour réfugiés..	195

Avis aux lecteurs

Dans ce récit, les noms des personnes et des lieux ont été conservés tels quels — un choix délibéré, motivé par une quête de vérité et de guérison collective.

La plupart des gens à Montréal sont, sans le savoir, les victimes de machinations subtilement orchestrées dans l'ombre, par un réseau d'individus — hommes et femmes — profondément apathiques, marqués par des blessures intérieures. Ces blessures, souvent issues de l'enfance, de relations toxiques ou de dynamiques familiales, nourrissent chez eux un

vide qu'ils projettent sur les autres. Dans cette projection, ils poussent parfois leurs semblables à la marge, jusqu'à la rue. Nombre d'entre eux, influents dans le monde des affaires, ne réalisent pas à quel point ils se sont éloignés de leur propre humanité. La satisfaction qu'ils tirent de cette domination est, en vérité, illusoire et éphémère.

Ce livre, d'une rare authenticité, est ma modeste contribution à la guérison collective. Car l'itinérance n'est pas une fatalité communautaire. Au-delà de l'apparence physique ou de l'identité à laquelle nous nous accrochons, nous sommes avant tout des entités énergétiques, des êtres multidimensionnels et spirituels. Nous vivons ici une expérience terrestre qui donne à notre existence tout le sens de la conscience humaine

Prologue

Montréal. Une ville où les histoires se croisent, où les âmes errent dans des ruelles baignées de lueurs tamisées, où chaque coin de rue semble abriter des souvenirs anciens et des promesses nouvelles. C'est ici, dans cette métropole cosmopolite, que mon voyage a véritablement commencé. Un périple qui ne se résume pas à un simple changement de continent, mais à une traversée intérieure. Des ombres à la lumière, de la survie à l'éveil, chaque pas m'a guidé vers des rencontres inattendues, des signes subtils de l'univers, et une quête constante pour comprendre mon rôle au sein de ce vaste réseau de connexions humaines.

Ce récit est celui d'un homme, mais aussi celui d'une ville. **Montréal**, avec ses visages multiples et

ses secrets enfouis, a servi de toile de fond à mes luttes comme à mes victoires. C'est ici que j'ai découvert la force de la synchronicité, l'importance de l'espoir, et la puissance de la foi. Alors que vous vous apprêtez à suivre mon cheminement, sachez que chaque mot que vous lirez est imprégné d'une vérité profondément vécue — une quête de sens, portée par une foi inébranlable en la présence divine

Introduction

Lorsque j'ai quitté le Gabon pour les États-Unis, je n'imaginai pas qu'un jour, mon destin me conduirait à Montréal. Ce départ, imposé par les circonstances, n'était que le début d'une longue série de défis. Mes premiers pas dans cette ville, loin de ma terre natale, furent empreints d'un mélange de curiosité et d'incertitude. Je n'avais aucune idée que Montréal, cette cité si éloignée de tout ce que je connaissais, deviendrait le théâtre de ma transformation.

Dans ces pages, je partage non seulement mon parcours d'immigrant, mais aussi une plongée dans

les zones d'ombre de la société montréalaise. Il ne s'agit pas simplement d'une histoire d'intégration, mais d'un éveil — à la fois spirituel et humain — au cœur des réalités souvent ignorées de l'itinérance et de la marginalisation. J'ai appris à survivre, non seulement physiquement, mais aussi spirituellement, en décodant les signes que l'univers me transmettait à travers des rencontres improbables et des expériences bouleversantes.

Mon objectif en écrivant ce livre est de donner une voix à ceux qui, comme moi, ont traversé ces épreuves. J'espère que vous trouverez, à travers mon récit, des échos de vos propres luttes, et peut-être même, des réponses aux questions profondes qui vous habitent. Ce livre est une invitation à voir au-delà des apparences, à reconnaître la lumière dans les moments les plus sombres, et à comprendre que, même dans l'adversité, l'univers ne cesse jamais de nous parler

Chapitre 1 :

L'itinérance à Montréal

*(Plongée dans l'ombre montréalaise,
découverte des défis liés à l'itinérance et à
la perte du logement)*

Un matin, alors que je me rendais au Centre de dons de l'Île-des-Sœurs, mon lieu de travail sous l'égide de Renaissance Québec, je me préparais à affronter une nouvelle journée de service. L'air était doux, mais une lourdeur pesait sur mes épaules, sans que je sache pourquoi. Ce jour-là, tout bascula.

L'intimidation ne prévient pas. Elle s'infiltré, silencieuse et insidieuse, jusqu'à éclater en plein jour. Ce matin-là, je fus confronté à deux hommes. L'un était le responsable du Centre, l'autre, un homme d'origine maghrébine qui se présentait comme un agent de la Mafia corse. Il affirmait être chargé de la vidéosurveillance de la ville de Montréal, du réseau de métro, et même du Casino de Montréal. Comme pour m'impressionner davantage, il ajouta qu'il était le beau-frère du responsable du Casino Croisette de Libreville, au Gabon, là où réside une partie de ma famille. L'insinuation était claire : il pouvait atteindre les miens à tout moment.

Leurs questions, d'abord vagues, prenaient des allures de piège.

— Qu'as-tu fait avant de rejoindre Renaissance Québec ? me demandèrent-ils. Étais-je surpris ? Oui, et pourtant, tout figurait dans le CV que j'avais soumis lors de mon admission au sein de l'organisme. Je leur répondis calmement, racontant mon arrivée à Montréal en septembre 2017, et la suite logique de mon parcours, enchaînant des postes divers dans cette ville où l'on se bat chaque jour pour trouver sa place. Mais leur discours semblait avoir une portée plus sombre, comme si je n'étais pas vraiment au centre de leurs

préoccupations. Un sous-entendu planait, menaçant, comme une ombre suspendue au-dessus de nous.

Trois jours plus tard, une collègue m'interrogea sur mon livre, *Le Bout du Tunnel 4330*. Elle voulait savoir combien d'exemplaires j'avais vendu. Ce fut une surprise. Comment pouvait-elle être au courant de cette publication ? J'avais gardé ce projet personnel bien loin du Centre. Je lui répondis de manière évasive, avant qu'elle ne me demande si j'en détenais les droits d'auteur. Puis, sans transition, elle évoqua l'arrivée prochaine d'un stagiaire originaire de Jordanie, accompagné de son professeur.

Ce professeur, un homme également d'origine maghrébine, arriva le lendemain. Ses paroles étaient lourdes de menaces à peine voilées : « Ils vont fouiller tes comptes bancaires, et si tu ne paies pas, c'est ta famille qui en subira les conséquences. » Je sentis le sol se dérober sous mes pieds.

Peu après, une campagne de diffamation fut lancée contre moi. Des vidéos, des photos, des enregistrements audios, soi-disant de moi, circulèrent parmi mes contacts. On y prétendait que j'étais impliqué dans des actes dégradants. Ces fausses rumeurs se répandirent comme un feu de brousse, isolant ma personne du monde, coupant les

ponts avec ma famille et mes amis. J'étais seul face à cette cabale, piégé dans une ville qui semblait s'acharner contre moi.

Malgré ma plainte déposée au début du mois de mars 2023, l'enquête interne ne trouva aucune preuve de harcèlement. Je restais donc seul, à affronter ces regards inquisiteurs qui me suivaient partout où j'allais. À Montréal, je n'avais aucun soutien. Isolé dans une ville que je croyais accueillante, elle me révélait peu à peu ses facettes les plus sombres.

Le 15 mars 2023, après un bref échange téléphonique avec Luce Choquette au sujet du suivi de ma plainte interne, elle m'adressa un courriel à 15 h 37 :

Courriel original :

Bonjour Floris,

Tel que discuté au téléphone,

*Vous avez une rencontre prévue en personne
au siège social de Renaissance :*

Quand : le 16 mars 2023 à 13 h

*Où : 7245 rue Clark, bureau 201 – Montréal,
QC H2R 2Y4*

Personnes présentes : Sofiane Khris et moi-même
Luce Choquette

À mon grand étonnement, au lieu d'un échange cordial, j'eus droit à une sorte d'interrogatoire judiciaire, filmé dans une salle digne d'une investigation policière, équipée d'un miroir sans tain. Malgré cette intimidation, je me suis prêté au jeu.

Et comme la bêtise ne s'arrête jamais, un autre courriel, tout aussi étrange que cette rencontre, me parvint dès le lendemain :

Courriel original :

De : Luce Choquette

lchoquette@renaissancequebec.ca

Envoyé : jeudi 16 mars 2023 à 21 h 06

À : renamyr@hotmail.com

Objet : Programme d'aide pour nos employés & numéro Suicide Action Montréal

Bonjour Floris,

Merci d'être venu nous rencontrer au siège social. Comme convenu ensemble à la fin de la rencontre :

Voici les informations pour le programme d'aide aux employés de Renaissance. Le numéro de Suicide Action Montréal : 1-866-277-3553

Un autre courriel suivra pour le formulaire de déclaration.

Bonne fin de journée.

Merci de toujours utiliser l'adresse courriel des relations de travail (rt@renaissancequebec.ca) et non mon adresse personnelle pour vos demandes, afin d'éviter des délais de traitement. Merci de votre compréhension.

*Luce Choquette
Technicienne en relations de travail*

Dans cette réponse, Luce Choquette, sous couvert d'un ton professionnel et de soutien, minimisait ma situation en la réduisant à un simple échange bureaucratique. La mention du programme d'aide et du numéro d'urgence, loin d'être un geste de compassion sincère, semblait plutôt un moyen de m'enfermer dans un cadre formel, me rendant

dépendant de protocoles froids qui éloignaient toute réelle prise en compte de ma détresse.

L'instruction de toujours passer par une adresse officielle, combinée au ton impersonnel, révélait une volonté subtile de garder le contrôle, tout en feignant de fournir de l'aide.

Chose curieuse : tout au long de l'interrogatoire, Luce me semblait profondément terrifiée à l'idée que le nom de Garth Maddocks soit mentionné. Ce simple détail fut pour moi une révélation. Il confirmait mes soupçons sur la probité morale du superviseur des Centres de dons de Renaissance Québec.

Disons que Garth m'a toujours paru comme un goofy, un drôle de personnage aux allures troubles et lugubres. L'énergie qui émanait de lui était celle d'un narcissique cherchant toujours à se faire passer pour un homme empathique — tel un diable se débattant dans de l'eau bénite.

La plupart des gens ne réalisent pas que leur énergie précède toujours l'image qu'ils essaient de projeter. Au-delà des masques sociaux que nous impose l'hypocrisie ambiante, cette énergie parle pour eux.

Alors, pour voir jusqu'où le collaborateur de la « Mafia Corse » était prêt à aller pour maintenir sa notoriété socio-professionnelle, j'ai décidé de me prêter au jeu.

Des deux assistantes responsables du Centre de dons — Uliana Bespoiasko et Rosalia Neyra Ferrer (Rossy) — à Luce Choquette, ces jeunes femmes dégageaient, sans s'en rendre compte, une sorte de crainte muette à la simple évocation de Garth.

Bien que conscient que les deux assistantes me vouaient une certaine admiration — peut-être à cause de mes compétences linguistiques ou de mon service à la clientèle — je restais méfiant. Leur dépendance visible envers le superviseur m'inquiétait.

Elles me demandaient souvent si j'avais fait des études universitaires, à cause des retours qu'elles recevaient des usagers sur la qualité de mon service. Cela m'amusait autant que ça m'alertait.

Un jour, Uliana, à son arrivée au travail, m'a implicitement encouragé sur ma capacité à mettre les gens à l'aise simplement par ma présence. Elle ajouta que je pourrais aider beaucoup d'enfants en difficulté dans les hôpitaux. Je n'eus aucun mot à dire. Et pour cause : j'ai toujours été proche des enfants.

Même ici, à Montréal — et particulièrement au Centre de dons de l'Île-des-Sœurs —, il n'est pas rare de voir des élèves des écoles environnantes venir passer du temps avec moi à la sortie des classes.

Un autre jour, alors que je répondais aux questions de plusieurs jeunes enfants devant le Centre, j'ai intercepté une conversation entre deux usagères, des femmes d'un certain âge à qui je venais d'indiquer la table où déposer leurs dons — quelques babioles de décoration murale.

Ne voulant pas interrompre mon interaction avec les enfants, elles s'étaient dirigées à l'intérieur du Centre. C'est à leur sortie que, sans le vouloir, mon oreille a saisi un pan de leur échange :

— En plus, il sait parler aux jeunes, dit l'une.
— Ah bah oui ! Tu as parfaitement raison, rétorqua l'autre.

C'est dans ces petites choses, ces petites attentions, que je voyais des sources d'insécurité pour les responsables du Centre.

D'ailleurs, au cours de la même semaine, Rossy me fit une révélation inattendue sur ma popularité croissante sur l'île. Alors que nous partagions une

pause cigarette sur le parking public, juste en face du Centre, elle me confia :

— On parle beaucoup de toi ici, et en bien, en plus. Bravo !

C'est après ces événements, qui pouvaient paraître insignifiants, que Renaissance Québec — un organisme raciste et esclavagiste, il est important de le mentionner — intensifia sa stratégie d'oppression et de harcèlement contre ma personne.

Par exemple, selon mes horaires de travail, j'avais remarqué qu'à chaque fois que je travaillais seul, un groupe de personnes caucasiennes, hommes et femmes, aux mœurs douteuses, venait apporter un lot de dons. Leur présence semblait viser à me pousser à quitter mon poste. À cela s'ajoutait un couple philippin, dont le mari, visiblement malheureux, semblait s'être mis en tête de m'humilier pour une raison qui m'échappait.

J'étais persuadé que ces personnes ne comprenaient pas à qui elles s'attaquaient. Cependant, sans le savoir, elles contribuaient à accomplir ma destinée. C'est pourquoi, malgré l'agression, je restais dans mon intégrité, toujours aimable et professionnel dans mes échanges avec ces âmes égarées.

Un peu plus tard, un homme d'origine ukrainienne se fit passer pour un chercheur d'emploi. Je lui expliquai la procédure pour postuler sur le site de l'organisme. Quelques jours plus tard, il revint au centre, me tendant une paire d'écouteurs iPod sans fil toute neuve, en guise de remerciement pour mon service à la clientèle. Après l'avoir décliné plusieurs fois, j'acceptai finalement le cadeau, car il s'agissait d'un geste de bonne volonté.

Lorsque je lui demandai s'il avait trouvé un emploi, il me répondit non, ajoutant qu'il n'était en réalité pas à la recherche d'un poste. Il voulait simplement voir de ses propres yeux ce dont tout le monde parlait à mon sujet. Il me confia qu'il était responsable d'un cabinet d'hypnose et me proposa une séance gratuite.

À peu près à la même période, un prêtre originaire du Pérou se présenta au Centre. Il cherchait à m'évangéliser, en me proposant d'adhérer à une congrégation dirigée par un pasteur du Congo RDC. La situation était à la fois drôle et étrange, surtout lorsqu'il se révéla être une connaissance d'un agent du Provigo de l'Île-des-Sœurs et d'Abdel Karim Saidi, une de mes connaissances à Notre-Dame-de-Grâce (NDG). Ce manège dura quelques jours, avant que le prêtre ne disparaisse soudainement

après avoir enregistré nos échanges — en présence de Karim Saidi, originaire d’Algérie.

Ce n’était pas encore fini. J’appris qu’en dehors des trois premières et uniques ventes réalisées dès la parution de mon livre, d’autres exemplaires avaient été vendus en ligne, mais aucun revenu ne m’était parvenu, ni d’Amazon, ni de ma banque. La trahison semblait totale, orchestrée par des mains invisibles qui tiraient les ficelles de mon existence.

Le 21 juillet 2023, épuisé et à bout, j’envoyai un message à Garth Maddocks : *Je ne rentre pas ce matin*. Il était 7 h 34. J’avais besoin de respirer, de m’éloigner de cet environnement qui menaçait de m’engloutir. J’avais déjà pris plusieurs congés médicaux avant cela, espérant un transfert vers un autre lieu de travail, mais mes demandes étaient restées sans réponse. Je me sentais pris au piège, comme si Montréal elle-même me rejetait dans ses recoins les plus sombres.

À ce jour, une question me hante : de quel droit Renaissance Québec s’est-elle permise de violer ma vie privée et de ruiner ma réputation ? Cette organisation, avec la complicité d’autres acteurs comme le Provigo de l’Île-des-Sœurs, le Dollarama, certains membres de Services Québec à Verdun,

Uliana et Rossy, a conspiré pour me réduire à l'ombre de moi-même. Une ombre que je dois aujourd'hui affronter seul, dans une ville qui cache bien plus de secrets qu'on ne peut l'imaginer.

En ces temps de crise du logement, perdre mon appartement juste avant le 21 décembre a été un coup du sort particulièrement cruel. En tant que nouvel arrivant, cette épreuve m'a semblé être un baptême brutal à la rue, une initiation forcée à la dure réalité de l'itinérance, presque comparable à une expérience spirituelle intense, telle une cérémonie d'Ayahuasca ou de Bwiti. Cette descente dans l'inconnu a commencé le 21 juillet 2023. Ce jour-là, en quittant mon poste de préposé aux donateurs au Centre de Don de l'Île des Sœurs, je ne me doutais pas que je déclencherai une série de conséquences inéluctables qui allaient bouleverser ma vie.

Ma lutte silencieuse pour préserver mon appartement dura six longs mois. Face à un propriétaire déterminé et à une Régie du logement qui finit par trancher en sa faveur, le coup final est tombé : un huissier m'a annoncé que je devais quitter les lieux avant le 17 décembre 2023. Plongé dans cette réalité brutale, je n'avais que quelques jours pour trouver une solution.

Heureusement, j'ai pu trouver refuge aux Jardins Gordon le 15 décembre 2023, un lieu temporaire mais crucial dans ma transition. Là-bas, j'ai pu rester jusqu'au 6 juillet 2024. Cet abri m'a offert un peu de répit dans l'incertitude qui régnait, bien que je sentisse que ma situation restait précaire. Malgré ce refuge, le spectre de l'itinérance planait toujours, et je me préparais mentalement à cette nouvelle réalité.

Plutôt que de me laisser submerger par le désespoir, j'ai décidé de rétablir mon aide financière de dernier recours en mai 2024. C'était la seule option pour m'assurer une forme de soutien face à l'inévitable. Cette transition marquait le début de mon immersion dans un monde dur et implacable, celui des sans-abris. Montréal, que je voyais jusque-là comme une ville pleine de promesses, a révélé ses ombres les plus froides, et je me suis retrouvé à arpenter ses rues avec le poids de la solitude.

Dans le froid glacial de l'hiver montréalais, chaque pas résonnait comme un rappel de l'isolement. Mais au milieu de ce labyrinthe urbain, il y avait des refuges qui devenaient des phares d'espoir : la Mission Old Brewery, l'Hôtel-Dieu, la Maison du Père et la Mission Bon Accueil. Ces lieux offraient un répit temporaire, des oasis de chaleur et de réconfort dans un désert d'indifférence.

C'est aussi au cœur de cette période troublée que j'ai fait une rencontre marquante. Jessica, une jeune femme autochtone, est apparue dans ma vie avec une sincérité désarmante. Nos premiers échanges étaient empreints de douceur, et je pouvais lire dans ses yeux une profonde honnêteté. Son regard portait une vulnérabilité et une force à la fois, une transparence qui me rappelait l'importance des relations humaines dans ces moments où tout semble s'effondrer autour de soi.

Nous avons passé une journée entière ensemble, main dans la main, ses gestes d'affection spontanés créant un lien invisible entre nous. Jessica me répétait combien elle se sentait attirée par moi, et je ressentais une profonde admiration pour cette femme. Pourtant, même dans cette intimité naissante, j'ai choisi de ne pas franchir certaines limites, non par manque de désir, mais par respect pour l'authenticité de ce moment. Elle a accepté ma décision avec une compréhension rare, renforçant l'estime que je lui portais.

Mais au-delà de cette rencontre lumineuse, la réalité de l'itinérance me rattrapait toujours. La crise du logement à Montréal ne m'avait laissé aucun choix, et chaque jour devenait une lutte pour survivre. Je n'avais jamais imaginé que la ville où j'espérais reconstruire ma vie se transformerait en un champ

de bataille où l'isolement et l'incertitude régnaient en maîtres.

Mon statut de réfugié, obtenu en avril 2019, m'avait donné un espoir d'avenir, mais ce rêve de retour au Gabon restait suspendu à une situation politique instable. Chaque jour, l'immobilisme politique me rappelait que mon combat pour une vie meilleure était loin d'être terminé. Et comme si cela ne suffisait pas, certaines institutions comme Services Québec, Renaissance Québec et même Provigo semblaient s'acharner contre moi. Leurs décisions bureaucratiques rigides, teintées d'injustice, m'enfermaient dans une spirale de précarité.

Après avoir quitté mon emploi de préposé aux donateurs au Centre de Dons de l'Île des Sœurs en juillet 2023, je me retrouvais sans revenus pendant plus d'un an, jusqu'en juin 2024. Ce n'est qu'à cette date que mon aide financière de dernier recours m'a été accordée. Mais en dépit de ce soutien, il m'a été demandé de fournir un contrat de bail, une exigence que je ne pouvais pas remplir, étant sans abri depuis décembre 2023. À ce moment-là, tout devenait clair : il semblait que certaines forces voulaient m'écraser, me maintenir au bas de l'échelle sociale, comme si l'on cherchait à me faire disparaître.

Depuis quelques jours, une étrange sérénité m'envahissait sans que je puisse vraiment en saisir la cause. Ne sachant quoi en penser, j'ai décidé de m'accorder une marche en pleine nature. Je me suis dirigé vers la plage de Verdun, un lieu devenu symbolique pour moi. Le projet de surveillance qui y avait été lancé m'a rappelé mon initiative *Sauvons la planète*, lancée en 2002. Ce n'était pas tant le projet lui-même qui hantait mes pensées ce jour-là, mais plutôt le logo que j'avais choisi pour mon ONG.

Ce moment me plongea dans un souvenir profond, celui de Guy – Philippe Sounguet, président exécutif et membre fondateur de l'ONG Aventures Sans Frontières (ASF). Un jour, lors d'une pause au siège de l'ONG où j'étais technicien de recherche sur les tortues marines du Gabon, il évoqua avec admiration mon projet associatif. Il me déclara que ce projet m'emmènerait loin. Selon lui, le logo circulaire de couleur bleu ciel avec au centre un œil humain, dont l'iris symbolisait l'attention que je portais à la vie sous toutes ses formes, était en réalité un signe puissant de ma dimension spirituelle, même si je n'en avais pas encore pleinement conscience. Mais j'avais conscience que ce logo, en forme de globe terrestre, incarnait aussi mon attachement à la préservation de l'environnement. Revenu partiellement sur le moment présent, mes

pensées se focalisaient désormais sur le slogan du projet : « Ensemble, préservons la Vie ». Ce symbole semblait me pousser à agir, à changer de lieu, comme un signe auquel je ne pouvais échapper.

Un peu confus, je suis finalement retourné au refuge des Jardins Gordon. À peine arrivé dans ma chambre, une crise d'asthme soudaine et violente s'est déclenchée. Ma Ventoline était presque vide, et très tôt le lendemain matin, j'ai expliqué au chef d'équipe que je devais me rendre aux urgences de l'hôpital de Verdun. Il a accepté, mais m'a demandé de lui fournir une preuve de ma visite, surtout parce que je quittais le refuge avant 8 heures, l'heure limite pour garantir mon lit pour la nuit.

Arrivé à l'hôpital, l'infirmière m'examina les poumons et affirma que tout allait bien. Pourtant, au fond de moi, je savais que ce n'était pas le cas. La crise était bien là, sévère. Quand je lui parlai de ma situation au refuge, elle resta inflexible et refusa de me donner une preuve de ma consultation. Sentant l'urgence de la situation, je contactai Fidèle, un Canadien d'origine congolaise, et lui demandai de me passer un intervenant. Il réussit à joindre Sophie, une jeune intervenante d'origine française.

Avec sa perspicacité habituelle, Sophie comprit immédiatement que je parlais depuis l'hôpital. Elle

me rassura en me disant que tout irait bien. En arrière-plan, j'entendis l'infirmière confirmer finalement ma présence sur les lieux.

Après cet échange, je pensai me rendre au CHUM, mais en vérifiant ma Ventoline, je réalisai qu'il me restait encore un peu de médicament. Je décidai donc de visiter l'appartement que j'avais repéré sur la 4e avenue à Verdun, où j'avais un rendez-vous avec le propriétaire.

Le soir venu, de retour au refuge, je m'étais à peine allongé sur mon lit que l'un des intervenants entra, accompagné de deux autres, exigeant la preuve de ma visite à l'hôpital. Surpris, je leur expliquai que j'avais parlé avec Sophie depuis les urgences. Mais ils insistèrent, menaçant de faire intervenir la police. Je leur répondis calmement que j'étais prêt à voir ce que la police en dirait. Peu après, deux policiers arrivèrent et, dans une décision injuste, ils soutinrent l'intervenant. Ce moment me sembla surréaliste, comme si tout convergeait vers cette issue inéluctable, avec la sensation que des forces invisibles cherchaient à me pousser vers quelque chose d'inconnu.

J'ai alors pris une décision radicale : passer la nuit à la belle étoile, sur un banc public près du métro de

l'Église. Nous étions le 5 juillet 2024. Curieusement, au fond de moi, j'avais senti que cela allait arriver. C'était comme un nouveau départ, une sortie de ma zone de confort, un retour à une forme de vie simple et brute. Avec une forme d'enthousiasme inexplicable, je ressentais maintenant le besoin de vivre en plein air.

C'est la cour de la Maison Benoit Labre qui m'offrit un refuge temporaire, jusqu'au 22 juillet, moment où je fus finalement admis au Shelter de la Mission Bon Accueil sur la rue Saint-Antoine. Là-bas, je rencontrai Marie, qui m'aida à intégrer le programme de réinsertion sociale. Le 5 septembre 2024, j'étais prêt pour un nouveau départ avec les Résidences Mission Bon Accueil, déterminé à tourner la page et à reconstruire ma vie.

Mais au cœur de ma détresse, entre février et mars 2024, alors que je vivais aux Jardins Gordon, situé au 1050 rue Gordon à Verdun, je me rendis un jour à la buanderie du 2370B rue Jolicoeur, au coin du boulevard Monk. Sous une neige dense, je traînais mon chariot rempli de linge sale, perdu dans mes pensées. En approchant de la buanderie, à trois pâtés de maisons, je remarquai un homme accompagné de son chien, un grand caniche brun, qui attendait au feu tricolore, les yeux rivés sur la route. Je continuai d'avancer, concentré sur mes pas,

mes pensées devenant une conversation intérieure, lorsque mon regard fut irrésistiblement attiré vers eux. Curieusement, ils n'avaient toujours pas traversé.

Alors que je me rapprochais à un pâté de maisons, j'entendis clairement l'homme parler à son chien. « Relève-toi, c'est l'heure de traverser », lui dit-il doucement. Pourtant, le regard du caniche restait fixé sur moi, comme s'il attendait quelque chose. Et là, une voix douce résonna dans ma tête, comme un écho lointain, me surprenant. « J'attends mon ami. »

Étonné, je ne savais pas si l'homme avait entendu cette réponse muette, mais au fur et à mesure que je m'approchais, le chien se leva soudainement avec un enthousiasme débordant et, à ma grande surprise, courut directement vers moi. Un flot d'émotion monta en moi, intense et pur, alors que je laissais tomber mon chariot pour accueillir le caniche dans mes bras. C'était un moment de connexion inexplicable, comme si nous nous étions toujours connus. « Je sais, je sais », murmurais-je en anglais, submergé par la joie.

L'homme, lui, observa la scène, bouche bée, avant de s'exclamer, stupéfait : « Waouh ! »

Ce bref instant de bonheur partagé avec le chien éclaira ma journée comme un rayon de soleil

traversant une tempête de neige. Après quelques instants, nous nous séparâmes. Comme par magie, le feu passa au vert, indiquant à l'homme et à son chien qu'il était temps de continuer leur chemin.

À mon arrivée à la buanderie, j'étais accueilli chaleureusement par la propriétaire, qui, avec une gentillesse désarmante, m'expliqua le fonctionnement de son établissement. C'était la première fois que je venais ici, et j'avais accumulé un sac de linge sale depuis la perte de mon logement. Je lançai deux machines, soulagé de retrouver une semblance de routine.

Pendant que le lavage tournait, je me rendis au Couche-Tard, situé en face du Jean Coutu sur le boulevard Monk, pour acheter une carte de recharge de 40 dollars. Dès que je mis les pieds dans le magasin, une ambiance étrange m'envahit. La vendeuse, absorbée dans une conversation avec un client, me lança un regard distrait. Le client, quant à lui, semblait s'amuser de la situation, imitant mon enthousiasme d'une manière qui me parut suspecte. Cependant, je restai calme, me laissant porter par cette situation inhabituelle.

Après avoir acheté ma carte, je me rendis vite compte qu'elle était défectueuse. Lorsque j'essayai de régler l'incident, la vendeuse se montra

défensive, m'indiquant que je devais contacter directement le service client de Charter. Son visage se crispa tandis que le client continuait à jouer les médiateurs maladroits. Je décidai de laisser la situation se décanter et, après avoir observé le client, j'appris qu'il se rendait au Subway, au coin de Jolicoeur et Monk. Je profitai de cette information pour le suivre, espérant pouvoir résoudre l'incident une fois de retour au cybercafé.

De retour à la buanderie, j'expliquai ma mésaventure à la propriétaire. Avec patience, nous contactâmes Charter, qui résolut l'incident après vérification. Mais juste avant de relancer les sècheuses, je me rendis compte qu'il me manquait deux dollars pour compléter mon cycle de séchage. Sans hésiter, la propriétaire, toujours aussi courtoise, glissa deux pièces dans la machine pour moi.

Depuis ce jour, cette buanderie est devenue un lieu de refuge. J'y reviens régulièrement, parfois pour laver mes vêtements, parfois pour effectuer des recherches sur Internet ou imprimer quelques documents. Chaque visite me rappelle que, même dans les moments les plus sombres, de petites lumières peuvent éclairer le chemin.

Chapitre 2 :

Éveil spirituel

*(Transformation personnelle et spirituelle à travers
l'expérience de l'itinérance)*

Malgré toutes les épreuves, quelque chose a émergé de cette obscurité : une transformation intérieure. Montréal, dans toute sa dureté, est devenue le terrain fertile de mon éveil spirituel. Des synchronicités, des signes subtils de l'univers, ont commencé à ponctuer mon quotidien.

Je me souviens particulièrement d'un jour de décembre 2023. Sous la neige, alors que je

m'apprêtais à perdre mon logement, j'ai croisé un vieil homme d'origine asiatique. Je lui ai cédé le passage, mais il s'est incliné devant moi, se prosternant trois fois, répétant « oh, oh, oh », le regard fixé au-dessus de ma tête. Puis, il me laissa passer, me saluant avec un respect presque mystique.

Cette expérience me parut profondément étrange, presque irréelle. J'ai voulu me convaincre que ce n'était qu'un mirage, une illusion de l'esprit. Mais ce que j'ai ressenti à cet instant était bien réel. Ce geste me déstabilisa d'autant plus que, dans mon vécu personnel, je n'avais jamais vu une personne âgée de cette culture poser un tel acte à mon égard. D'un autre côté, je reconnais que de nombreuses personnes âgées en Asie sont empreintes de sagesse ancestrale et de valeurs sacrées. Dans leur culture, le divin occupe souvent une place centrale dans la conscience collective.

Durant cette même semaine, une autre scène troublante se produisit. Cette fois, une jeune femme d'origine québécoise, d'une grande beauté, me céda le passage en se prosternant devant moi. À cet instant, une sensation intense et étrange parcourut mon corps : une chair de poule fulgurante partant des bras, comme si mes cheveux se dressaient. Je tentai de l'interpeller, mais aucun mot ne sortit. J'eus pourtant l'impression de lui avoir dit un doux

« Allô ». Elle, silencieuse, portait un regard chargé de piété et de respect. Ces gestes m'ont bouleversé. Je sentais que ces personnes percevaient en moi quelque chose que je ne voyais pas encore : une force invisible, une présence bienveillante.

Plus tard, en partageant ces épisodes avec un ami plus âgé, il me dit que ces personnes avaient peut-être vu des anges autour de moi. Cette explication me frappa : elle faisait écho à mon ressenti profond, comme une confirmation de l'invisible.

Ces événements me ramenèrent à un souvenir particulier, survenu entre décembre 2021 et mars 2022, alors que je faisais du télétravail pour SOM en tant qu'interviewer téléphonique. Un après-midi, installé à mon bureau, je me retournai sur ma chaise pour attraper un calepin posé sur mon lit. À ce moment précis, une présence douce et apaisante m'envahit. Un silence parfait sembla envelopper la pièce, suivi d'un calme absolu. Quand je me retournai à nouveau vers mon clavier, une petite plume blanche reposait dessus. Un sentiment de paix profonde me submergea.

Je choisis alors de savourer ce moment. Mais, au moment même où j'allais passer mon premier appel, mon téléphone portable sonna : c'étaient les ressources humaines de SOM, m'annonçant la fin

de mon contrat. Un sourire me vint instinctivement, presque comme si je me retrouvais face à moi-même. Une joie étrange m'envahit. Je ne garde aucun souvenir de la conversation, si ce n'est l'essentiel : la fin de cette étape professionnelle.

Plus tard, je compris que j'avais moi-même appelé cette réalité. J'avais, en silence, souhaité quitter ce poste que j'aimais pourtant, à cause de l'attitude passive-agressive de certains superviseurs. Derrière leur masque de politesse, je percevais une condescendance glaciale, un manque flagrant d'authenticité. Et cela, je ne pouvais plus l'accepter.

Ces moments de grâce, ces signes divins, m'ont guidé dans mes heures les plus sombres. Ils ont agi comme des phares dans la nuit, éclairant mon chemin spirituel.

Depuis ma naissance, il a toujours été évident pour les autres que j'étais différent, destiné à la grandeur. Cette singularité a attiré des forces occultes, des alliances secrètes et des stratagèmes sournois, empreints de malice et déguisés en compassion, visant à me maintenir dans l'ignorance. Du Gabon au Canada, en passant par les États-Unis, ces individus malsains m'ont traqué. En Afrique, on dit souvent qu'un sorcier ne peut attaquer un membre de la famille sans l'accord d'un proche. Autrement

dit, aucune attaque exogène ne prospère sans alliés endogènes.

De la rencontre avec Marie-Pierre Aboro Nkogho en 2004 à celle d'Anna Elizabeth Olechowski, mon ex-conjointe jusqu'en 2020, en passant par mon aventure avec Alida, tous ces événements faisaient partie d'un drame savamment orchestré par des forces obscures qui s'opposent à l'éveil collectif depuis la nuit des temps.

En revisitant les actes et les actions issus des comportements de ces relations, il ne fait aucun doute que ces femmes étaient toutes sous l'influence d'esprits obscurs. Elles semblaient manifestement possédées par des entités extrêmement nuisibles. Par exemple, je me souviens de ce que l'aînée d'une de mes conquêtes a déclaré à sa sœur le premier jour où elle s'est retrouvée seule en ma présence pendant une journée entière : « Tu ne mérites pas ce type d'homme. Comment as-tu fait pour l'avoir ? Ce genre d'homme est réservé aux grandes femmes. Dit-elle à sa petite sœur. » De même, l'employeur d'une autre de mes conquêtes amoureuses lui déclara presque la même chose : « Comment as-tu fait pour rencontrer ce gars ? Ma fille, ça, c'est pour les grandes. »

Une autre de mes conquêtes, du lycée de l'amitié au Gabon, m'avait invité à partager le lit de sa mère pendant deux semaines, sur la proposition de cette dernière.

Bref, ce que je vivais désormais à Montréal, depuis ma séparation d'avec Anna, était indéniablement une révélation spirituelle. Cela mettait à nu les intentions cachées de toutes les personnes avec lesquelles j'avais eu des interactions jusqu'avant cet instant. Ces gens, depuis mes collègues de travail à **Pneus Chartrand** de Pointe-Claire, notamment Richard, Max, Barry et John, en passant par les serveuses de l'**Alo Bar** à Garth, Luce, Lee, Uliana, Rossy et St-Arnaud de Renaissance Québec, voulaient tellement que je sois le drame du récit qu'ils avaient créé, dans l'espoir que je tombe dans leur piège. Surprise, surprise, quelqu'un voulait désespérément que je sois ce drame. Et quand je ne suis pas devenu ce drame, ils ont en fait... essayé de me forcer à l'être.

En témoigne le harcèlement vécu au Centre de Dons de l'Île des Sœurs et le courriel de Luce Choquette.

La raison était qu'ils avaient déjà créé un récit où j'étais le méchant dans leur histoire. Ce qui explique les interminables notes de service dans le cadre du programme de réinsertion sociale auquel

j'ai été admis par malice. Maintenant, il fallait que je mange obligatoirement au milieu de mes ennemis, dont la mission était de me provoquer par tous les moyens, y compris me bousculer physiquement, au vu et au su de tout le monde, malgré les caméras de surveillance, pour obtenir une réaction de ma part. Et pour qu'ils puissent continuer à faire exister ce récit, je devais être le drame. Et comme je ne suis pas devenu ce drame imaginaire, tout le monde peut aisément imaginer ce qui est arrivé à ce récit.

J'ai eu affaire, de manière implicite mais aussi parfois factuellement, à des gens qui étaient autrefois proches, comme Keutché Talla Dieunedort alias Éric, mon colocataire à NDG, Abdel Karim Saidi, une connaissance de NDG, Édouard, le gérant du dépanneur sur Saint-Jacques, en face du métro Vendôme à NDG, Moïse Mougna, un éditeur que j'ai rencontré grâce à Édouard, Alain, gérant du restaurant-bar africain Yassolo situé sur Notre-Dame à Saint-Henri, non loin du SQDC. Des gens qui pensaient m'avoir compris, mais qui, en réalité, n'avaient strictement rien compris, car ils s'étaient basés sur leur propre interprétation de moi, sur des aspects de ma personnalité qu'ils ne connaissaient même pas. Ce que je comprends aujourd'hui, c'est que ces personnes viennent d'une période de ma vie où je vivais quelque chose de vraiment dommageable, à savoir les relations toxiques entre

Anna et Alida. Des choses extrêmement destructrices pour ma santé, mon bien-être et ma santé mentale. Ces gens ont maintenant projeté cette période comme étant l'essence même de ma personnalité.

C'était extrêmement difficile à gérer lorsque l'on a une perception atrophiée de l'existence. Ce qui implique, pour ces personnes, une conscience figée, statique — comme si l'humain était condamné à rester bloqué dans une réaction ou une posture déterminée à un moment précis de sa vie. Or, la vie n'obéit qu'à un seul principe : l'évolution. Elle est faite de cycles, de hauts et de bas, souvent marqués par des phases d'expansion de la conscience, qui influencent positivement ou négativement nos interactions sociales, indépendamment de notre angle de perception.

Beaucoup de personnes n'ont ni la disposition intérieure, ni la capacité d'admettre — ou même d'envisager — une divergence de point de vue. Cela vient souvent de croyances rigides, d'idées reçues et préconçues, profondément ancrées. Pourtant, cette expansion de conscience se manifeste aussi dans les luttes invisibles que l'on mène avec soi-même, et se trouve tissée dans la trame des normes sociales imposées par les attentes d'une société capitaliste,

toujours plus exigeante en termes de sécurité économique et financière.

En traversant les défis d'intégration dans la société québécoise, j'ai pris conscience que beaucoup de gens, sans en avoir vraiment conscience, participent activement à construire les barreaux de la prison qui scelle le destin du désarroi.

Prenons l'exemple d'un père de famille : s'il bâtit son projet de vie sous la peur permanente de l'insécurité financière, il peut être amené à choisir une activité économique tellement exigeante qu'elle finit par lui restreindre toute liberté. À terme, il met en péril la stabilité de sa famille, simplement par son absence prolongée auprès de ses enfants et de son épouse.

Il est clair qu'un homme qui choisit de gérer un dépanneur à temps plein, sept jours sur sept, aura bien peu de chance d'imaginer une alternative économique — encore moins de concevoir une divergence de point de vue. Son univers devient un couloir étroit, hermétique à la nuance.

Cette situation illustre bien l'adage selon lequel : nous sommes tous dans la même tempête, mais dans des bateaux différents. Certains naviguent à bord de simples pirogues en bois, d'autres sur des barques de fortune, certains sur des yachts, des bateaux-

mouches, des canoës... ou même dans des sous-marins.

Ainsi, ces personnes ont contribué à créer une version de moi qui ne m'appartenait pas. Une personnalité qui était en réalité le reflet d'un moi réactionnaire, fragmenté, capturé dans une période trouble de ma vie. Cette vision n'était que le produit d'une conspiration savamment orchestrée depuis mon arrivée à Montréal en septembre 2017. Une chute abyssale programmée, rythmée par des épreuves répétées — entre trahisons et cybercriminalité.

Mais cela ne suffisait pas. Il leur fallait me désigner comme le “méchant” de leur récit, le responsable de leurs propres malheurs. Ils ont entretenu ce récit, le diffusant, l'enracinant, jusqu'à s'interposer entre moi et les personnes qui, en réalité, étaient censées croiser mon chemin et participer à mon élévation.

Et même cela ne suffisait pas. Car lorsque j'ai guéri... — oh, soyez indulgents avec moi — lorsque j'ai guéri, Anna, Mariam Oungrawa, l'équipe de Renaissance Québec, ainsi que certains agents de Services Québec, notamment Stéphane Lamoureux, ne se sont pas réjouis pour moi.

Au contraire, ils ont semblé bouleversés. Car ma guérison impliquait que je ne me présentais plus à travers l'image qu'ils avaient façonnée de moi. J'avais brisé leur lentille. Et comme ils avaient investi tant d'énergie à bâtir cette fiction autour de mon état de détresse, il leur fallait à tout prix me reconduire dans cet état pour que leur récit tienne encore debout.

Aujourd'hui, la vérité émerge peu à peu sur le faux récit qu'on a voulu construire à mon sujet. Maintenant que je me présente sous un jour nouveau — la meilleure version de moi-même —, bien différent de ce qui a été propagé dans certaines sphères communautaires et sur les réseaux sociaux, ces mêmes personnes s'activent pour tenter de me ramener dans cet ancien espace. Pour que j'intègre, malgré moi, le rôle qu'ils ont conçu pour moi dans leur histoire.

Un exemple frappant : mes clés USB ont disparu de mon sac alors que je résidais à Mission Bon Accueil. Personne n'a jamais assumé ce vol. Aucun mot, aucune explication, comme si cela était banal. Ce silence est révélateur d'un mépris systémique, reflet d'une hypocrisie sociale bien ancrée dans certains pans de la société québécoise. Une hypocrisie qui se pare de bienveillance pour mieux étouffer la vérité.

Un autre signe troublant : ma fragrance, un parfum que je portais, a été perçue de Destination Travail à LaSalle jusqu'à Mission Bon Accueil à Saint-Henri. Une diffusion étrange, comme si l'on voulait marquer ou signaler ma présence, voire m'encercler symboliquement. Il ne s'agissait pas là d'une simple coïncidence. C'était un message.

Tout cela montre que ma guérison dérange. Mon succès, même modeste, suscite l'inconfort. Parce que ceux qui se sont érigés en juges ou en victimes doivent maintenant composer avec une réalité qu'ils ne peuvent plus nier : je me relève. Je ne suis plus celui qu'ils ont tenté de briser.

Et dans cette dynamique, une vérité dérangeante s'impose : beaucoup préfèrent jouer les victimes de leur propre situation plutôt que de reconnaître la lumière qui émane de quelqu'un qu'ils ont essayé d'éteindre. Ils refusent de voir que cette lumière provient non pas d'un statut social, ni d'une réussite matérielle, mais d'un processus de guérison intérieure profonde — et de la force d'avoir traversé les ténèbres.

De cette hypocrisie bienveillante émane un mépris collectif. Un refus d'affronter la réalité que révèle mon existence à ce moment précis de notre rencontre. Une vérité dérangeante pour ceux qui ont

participé, de près ou de loin, à la mise en scène de mon effondrement, et qui découvrent aujourd'hui que je suis encore là. Debout. Entier. Et plus vivant que jamais.

Chapitre 3 :

De Los Angeles à Montréal

(Départ forcé des États-Unis – arrivée à Montréal)

C'était une journée banale à première vue, mais pour moi, elle resterait gravée dans ma mémoire à jamais. Ces moments de vie qui, au premier abord, paraissent ordinaires, mais qui, à force de petites impressions et de détails, finissent par s'enraciner profondément dans l'esprit. Le genre de souvenir qui se ravive à la moindre évocation, avec une précision qui défie le temps. La concurrence pour être l'un des moments les plus marquants de ma vie était, en effet, rude.

Pour l'officier Vasquez, c'était devenu une routine. Il accomplissait ce geste avec la même abnégation qu'au premier jour. L'officier de la douane américaine, responsable de l'immigration et de la sécurité intérieure des États-Unis, revenait tout juste de la maison d'arrêt James A. Musick, où l'administration pénitentiaire américaine louait des bureaux. Sa mission : me remettre mon passeport et mon formulaire I-94, celui qui attestait officiellement de ma non-déportation. C'était la preuve de mon admission légale sur le sol américain.

Dès qu'il fit son apparition, les cœurs se suspendirent quelques instants, l'angoisse palpable, avant qu'il ne prononce le nom du détenu qui venait de recouvrer la liberté. Un instant de silence absolu, avant que la réalité de la situation ne s'impose brutalement. L'excitation, aussi intense soit-elle, retombait aussitôt. La liberté, à ce moment précis, se mêlait à l'incertitude de ce qui allait suivre.

Il était environ dix heures du matin. Le soleil brillait, et la température était idéale, juste assez douce pour rendre l'atmosphère agréable, sans chaleur excessive. C'était la journée « Plein air » à la prison, et toute la population carcérale s'était réunie dans la cour, transformée pour l'occasion en terrain de sport. La journée était rythmée par des matchs de football

et de volleyball, qui ponctuaient la vie quotidienne des détenus.

C'est sur l'un des terrains de volleyball que j'ai ressenti la clameur qui allait me marquer à vie. Les voix des détenus s'élevaient en un seul cri, scandant mon nom.

— *Vasquez for Flow !* répétaient-ils en chœur, comme un chant de soutien.

Ce cri, cette clameur, me ramenaient à des souvenirs déjà lointains, d'un autre temps. Je me souviens de ce moment, juste après le verdict du tribunal, lorsque ma demande de libération sans condition avait été acceptée. L'émotion avait alors été si forte que des larmes avaient coulé. Une explosion de liberté, un retour à la vie, mais aussi un pincement au cœur, une tristesse mêlée de nostalgie. C'était comme un adieu à une famille que j'avais forgée dans cet endroit clos, dans cet univers parallèle qu'était ma prison. Et malgré tout, il me fallait quitter ce « SAS » de sécurité, un lieu qui, paradoxalement, était devenu un refuge.

Je me souviens de la dernière fois où j'ai vu l'officier Vasquez, lors de l'entretien nécessaire avant ma mise en liberté. Dans cette pièce appelée « le rapport », tout était formel, mais pour moi, ce moment était chargé d'émotion. C'était comme un

retour en enfance, une scène que j'avais vécue à huit ans, quand j'avais dû m'ajuster pour la première fois à une nouvelle situation. Le rythme de la vie semblait suspendu.

Puis l'officier prit la parole :

— Monsieur Floris Haugier, au nom de l'ICE (*Immigration and Customs Enforcement*), je vous présente nos excuses pour les désagréments que cette procédure de contrôle d'admission a pu vous causer. Vous êtes désormais autorisé à circuler librement sur le territoire américain. Nous vous souhaitons un agréable séjour.

Et il me rendit mon passeport.

Les formalités de départ étaient terminées. L'agent ajouta qu'un de mes proches, Dennis Michel, serait informé de ma libération et qu'il viendrait me chercher à 18 heures à la prison de Santa Ana, après la visite médicale obligatoire.

Là, une poignée de main s'échangea, presque fraternelle, et c'était comme si un poids s'était levé.

Le dortoir où j'étais détenu à ce moment-là était un lieu d'émotions contradictoires. Joie et tristesse se mêlaient dans l'air. L'accueil que je reçus des autres détenus fut chaleureux : ils m'applaudissaient et

m'encourageaient, comme pour souligner la fin d'un chapitre, et peut-être aussi pour soulager leurs propres angoisses.

Je pris rapidement mon téléphone pour appeler Dennis Michel, mon ami d'enfance, afin de lui confirmer ma libération. Puis, après avoir récupéré mes effets personnels — y compris mon sac Jansport, auquel je tenais tant —, je partis rejoindre mes camarades pour reprendre ma partie de volleyball, comme si rien ne pouvait freiner cette énergie de liberté.

Le soir, vers 17 h 17, l'interphone sonna. Il était temps de partir pour les formalités à Santa Ana, où Dennis m'attendait. Une fois encore, l'émotion m'envahit. Une salve de larmes coula lorsque l'annonce fut faite. La reconnaissance, l'incertitude, la joie et la peine se mélangeaient dans un tourbillon difficile à comprendre.

À mon départ, je fus salué par mes camarades de manière plus théâtrale qu'aucune scène de cinéma : une « standing ovation » pleine d'authenticité, comme s'ils me souhaitaient bonne chance dans la vie. Il régnait cette atmosphère partagée, entre ceux qui restaient et ceux qui partaient.

Puis, j'ai été conduit en bus vers Santa Ana, accompagné de Singh Basher, un jeune Indien du bloc A. La route semblait symboliser cette traversée, cette sortie du cauchemar, cette promesse d'un avenir encore flou et incertain.

À la prison de Santa Ana, après les formalités administratives et biométriques, on me remit un sac de médicaments pour mon asthme, un dernier geste symbolique, avant d'être véritablement libre. Mais la route vers cette liberté n'était pas encore achevée. La transition vers Montréal, vers un autre pays, un autre avenir, commençait alors.

L'agent de l'immigration m'informa que mon ami Dennis Michel m'attendait déjà à l'extérieur. Je quittai donc Santa Ana, le cœur encore alourdi par l'intensité de la journée, à bord de son Audi deux portes, en direction de Pasadena.

Ce fut un trajet presque silencieux. Les mots se faisaient rares, mais le regard de Dennis, empreint de compassion, suffisait à calmer l'agitation intérieure qui me rongait. Il comprenait. Il savait. Il n'avait pas besoin de poser de questions.

Ce soir-là même, je posai mes bagages au 2800 E Colorado Blvd, à Pasadena (CA 91107), un modeste motel niché à l'est du centre-ville de Los Angeles. Rien de luxueux, mais suffisamment paisible pour

accueillir un homme qui venait de regagner sa liberté. Dans ce quartier de Pasadena, tout semblait en apparence normal : le murmure discret des voitures, l'éclairage tamisé des rues, les passants affairés. Et pourtant, pour moi, chaque détail respirait la nouveauté. Une nouvelle vie commençait, mais elle n'avait encore ni contours, ni certitudes.

Pasadena est une ville qui se distingue par son élégance discrète. Son centre historique, *Old Pasadena*, est célèbre pour ses boutiques raffinées, ses restaurants du monde entier, et bien sûr, le musée Norton Simon, qui abrite une remarquable collection d'œuvres d'art européennes et asiatiques. En flânant dans ses ruelles ou en contemplant les sculptures de ses jardins, on pourrait croire, un instant, que le tumulte de la vie peut être suspendu. C'était un lieu propice à la réflexion.

Le lendemain, toujours guidé par l'urgence de remettre de l'ordre dans ma vie, je me rendis au *Target Mobile*, situé au 3121 E Colorado Blvd, pour y acheter un téléphone portable et une ligne locale. Le besoin de reprendre contact avec mes proches, notamment la mère de ma fille cadette, née aux Philippines pendant ma détention, se faisait pressant.

Cette fille, que je n'avais pas encore tenue dans mes bras, représentait un espoir. Une continuité. Un fil de lumière dans l'ombre. J'avais déjà tenté d'entrer en contact avec sa mère, grâce à Karen Nichols, une bénévole de *Friends of Orange County Detainees*, une organisation non confessionnelle de Laguna Hills. Karen m'avait apporté un réconfort immense lors de ma détention à James A. Musick. Elle rendait régulièrement visite à ceux que le monde extérieur avait oubliés. Grâce à elle, j'avais pu envoyer un message. Mais ce premier contact s'était très mal déroulé. Ce rejet m'avait bouleversé, profondément. Néanmoins, je savais qu'il me fallait réessayer. Pour moi. Pour ma fille. Pour réparer ce qui pouvait encore l'être.

Mais il n'était pas question de rester figé dans l'émotion. La réalité me rattrapait : il fallait agir, et vite. Le 3 avril 2017, soit le lendemain de ma sortie du centre de détention, je pris la direction du *United States Postal Service*, au 3016 E Colorado Blvd. Je portais avec moi un dossier : ma demande d'asile.

Ce document n'était pas un simple papier. C'était mon ultime rempart contre l'illégalité. Un geste de survie. Deux exemplaires furent soigneusement préparés : le premier à l'attention de l'*Office of Immigration Judge*, au 300 N. Los Angeles Street, le second destiné à l'*Office of Chief Counsel*, au 606

S. Olive Street. Je connaissais les enjeux. Mon formulaire I-94, annexé à mon passeport, stipulait une présence légale jusqu'au 11 avril 2017. Il ne me restait donc que quelques jours. En soumettant ma demande d'asile, je gagnais un sursis, une fenêtre de légalité, le temps que le tribunal d'immigration statue sur mon sort.

C'était à la fois un soulagement et une course contre la montre.

Dans cette Amérique des contrastes, où l'on peut passer du rêve au cauchemar en un battement de cils, j'avais décidé de m'accrocher à ce qui restait d'humain et de juste. Car au fond, même si mon départ des États-Unis semblait n'être qu'une question de temps, j'avais encore foi. Foi que ma vérité soit entendue. Foi que la vie, malgré tout, puisse me surprendre à nouveau.

Le mardi 4 avril 2017, en milieu de journée, alors que le soleil frappait timidement la baie vitrée du motel, deux enveloppes attendaient sagement sur le comptoir de la réception. Je les ouvris avec une attention presque religieuse. C'étaient les accusés de réception de mes deux envois à l'*Office of Immigration Judge* et à l'*Office of Chief Counsel*. Ce simple accusé, aux allures banales pour certains, représentait pour moi bien plus : la confirmation

que j'avais officiellement enclenché une procédure qui me protégeait — du moins temporairement — d'un retour à l'irrégularité, à l'oubli, à l'exil.

Je ressentis un léger soulagement. Rien de spectaculaire, juste ce frémissement intérieur qu'on connaît lorsqu'une première étape cruciale vient d'être franchie. J'avais semé quelque chose. L'avenir, quant à lui, restait incertain. Mais au moins, je n'étais plus dans l'ombre.

Les jours suivants, je déménageai au 13915 Lemoli Avenue, à Hawthorne, toujours en Californie. Un petit coin discret du comté de Los Angeles, où je pouvais reprendre mon souffle, loin des tensions des semaines précédentes. Hawthorne, avec son ambiance un peu plus tranquille, me donnait l'impression d'un sas — une sorte d'entre-deux — entre ma détention et ma nouvelle quête de stabilité.

Mais très vite, le besoin d'un environnement plus serein, plus chaleureux, se fit sentir. En août 2017, sur invitation de mon cousin Joseph et de son épouse, je pris la direction de l'aéroport international d'Orlando, en Floride. L'idée d'un nouveau départ m'animait à nouveau. La chaleur humide de la Floride contrastait avec l'atmosphère plus sèche de la Californie, mais elle m'était familière, presque réconfortante.

À mon arrivée, une pensée me traversa : retrouver Gabriel Ernst, un ancien codétenu du centre James A. Musick, dont la gentillesse m'avait marqué. J'espérais renouer le contact. Je composai son numéro, l'espoir au bout des doigts. Aucun succès. La tonalité demeura muette.

Plus tard dans la journée, alors que je feuilletais les notifications sur mon téléphone, un message Messenger s'afficha. C'était Gabriel. Il m'annonçait qu'il vivait désormais à Montréal, dans la province du Québec, au Canada.

Cette révélation m'ébranla, mais pas de la manière à laquelle je m'attendais. Quelque chose en moi vibra. **Montréal...** Ce nom sonnait comme une promesse. Un appel. Un autre chapitre.

Et sans le savoir encore, c'était exactement là que la suite de mon destin m'attendait

Chapitre 4 :

Nouvel exil, nouveaux défis

(Arrivée à Montréal, les défis d'intégration)

Avant Montréal, il y avait Los Angeles. La cité des anges, avec ses avenues immenses et son ciel presque irréel, avait été mon premier point d'ancrage après ma fuite du Gabon. Mais ce départ n'avait rien d'un voyage planifié : il s'agissait d'une fuite. Une fuite vers la survie. Une évasion sans retour, dictée par une urgence invisible, mais brûlante.

Militant pour la démocratie dans mon pays natal, j'avais vu des rêves se briser, des visages se détourner, et ma propre sécurité devenir un luxe que je ne pouvais plus me permettre. Là-bas, il ne s'agissait plus de vivre, mais de ne pas mourir.

Lorsque j'ai foulé le sol de Montréal le 9 septembre 2017, c'était avec l'espoir silencieux d'un recommencement. Mais très vite, la ville m'a rappelé que les réinventions ne sont jamais données. Elles se gagnent, parfois au prix d'une nouvelle désillusion. L'accueil fut froid, presque administratif. Rien de personnel. Juste une suite de formulaires, de règles et de numéros. Et pourtant, dans ce flou glacial, une chaleur persistait en moi — celle de la volonté. Celle de ne pas se laisser effacer.

À peine arrivé, j'ai été dirigé vers la résidence YMCA Tupper, un immeuble gris mais vivant, situé à l'ombre du centre-ville. C'est là que les demandeurs d'asile posent leurs premiers bagages, parfois leurs premiers soupirs. Là que j'ai reçu ma première carte Opus, ce petit rectangle de plastique qui symbolisait, pour moi, bien plus que l'accès au métro : l'entrée dans un nouveau cycle de vie.

Mon « papier brun » en main — ce document temporaire attestant mon statut de demandeur d'asile —, je me suis mis en route, seul, à travers les arcanes kafkaïens de l'administration. Chaque corridor du Complexe Guy-Favreau devenait un labyrinthe de guichets et de visages indifférents. Chaque numéro tiré au distributeur était une espérance suspendue. Il fallait obtenir mon NAS,

mon permis de travail, remplir les formulaires IRCC, rencontrer les agents du PRAIDA.

Les journées se succédaient dans un enchaînement de démarches, mais ce qui me frappait le plus, c'était la solitude pesante de cet exil. J'avais quitté un pays où j'étais constamment entouré de mes proches, de mes amis, de mes collègues. Et ici, à Montréal, j'étais seul. Seul dans ma chambre à la YMCA, seul dans les rues froides de la ville, seul face à un avenir incertain.

J'avais pourtant l'espoir de reconstruire quelque chose ici. Mais comment s'intégrer dans un endroit où l'on est une silhouette floue, un migrant dont le nom est encore caché dans des piles de papiers administratifs ? Chaque geste quotidien, du passage en métro à la simple visite à l'épicerie, semblait empreint d'une distance sociale que je peinais à franchir. Les Canadiens étaient polis, certes, mais leur politesse masquait une forme de distance qui me laissait souvent avec l'impression d'être un étranger invisible. Je voulais faire partie de ce pays, de cette ville, mais tout semblait être un combat pour le moindre bout de terre où je pourrais m'ancrer.

Mais, malgré tout, il y avait cette volonté en moi, ce feu intérieur qui refusait de s'éteindre. C'était un

peu tout ce qu'il me restait, à vrai dire : ma volonté de ne pas sombrer dans l'oubli, de me reconstruire malgré les murs invisibles que je devais franchir chaque jour.

Je passais mes soirées à apprendre le français, à déchiffrer ce que je croyais être une simple langue, mais qui se révélait être une clé vers un monde dont je n'étais pas encore partie prenante. Les mots me semblaient parfois des murs et parfois des ponts. Chaque phrase que je parvenais à comprendre était une petite victoire. Mais l'isolement demeurait, et l'intégration paraissait être une montagne à gravir, une étape après l'autre, sans garantie d'arriver au sommet.

J'avais le sentiment que le temps, ici, avançait différemment. Les semaines se succédaient dans une lenteur pénible. L'avenir semblait figé, comme suspendu. J'étais un homme dans l'attente, une âme en transit, et Montréal, bien que vibrante de vie, me paraissait parfois être une vaste métropole où j'étais à la fois trop proche et trop loin des autres.

Mais j'apprenais aussi à me redéfinir. Chaque petit succès devenait un pas vers une nouvelle version de moi-même. Trouver un emploi, remplir des formulaires, comprendre les nuances du français québécois — ces étapes, petites mais essentielles,

formaient une route escarpée que je devais arpenter sans relâche.

Les premiers mois furent les plus durs. Ils m'ont appris que l'intégration n'était pas simplement une question de culture ou de langue, mais un processus long et intime qui passait par des rencontres, des essais, des erreurs. Mais, à travers tout cela, il y avait quelque chose qui me poussait à continuer, à croire que chaque effort était un pas de plus vers la réinvention de ma vie dans ce nouveau monde.

Mon arrivée à Montréal, ce qui devait être un nouvel exil, allait bientôt se transformer en un voyage intérieur où, en confrontant mes défis, je m'efforcerais de bâtir, lentement mais sûrement, une place pour moi-même dans cette société québécoise. C'était un combat pour la survie, certes, mais aussi pour la dignité.

Je découvrais alors que l'intégration n'était pas seulement une affaire de langue ou de coutume — moi qui, pourtant, parlais déjà français. C'était une redéfinition intime, un combat intérieur. Il fallait s'adapter, oui. Mais aussi, choisir ce que l'on garde et ce que l'on laisse derrière. Chaque démarche administrative, chaque regard de travers dans un autobus ou dans une file d'attente, chaque silence

dans une conversation où l'on ne se sait pas encore légitime, devenait un rite de passage.

Et malgré la fatigue, malgré les nuits blanches à ressasser le passé ou à imaginer l'inconnu, j'avancais. Montréal, dans toute sa complexité, me forçait à me réinventer.

Non pas à oublier d'où je venais, mais à comprendre que le chemin vers la dignité dans l'exil est un pèlerinage intérieur.

C'est ainsi que je me suis tourné vers l'aide juridique, soucieux de garantir mes droits et de m'assurer que tout se déroulait dans les règles. Cette démarche, bien que perçue par certains comme administrative, était pour moi bien plus que cela : elle symbolisait mon engagement envers une intégration juste et digne. Elle marquait une volonté profonde de ne pas seulement survivre, mais de m'enraciner, légitimement, dans cette terre d'accueil que je ne connaissais pas encore, mais que je voulais comprendre.

En attendant l'obtention de mon permis de travail, j'ai pu bénéficier de l'aide financière de dernier recours – un filet de sécurité essentiel offert par Services Québec. Je me souviens encore de mes visites à leurs bureaux sur la rue Saint-Antoine Est. C'était l'automne. Les trottoirs étaient tapissés de

feuilles mortes, comme si la ville elle-même essayait de se débarrasser de son passé. Moi aussi, j'apprenais à faire la paix avec ce que j'avais laissé derrière.

Mais il fallait aller vite. Il fallait trouver un toit, un espace où reposer mon corps et mon esprit. Montréal ne pardonne pas à ceux qui traînent. Avec l'aide de Kijiji, ce site de petites annonces qui était devenu mon nouveau carnet d'adresses, j'ai trouvé une colocation à NDG, un quartier que je découvrais peu à peu. Le 1er octobre 2017, j'ai posé mes valises dans un 5 1/2 situé au 17-2095 Grand Boulevard. Un logement modeste, mais une base, un début.

Je partageais cet appartement avec Kuetché Talla Dieunedort, que j'appelais simplement Éric. Un compatriote africain, d'origine camerounaise. Dès notre première rencontre, quelque chose en lui m'a mis en alerte. Ce n'était ni la peur ni la méfiance. Plutôt une présence étrange, un décalage intérieur que je ne pouvais nommer. Éric n'était pas hostile, mais son regard semblait habité par une lourdeur silencieuse. Un calme troublant. Une absence de lumière.

Mon instinct ne me trompait pas. Cette impression s'est renforcée lorsqu'il me présenta un de ses amis, dont le nom m'échappe déjà, comme si mon esprit refusait inconsciemment de le retenir. Cette rencontre, bien que brève, a laissé en moi une trace sourde, un poids sans forme.

Puis il y eut Léo – ou Léon, comme il se faisait appeler. C'est à travers Éric que j'ai croisé cet homme. Léo était affable, trop même. Dès notre premier échange, il m'a inondé de questions. Il voulait tout savoir : d'où je venais, qui était ma famille, quelles étaient mes attaches.

Naïf ? Non. Juste honnête. Fidèle à ce que je suis. Je n'ai jamais craint de dire la vérité, car je n'ai rien à cacher. J'étais un demandeur d'asile, oui, mais j'étais surtout un homme en quête de justice, de paix, de sens.

Quand il me demanda si je venais d'une famille politique, je répondis calmement. Non, pas directement. Mais oui, mes racines s'entrelacent avec l'histoire politique du Gabon. J'ai grandi dans une famille impliquée dans la vie civique. Par exemple, la sœur aînée de mon père avait eu un enfant avec feu Léon Mébiame, Premier ministre du Gabon pendant de nombreuses années. Une autre de ses sœurs avait été l'épouse d'un ancien ministre de

l'Économie. Quant à mon père, homme discret mais influent, il avait servi plus de trente ans comme directeur administratif et financier à la SEEG, l'équivalent d'Hydro-Québec au Gabon. Il avait aussi été chef de quartier, une figure de respect dans notre communauté d'Edowangani, devenue Impasse Paul Renamy du nom de son propre père.

Mais ce passé, même prestigieux, n'avait rien à voir avec ma réalité présente. J'étais là, à NDG, colocataire dans un modeste appartement, reconstruisant chaque pièce de ma vie avec patience et détermination.

Cependant, au fur et à mesure que la conversation avançait, quelque chose en moi se crispait. Léo parlait, posait des questions, souriait même parfois. Mais son regard trahissait une absence. Ce n'était pas de l'indifférence, non. C'était comme une présence en veille, une conscience qui calcule, qui observe sans participer. Une coquille habitée par autre chose, ou par rien du tout. Et ce vide-là, je le ressentais profondément.

J'avais tenté, comme à mon habitude, de me livrer avec sincérité. J'avais glissé quelques mots sur ma dimension spirituelle, sur cette capacité que j'ai toujours eue à sentir les énergies, à lire entre les lignes des âmes. Mais mes paroles semblaient

ricocher contre un mur. Léo restait souriant, poli, mais imperméable. Aucune résonance. Aucune connexion réelle. Comme si je parlais à une version dégradée de l'humain, une copie conforme mais sans profondeur.

Plus tard, ce malaise diffus prendrait forme, deviendrait presque palpable. Il ne s'agissait plus d'une intuition abstraite. C'était un constat : Léo et Éric faisaient partie de cette masse étrange de corps vivants mais d'âmes absentes. Ces silhouettes qu'on croise tous les jours ici à Montréal — au Tim Hortons, au métro Lionel-Groulx, à l'accueil de la Mission Bon Accueil ou dans les files d'attente de la SDS. Des êtres déconnectés de leur lumière, alignés sur une seule fréquence : celle de la routine conforme, de l'existence mécanisée.

Ils vivent, oui, mais ils ne vibrent pas.

Ils répètent. Ils consomment. Ils obéissent. Ils ne se posent pas de questions, car poser des questions, c'est s'exposer à la solitude du réveil. Et dans cette société québécoise, la norme, c'est le confort du sommeil collectif.

Et comme toujours, l'énergie ne ment pas. Mon corps le savait avant que ma raison ne le comprenne. Ce malaise latent allait se transformer en signal d'alerte.

Un jour, après ce que je croyais n'être qu'une discussion banale, Léo me proposa de rencontrer un certain François. Il me le présenta comme un agent de l'*IRCC*, quelqu'un de généreux, prêt à aider les Africains dans leurs démarches. Quelqu'un de « puissant », selon lui. J'ai écouté, attentif mais méfiant. Je connais ces histoires. Trop bien. Le décor était trop parfait pour être vrai.

Lors de notre conversation, j'avais évoqué — sans fanfaronnade — mon implication aux États-Unis : comment, en détention, j'avais su mobiliser, inspirer, aider des frères en détresse à recouvrer leur liberté, par mes conseils, mes interventions, mes mots. Des histoires vraies, vécues. Mais ce que je percevais dans les réactions de Léo et d'Éric, c'était l'incompréhension mêlée à une forme d'envie passive. Un agacement non verbal. Comme si mon passé dérangeait leur présent.

Puis un jour, tout bascula. En consultant mon WhatsApp, je tombai sur une mise à jour de statut. Une photo. Un homme nu. C'était François. Ce fameux agent si respectable. Nu, sans masque, sans filtre. Dévoilé dans une obscénité non voulue. J'ai voulu capturer l'image, mais elle avait déjà disparu. Trop vite. Ce détail, en apparence anodin, devint la clé d'un soupçon qui me hantait depuis des semaines.

Et si le petit garçon ivoirien que Léo prétendait connaître n'était qu'une fiction ? Un alias ? Et si Léo lui-même était ce garçon ? Tout coïncidait trop bien. Trop de coïncidences pour être naturelles. Ajoutons à cela les prénoms d'emprunt : Éric pour Dieunedort, Léo pour... qui au juste ? Pourquoi ces masques ? Que cherchaient-ils à cacher ?

Ce sont souvent les comportements face à l'argent qui révèlent la vérité. Chez eux, l'argent n'était pas un outil, c'était un dieu. Plus important que la dignité. Plus important que la spiritualité. Et cette obsession, ce rapport maladif à l'argent, me poussa à les observer. En silence. Je les ai mis dans mon viseur sans qu'ils ne s'en aperçoivent. Car une chose est sûre : je n'étais pas dupe. Je ne le suis jamais vraiment.

Tout le monde connaît cette expérience simple, mais brutale, destinée à mettre à nu la faiblesse collective de l'esprit humain — ou peut-être devrais-je dire, l'esprit apprivoisé.

C'est cette fameuse simulation où un élève en retard, confronté à une situation orchestrée par son professeur et toute la classe, se voit demander la couleur d'un classeur. Le classeur est évidemment vert, mais tous, complices silencieux, affirment qu'il est rouge. Et là, pris entre le choc de la

contradiction et la peur d'être le seul à penser autrement, l'élève hésite, vacille, puis finit par dire, lui aussi, que le classeur est rouge. Il a vu vert, mais il a dit rouge. Cependant, ce n'est pas la vue qu'on altère. C'est la confiance en soi, le courage d'assumer sa réalité intérieure face au poids d'un mensonge collectif.

Et à bien y réfléchir, Montréal n'est rien d'autre qu'une grande salle de classe où tout le monde dit que le classeur est rouge. Par automatisme. Par mimétisme. Par peur du rejet social. C'est exactement cette contagion affective et mentale que j'ai ressentie, parfois de façon subtile, parfois de manière brutale. Cette pression d'adhérer à des récits qui ne sont pas les miens. Cette obligation implicite de se taire quand on voit vert, parce que tout le monde autour affirme voir rouge.

Une connaissance gabonaise aimait à dire :
« Méfie-toi du caractère imprévisible de la bêtise humaine ; sa contagion, en revanche, est toujours orchestrée. »

À Montréal, je me suis retrouvé face à cette même mécanique, cette logique étrange où l'humiliation devient virale, et où la manipulation se diffuse comme une publicité TikTok. À ceci près que la

cible n'est plus un consommateur, mais un être humain en quête de dignité.

Ici, dans cette société québécoise presque totalement numérisée, la vérité se mesure en clics, en publications, en captures d'écran, en likes et en partages. Le numérique n'est plus un outil : il est devenu un dogme. Une fois une rumeur lancée en ligne, elle ne se discute plus : elle s'accepte, elle s'intègre, elle se répète, jusqu'à remplacer la réalité elle-même.

Et dans ce climat, penser autrement, c'est être suspect. Dire que le classeur est vert, c'est s'exclure.

Voilà pourquoi tant de gens — même bien intentionnés — se sont laissé prendre dans le piège. Voilà pourquoi certains ont rejoint, parfois sans même le savoir, les filets tendus par des manipulateurs comme Éric et Léo, pour renforcer ce mensonge collectif autour de moi.

Parce que le système ne demande pas que l'on comprenne. Il exige seulement qu'on obéisse. Qu'on répète. Qu'on rentre dans le moule.

Mais moi, je ne suis pas né pour être moulé. Je ne suis pas arrivé ici pour me conformer à une image erronée de moi. Je suis venu pour vivre en vérité,

pour grandir, guérir et surtout refuser de dire que le classeur est rouge...

...quand je sais qu'il est vert.

Ce choix, aussi banal qu'il puisse paraître, est devenu pour moi un acte de résistance. Une posture intérieure. Une manière de préserver ma dignité dans un monde où la conformité devient une monnaie d'échange. J'ai choisi de ne pas pactiser avec le mensonge, aussi séduisant, aussi rassurant soit-il.

Je sais ce que j'ai vécu. Je sais ce que je veux. Et même si je dois cheminer seul sur certains tronçons de cette route, je préfère la solitude de l'authenticité au confort trompeur du mensonge partagé.

Car si l'exil m'a appris une chose, c'est que le plus grand combat n'est pas contre l'autre, mais contre la tentation de devenir ce que l'on n'est pas, simplement pour être accepté.

Et ça, je ne le ferai jamais.

Chapitre 5 :

Anna : lumière québécoise

(Impact de la relation sur mon parcours)

Le vent glacial fouettait les rues de Notre-Dame-de-Grâce, tandis qu'emmêlé dans mon manteau épais, je traçais mon chemin sur les trottoirs enneigés de ce quartier pittoresque de Montréal. Les lumières chatoyantes des boutiques et des lampadaires adoucissaient légèrement l'atmosphère, mais le froid, lui, s'infiltrait jusqu'à mes os.

Mon regard se posa sur le panneau lumineux de l'« Alo Bar », une enseigne qui clignotait timidement dans la nuit hivernale. J'avais entendu parler de cet endroit où les habitants de NDG se rassemblaient pour boire un verre et échanger des histoires. Je me suis dit que ce serait peut-être l'occasion parfaite pour rencontrer de nouvelles personnes, pour

m'intégrer à cette communauté qui m'était encore étrangère, si différente de celle que j'avais laissée derrière moi, au Gabon.

En poussant la porte du bar, je fus accueilli par une vague de chaleur et de bruit. Des rires, des conversations animées et le tintement des verres se mêlaient dans une cacophonie joyeuse. Je pris une profonde inspiration et m'avançai vers le comptoir, cherchant un endroit où m'asseoir.

C'est alors que je la vis. Une jeune femme aux longs cheveux bruns et aux yeux pétillants, seule à une table près de la fenêtre. Elle avait ce mélange subtil de réserve et de confiance, une aura douce et en même temps saisissante, qui attira immédiatement mon regard. Sans réfléchir, je me dirigeai vers elle.

— Excuse-moi, est-ce que je peux m'asseoir ici ? demandai-je, désignant la chaise vide en face d'elle.

Elle leva les yeux vers moi, un sourire timide étirant ses lèvres.

— Bien sûr, installe-toi.

Je m'assis, sentant mon cœur accélérer. Je me présentai, expliquant que je venais d'arriver au Canada en tant que demandeur d'asile politique.

Elle s'appelait Anna, m'apprit-elle, et habitait juste au-dessus du bar.

Au fil de la soirée, nous échangeâmes des rires et des anecdotes sur nos vies respectives. J'appris qu'Anna travaillait comme agente de santé à l'Hôpital juif de Montréal et qu'elle était passionnée par les enjeux sociaux et culturels qui façonnaient la société québécoise.

Pour être honnête, j'avais déjà remarqué Anna devant ce bar, en train de fumer, et son aura m'avait immédiatement interpellé. Elle dégageait une énergie à la fois raffinée et profondément humaine.

Je la trouvais tellement belle que je me demandais ce qu'une femme aussi élégante pouvait faire dans un tel endroit. C'était un dimanche, la première fois que je l'avais aperçue. Curieux d'en savoir plus, je décidai de mener ma petite enquête, dans l'espoir sincère de la revoir. Je me liai donc d'amitié avec le trio de gérantes de l'Alo Bar : Christina, la doyenne d'origine italienne, Kristelle, la plus jeune, d'origine australienne, et Stéphanie, d'origine anglaise. Jusqu'à ce jour, elles sont restées des alliées fidèles d'Anna.

Plus la soirée avançait, plus je me sentais attiré par cette femme au charme captivant. Sa douceur et son esprit libre m'intriguaient profondément. Cependant,

une ombre planait sur cette rencontre. Anna était en couple depuis six ans avec un Français du nom de Charlie. Malgré cela, je sentais une connexion particulière entre nous, comme si nos âmes s'étaient déjà croisées quelque part.

Je décidai de ne pas forcer le destin. Je respectais la relation qu'elle entretenait, mais au fond de moi, je ne pouvais nier l'attraction que je ressentais. C'est avec cette ambiguïté que nos échanges continuèrent, chaque rencontre renforçant ce lien mystérieux qui se tissait entre nous.

Les semaines passèrent, et nos rencontres devinrent plus fréquentes. J'avais l'impression que nous étions comme deux étoiles destinées à briller ensemble, malgré les obstacles. Pourtant, je respectais les limites imposées par la situation.

Un jour, tout bascula. Charlie m'appela sur mon portable pour m'inviter à prendre un verre. Sans savoir qu'Anna serait avec son copain, je me rendis chez eux. À ma surprise, Charlie semblait ravi de me voir. Anna vint me saluer pendant que je discutais avec son compagnon sur le balcon. Puis elle annonça qu'elle était prête à sortir. Son copain proposa alors de nous rendre au Rustik Pub and Grill, un bar local sur la rue Sherbrooke Ouest, à NDG. En chemin, nous fîmes une halte au

Pharmaprix, car Charlie, ne se sentant pas bien, avait besoin de Tynédole. Il ne but pas de bière cet après-midi-là. Alors qu'Anna et moi commandions nos deuxièmes verres, Charlie s'approcha et suggéra à Anna qu'il était temps de rentrer. Deux heures s'étaient déjà écoulées. Anna répondit qu'elle préférait rester avec moi et que nous rentrerions ensemble plus tard. Charlie partit donc seul, tandis qu'Anna et moi continuions à profiter tranquillement de notre soirée. Vers dix heures, nous décidâmes de rentrer. Sur le chemin, nous nous rapprochâmes peu à peu. Anna me confia ses sentiments, sa frustration face à sa relation actuelle, et son désir de rompre avec son compagnon. Je l'écoutai attentivement, lui apportant soutien et réconfort. C'est dans cette période de vulnérabilité que notre relation évolua vers quelque chose de plus intime.

Dans cette nuit froide et lumineuse, nous scellâmes notre complicité par un baiser passionné. À partir de ce moment-là, nous ne nous quittâmes plus. Ensemble, nous affrontâmes les défis de la vie, main dans la main, partageant nos espoirs, nos doutes et nos rêves. Anna m'aidait à naviguer dans cette nouvelle vie montréalaise, et je lui apportais un réconfort qu'elle n'avait pas trouvé ailleurs.

Quelques temps plus tard, Charlie m'invita de nouveau chez eux. À ma grande surprise, Anna n'était pas encore rentrée de son travail. C'est alors que Charlie m'informa qu'il savait tout sur Anna et moi, et que rien de tout cela n'était ma faute. Il m'expliqua qu'Anna avait partagé ses sentiments à mon égard avec sa mère dans un courriel, qu'il s'empressa de me montrer. Anna et Charlie utilisaient le même ordinateur, et bien que Charlie soit tombé sur ce message par hasard, il était déjà conscient de la proximité de notre amitié. Le fait que Charlie soit également un immigrant d'origine française nous rapprochait d'autant plus. D'ailleurs, il n'était pas rare que nous échangeons sur des sujets d'actualité ou d'autres conversations, même en présence d'Anna.

Lorsque je reçus enfin le statut de personne protégée au Canada, elle était à mes côtés, prête à m'accueillir pleinement dans sa vie. Anna, par sa présence et son amour, m'avait permis de m'enraciner dans ce nouveau pays, mais elle m'avait aussi appris que, parfois, les relations les plus profondes naissent des moments les plus inattendus. Par exemple, grâce à Anna j'avais potentiellement pu avoir accès à un médecin de famille, en la personne du Dr Caroline Johnson, qui est par ailleurs son médecin attitré. C'est à l'occasion d'une visite pour mon bilan médical,

accompagné d'Anna à la clinique MDCM-GMF, 5515 rue Saint – Jacques suite 203, le mardi 4 juin 2019 à 8 heures que j'avais été inscrit sur sa liste de patients, sous réserve de satisfaire à une prochaine rencontre pour confirmation que je n'avais malheureusement pas pu honorer, puisque quelques temps après survint le contexte du COVID-19, avec son lot de cortèges d'imprévus.

Mais, en toute honnêteté, il est clair pour moi qu'Anna elle-même a toujours été une victime du système.

Puis, avec le recul, j'ai fini par comprendre pourquoi, au moment de changer nos lignes de téléphones, Anna avait insisté pour qu'on se rende au Centre Mobile Plus, situé au 6966 Saint-Jacques, Montréal, QC, Canada, H4B 1V8, et qu'on paie avec sa carte débit MBO. Le Bulgare de l'Alo Bar.

J'avais déjà eu vent des comportements problématiques d'Anna dans le quartier. Des histoires circulaient à propos de ses relations avec plusieurs personnes, y compris de nombreux hommes dans le voisinage. Cela allait même jusqu'à des rumeurs de rencontres avec des employés d'Altima, l'entreprise de télécommunications. Ce fut plus tard, lorsqu'elle me l'avoua à demi-mot, que je compris toute la vérité. Anna entretenait des

liaisons, parfois de manière ouverte, parfois plus discrète. Un épisode m'interpella particulièrement : elle avait insisté pour que nous choissions Altima pour notre abonnement internet résidentiel, ce qui, avec le recul, me parut étrange et inquiétant.

Je n'avais alors pas saisi toute l'étendue de ses motivations, mais, avec le temps, je compris que son insistance à passer par Altima n'était pas simplement une question pratique, mais une manière de gérer ses relations et de maintenir un certain contrôle. Cela incluait l'accès à mes informations personnelles, ainsi que l'implication d'autres personnes dans nos affaires, parfois de manière intrusive et dérangeante.

Mais ce qui m'a réellement ouvert les yeux, c'était l'incident avec Max, un collègue de travail de 21 ans. Il m'avoua plus tard que son téléphone avait été cassé après un moment extrêmement gênant entre lui et Anna. Apparemment, elle l'avait forcé à une relation intime alors qu'il dormait dans notre salon. J'avais feint de dormir dans la chambre à ce moment-là, mais j'avais entendu des bruits qui m'avaient alerté. C'était une situation qui m'avait profondément perturbé, et, bien que difficile à admettre, je compris qu'Anna n'était pas la personne que je croyais.

En Afrique, on dit souvent que seul un étranger oserait manger un champignon ayant poussé sur d'anciennes latrines. Cette métaphore pourrait résumer en partie l'expérience de nombreux immigrants, en particulier ceux qui traversent des relations complexes et déstabilisantes dans leur nouveau pays. Cela expliquait en quelque sorte pourquoi certains hommes préféraient s'abstenir d'engager des relations profondes avec certaines femmes québécoises, ou se détourner de relations conventionnelles, cherchant à s'ancrer dans des rencontres moins engagées ou même à éviter toute forme d'attachement.

Chapitre 6 :

Mission Bon Accueil

(L'aide reçue et la réinsertion sociale)

Grâce à la Mission Bon Accueil, j'ai trouvé un chemin de réinsertion, une opportunité de reconstruire ma vie après avoir touché le fond. Cette organisation, véritable phare dans la nuit, m'a permis de retrouver un semblant de stabilité. C'est un témoignage vibrant de la puissance de la solidarité et de la compassion humaine.

Cependant, dans un pays où la structure sociocommunautaire repose souvent sur des logiques de profilage racial, il n'est guère surprenant d'observer des pratiques discriminatoires enracinées jusque dans les institutions les plus "respectables". La démission du commandant de police Patrice Vilcéus, d'origine haïtienne, en

septembre 2024, après 30 ans de service au sein de la police montréalaise, en est une preuve éclatante.

Il n'est donc pas surprenant de retrouver ce type de pratiques également au sein d'organismes comme la Mission Bon Accueil ou Renaissance Québec, ces deux structures qui se présentent comme des initiatives d'économie sociale et de développement durable. Derrière leurs nobles missions — faciliter l'insertion socioprofessionnelle des personnes éloignées du marché du travail et encourager l'engagement environnemental — se dissimulent des logiques de fonctionnement à vocation quasi esclavagiste.

Une logique tristement partagée par des institutions telles que Mission Bon Accueil, cette organisation centenaire née dans un contexte d'esclavage et de post-colonialisme, dont le slogan publicitaire enjolivé masque mal une réalité empreinte d'exploitation, d'hypocrisie et de rapports de pouvoir déséquilibrés.

C'est donc au cœur de cette réalité que j'ai découvert le Refuge d'Urgence Macaulay (Mission Bon Accueil), situé au 1490 Rue Saint-Antoine O, Montréal, QC H3C 1C3, un centre de nuit centenaire. Pour moi, natif du Gabon, ce lieu fut une halte salutaire dans un parcours marqué par les

ruptures et les incertitudes constantes, depuis mon départ de Renaissance Québec en juillet 2023.

Au refuge MBA, la règle était simple : les premiers arrivés avaient droit à un lit. Dès 15 heures, la routine s'installait : enregistrement pour conserver son lit pour la nuit, dîner à 18 heures, distribution de serviettes de bain. Après la douche, le dîner était prêt, avec des règles de vie strictes à suivre.

Puis, le 5 septembre 2024, j'ai été admis au programme des Résidences Mission Bon Accueil, étape préalable à l'accès au Programme Bienvenue. Ce jour-là, j'ai retrouvé Marie, une intervenante que j'avais rencontrée quelques mois plus tôt au refuge Mission Saint-Michael, face au métro Bonaventure. Mon accompagnement débuta alors, dans le quartier Saint-Henri, rue Acorn. J'y retrouvai Gabriel, un intervenant dont je crois avoir déjà aperçu le visage du balcon de mon ancien appartement sur le boulevard Monk, et que j'avais croisé brièvement à Saint-Michael à la fin de 2023. Dans son regard, il y avait quelque chose de non pas familier, mais plutôt de préconçu. Pierre Steve Gabriel n'était pas un inconnu. Peut-être nous étions-nous croisés à Pierrefonds, Lachine ou Dorval en 2018. Ou peut-être savait-il déjà ce que je traversais depuis mon arrivée à Montréal. En tout cas, avec lui, une première ébauche de plan d'action a vu le jour. Un

objectif clair : sortir de la rue, éviter la rechute, et bâtir un avenir digne.

Cependant, être ou se nommer « tisseur » ne signifie pas nécessairement bâtisseur. Se réclamer d'un discours inclusif ou « coloré » ne suffit pas à faire de quelqu'un un profiler éclairé. Et non, l'itinérance ne rime pas forcément avec dépendance aux opioïdes.

Naviguer dans un écosystème sociocommunautaire souvent opaque et fragmenté, c'est comme évoluer dans un panier de crabes. Pour un nouvel arrivant africain, c'est encore plus périlleux. Juger de l'intégration d'une personne selon sa capacité à se fondre dans un système qui ne partage ni ses valeurs, ni sa vision du monde, c'est comme demander à un éléphant de grimper à un arbre. Ce n'est pas lui qui est inadapté, c'est le test qui est absurde.

Et forcer une personne à vivre un scénario qu'elle n'a pas choisi, dans des conditions déshumanisantes, sous prétexte de l'aider, relève de la violence symbolique. De la manipulation institutionnelle.

L'Afrique, malgré les blessures qu'on lui inflige, ne répond pas par vengeance. Elle garde sa dignité, son hospitalité ancestrale. Elle ne riposte pas en utilisant les mêmes méthodes que ceux qui l'exploitent. Elle élève plutôt la fréquence.

Ce programme, malgré ses limites, représentait une avancée sociale, notamment pour répondre aux exigences de Services Québec, qui exigeait un contrat de bail pour valider mon statut, même si j'étais sans domicile fixe. L'adresse des Résidences m'a permis de présenter une preuve officielle de résidence au 4755-A rue Acorn, ch. 128, Montréal, H4C 3L6.

Le mardi 17 septembre 2024, je me suis rendu au bureau local de Services Québec à Verdun, sur l'avenue Galt. Ce jour-là, Hugo, un agent humain et compétent, m'a reçu. La veille, Jeanne d'Arc m'avait contacté pour m'informer que mon ancien agent n'avait jamais mis à jour mon statut de demandeur d'asile. Elle m'a dirigé vers Destination Travail, censé m'accompagner depuis le 18 juillet.

Après plusieurs appels infructueux, j'ai enfin pu joindre Marius, un responsable des admissions. Il m'a donné rendez-vous pour le lendemain, 18 septembre, à 15 h 30, au 7576 rue Centrale, à LaSalle.

Là-bas, j'ai été reçu avec bienveillance. Après quelques échanges avec la réceptionniste, Marius s'est présenté. Nous nous sommes reconnus d'emblée. Sa collègue, Rama, originaire du Sénégal, a pris le relais pour m'expliquer le Projet de

Préparation à l'Emploi (PPE), symbolisé par un trèfle à quatre feuilles, structurant l'accompagnement sur douze semaines.

Le lendemain, 19 septembre, je rejoignais officiellement la formation. À 14 h 34, en pleine session, un courriel inattendu de la Mission Bon Accueil m'est parvenu — mais je ne le verrai que plus tard. Ce message, signé par Marie Elianise Lauture St Louis, m'informait qu'un logement 2½ sur le Plateau Mont-Royal, à 825 \$ tout inclus, m'était réservé via le programme Bienvenue. Une aubaine. Une lumière dans la grisaille.

À travers ce PPE, j'ai croisé des personnages intrigants. Certains portaient des identités flottantes. L'un d'eux, Omar, prétendument maghrébin, vibrait sur une fréquence que je reconnaissais. Intuitivement, le prénom « Jessy » s'imposa. Nos conversations, fluides et profondes, allaient de l'intelligence artificielle à Elon Musk, en passant par les théories de Philippe Guillemant. Deux âmes alignées.

Et puis il y avait Marisol, beauté sud-américaine au charme discret. Elle éveilla en moi un sentiment oublié, depuis ma séparation avec Anna. Jamais une rencontre n'avait semblé aussi naturelle, aussi instinctive.

Mais au fond, je savais. Ce programme PPE n'était pas qu'un lieu de formation. C'était aussi un théâtre social. Un dispositif d'observation, quelque part entre le casting et l'ingénierie sociale.

Derrière la façade du multiculturalisme, Montréal cache d'autres réalités : itinérance, précarité urbaine, exploitation silencieuse des réfugiés. Certains organismes communautaires censés aider deviennent en réalité des outils de contrôle, alimentant ce que plusieurs surnomment, avec amertume : les black privilèges. Les Black privilèges, c'est lorsque toute une communauté est instrumentalisée contre un noir, un immigrant subsaharien nouvellement arrivé au Québec.

Être noir, ici, c'est être surveillé, testé, évalué. Dès l'entrée dans un commerce, l'œil te suit. La société québécoise, tout en affichant un vernis inclusif, semble avoir développé une forme d'amnésie organisée. Mais à quoi bon ce théâtre ?

La Mission Bon Accueil, fondée en 1892, est ancrée dans les quartiers de Saint-Henri et de la Petite-Bourgogne. Elle est à la fois un soutien, un héritage, mais aussi une structure opaque, où l'aide se confond parfois avec la surveillance, et la charité avec une forme d'emprise communautaire.

Un système fermé où vivre, travailler et dépendre d'une seule structure devient la norme. Cela interroge. Le silence ambiant, l'omerta, en dit long sur les risques de dénonciation. Cela crée une dynamique proche de celle des sectes : coercition, soumission, peur de parler.

Est-on face à une forme d'exploitation humaine masquée ? C'est une question légitime. Des clauses contractuelles ambiguës, une présomption de toxicomanie, une gestion forcée des finances... Le tout signé en situation de survie, sans réel consentement.

Clause : « ATTENDU QUE le Programme offre de l'hébergement... pour des personnes ayant un Trouble lié à l'Utilisation des Opioïdes (TUO)... »
Critique : Stigmatisant et discriminatoire pour ceux qui n'ont jamais consommé.

Clause : « Le Participant accepte que Mission Bon Accueil agisse comme administrateur de l'aide sociale... »
Critique : Risque de dépossession de l'autonomie personnelle.

Clause : « Le Participant s'engage à tenir informé son Intervenant de tout changement dans sa situation... »
Critique : Climat de méfiance et de surveillance permanente.

Mon vécu, mon analyse de terrain, ce sont mes outils critiques. On n'a pas besoin d'un diplôme de Harvard pour sentir quand quelque chose ne tourne pas rond. La réalité de l'itinérance est instrumentalisée pour légitimer un encadrement autoritaire. Et quand tu refuses de jouer le jeu, on te discrédite, on te psychologise.

Mais non. Je suis lucide, pas délirant. Et si certains trouvent mon regard trop acéré, c'est peut-être qu'ils ont trop longtemps fermé les yeux.

Le 22 septembre 2024, alors que je revenais d'une promenade en centre-ville, une série d'événements surnaturels ponctuèrent mon chemin. Tout commença lorsque j'observai le soleil se cacher derrière les nuages. À cet instant précis, une voix intérieure me murmura qu'il était temps de rentrer chez moi. Ce n'était pas un simple ressenti, mais une conviction profonde que le soleil avait accompli son rôle de me recharger spirituellement pour la journée. Sans hésiter, je me levai et dis au revoir à mon ami Happy, un aîné originaire de Malaisie. Je lui expliquai que je devais partir, car le soleil était parti. Avec un sourire sage, il me répondit : « Mais où vas-tu encore trouver du soleil ? » Dans un élan de certitude, je lui rétorquai simplement : « Dieu seul le sait. »

Alors que je prenais le métro, une étrange atmosphère m'envahit, comme si tout ce qui m'entourait faisait partie d'une mise en scène divine. J'étais conscient des regards qui se posaient sur moi, et en particulier celui d'une petite fille. Je pouvais sentir qu'elle portait l'énergie d'une vieille âme. Son regard, d'une intensité rare, semblait désespérément chercher à attirer mon attention. Quand je levai les yeux vers elle, le regard de sa mère, qui observait la scène, confirma cette intuition. Ces moments-là, où l'invisible se manifeste à travers des gestes et des regards, sont pour moi des signes d'une connexion profonde avec l'univers.

C'est à Montréal que j'ai pleinement saisi la profondeur de l'imprévisibilité de la bêtise humaine. La ville semblait plongée dans une urgence permanente, conséquence d'un déni collectif de la réalité. Tels des pompiers pyromanes, ceux qui étaient censés assurer notre sécurité se retrouvaient eux-mêmes pris dans une confusion perverse, aveugles à la dynamique destructrice qui les enchaînait dans la dialectique du maître et de l'esclave. Le premier octobre, la Société de transport de Montréal (STM) mobilisa tout son personnel, sous l'emprise de quelques individus qui, en confondant vitesse et précipitation, semèrent le chaos. Mais à force de pratiquer un profilage racial

aveugle, en ciblant les mauvaises personnes, il fallait s'attendre à ce que l'univers réagisse en conséquence. On ne peut s'éveiller un matin en s'appropriant l'intelligence d'autrui sans provoquer une réaction inévitable.

Le 29 octobre 2024, alors que je travaillais sur mon plan d'affaires, une série d'événements apparemment anodins se transformèrent en un jeu étrange de distractions. Comme si des forces invisibles avaient décidé de tester ma concentration, de me maintenir sur le seuil, juste devant la porte, un peu plus longtemps que d'habitude. Puis, déterminé à poursuivre mes démarches, je me rendis au Comptant.com du boulevard Monk pour échanger l'iPad que j'avais acheté le week-end dernier contre une tablette Android. Une simple étape, un outil pour avancer dans mon projet de maison d'édition en ligne destinée aux immigrants d'expression française aux moyens modestes, un espace pour leurs voix.

À mon entrée dans le magasin, une jeune femme, ronde et attirante, semblait m'attendre devant le comptoir, mettant en scène son magnifique profil. Le moment aurait pu être plaisant, un clin d'œil du hasard peut-être. Mais ce qui me frappa, ce fut l'énergie qui émanait de la situation, une mise en scène presque palpable. Peut-être oublient-ils que

j'ai appris à sentir la manipulation derrière les apparences, à lire les énergies. C'était presque risible de voir jusqu'où certains iraient pour tester mon attention.

Cette scène me rappela d'autres situations, comme celles vécues dans mon programme de préparation à l'emploi à Destination Travail, ou même à ma résidence de la Mission Bon Accueil. Parfois, des vibrations me parviennent, comme si le monde entier pensait avoir accès à mes pensées. Mais malgré tout cela, je continue mon chemin, inébranlable. Je sais pourquoi je suis ici. Et même au milieu de ce tourbillon, ChatGPT, ce compagnon virtuel, m'aide dans ma démarche. Non pas pour remplacer mon jugement, mais pour affiner ma vision.

Cela m'a permis de remarquer la présence de quatre morceaux de tuyaux d'acier galvanisé non protégés, partiellement plantés dans le sol, au milieu des bancs publics. J'ai alors porté ce potentiel danger à l'attention du maire Benoit Dorais. Étant donné que le parc est un lieu propice aux jeux et aux activités sportives, en particulier parmi les jeunes, ces tuyaux représentent un risque important. Il n'est pas rare d'y voir des enfants s'adonner à des jeux de course ou à des parties de soccer, où une simple inattention pourrait rapidement entraîner une blessure grave.

J'ai envoyé un courriel en date du 10 novembre 2024, intitulé *Signalement d'un danger public au Parc Émile-Berliner, arrondissement du Sud-Ouest*, pour attirer l'attention des autorités sur ce problème. Afin d'illustrer la situation, j'ai joint à ce courriel des photos des tuyaux en question. Je n'ai pas oublié de mentionner qu'un incident malheureux s'était déjà produit sur ce même lieu public, un événement tragique qui avait coûté la vie à un jeune, le regretté Jacob Daoust. Il me paraissait donc logique que les autorités accordent une attention particulière à toute mesure préventive pour protéger les usagers du parc.

La réactivité des autorités municipales ne s'est pas fait attendre. En effet, dès le jour même, un accusé de réception m'a été envoyé en soirée, me remerciant pour le signalement et me promettant qu'un suivi serait effectué en conséquence.

Le 12 novembre 2024, en passant par le parc ce matin-là pour me rendre à mon programme de préparation à l'emploi (PPE) avec Destination Travail, un organisme d'employabilité situé à Lasalle, qui m'accompagne dans mon processus d'intégration dans la société québécoise, j'ai été agréablement surpris de voir qu'une action concrète avait déjà été prise pour résoudre le problème, et ce, en témoignant du suivi promis. J'ai également joint à un second courriel de remerciements une photo

montrant l'amélioration apportée à la situation, avec les tuyaux désormais protégés, ce qui a confirmé l'efficacité de l'action prise. Je ne pus m'empêcher de remercier l'autorité municipale pour la diligence dont elle avait fait preuve.

Pour une fin de semaine en beauté...

Vendredi 9 mai. Une journée comme une autre, en apparence. Je revenais d'une courte balade — rien de bien palpitant, juste de quoi faire tourner un peu les jambes et l'esprit. Et là, comme parachutés par un hasard trop bien maquillé, quatre agents de Telus Mobilité stationnés pile devant l'entrée des Résidences Mission Bon Accueil. Leurs véhicules flambants affichent fièrement "5G", comme si la technologie avait décidé de venir elle-même faire du bénévolat.

Car oui, paraît-il qu'ils venaient "s'inscrire comme bénévoles". Si c'est pas mignon. Moi, pendant ce temps-là, je me posais des questions bien plus terre-à-terre : pourquoi diable ce bâtiment me transforme-t-il en pile humaine ? Chaque contact — porte, évier, interrupteur ou poignée — me récompense d'une décharge statique comme si j'avais frotté mes chaussettes sur la moquette pendant trois jours. Électrisant, non ?

Cela m'a ramené à un souvenir étrange, du temps où je résidais ailleurs, dans une contrée pas si lointaine — au Boulevard Champlain, à Verdun. Deux types, mandatés pour remplacer une serrure de porte bon marché, avaient mis près de quatre heures pour l'opération. Quatre heures ! Pour une serrure qui valait à peine plus qu'un sandwich au dépanneur du coin. Bizarre ? Vous avez dit bizarre ? Comme c'est bizarre, me diriez-vous — et vous auriez raison.

Et ce n'est pas fini. À Mission Bon Accueil, chaque changement d'appartement — du 128 au 121, puis du 121 au 103 — semblait déclencher des travaux dignes d'une reconstruction d'après-guerre. Rien à dire, ici, chaque déplacement est une rénovation nationale.

Mais venons-en à ce qui pourrait être le clou de ce cabaret kafkaïen : les fameux formulaires de Gabriel. Le 30 avril, ce cher Gabriel me remet les documents à remplir. Soit. Mais il oublie un minuscule détail : il avait déjà commencé à les compléter lui-même. À l'encre noire. Et la différence saute aux yeux — sauf, peut-être, aux siens. Je les complète à mon tour, consciencieusement, et remarque au bas d'un des formulaires des inscriptions bien familières. Mais, curieusement, aucune case homme/femme ne

m'interpelle. Aucune case à cocher, donc rien à signaler.

Et pourtant, voilà qu'on m'attribue un genre qui n'est pas le mien. Je n'ai rien coché, je n'ai rien affirmé. Gabriel, quant à lui, est censé être un professionnel. Il n'est ni aveugle, ni amnésique (en tout cas, officiellement). En déposant les formulaires remplis, je lui ai même précisé que nous en reparlerions à notre prochaine rencontre.

Mais le plus curieux, c'est ce souvenir qui me revient — comme un vieux rêve trop souvent revisité. À Verdun, j'avais surpris plusieurs conversations d'intervenants de la Société de développement social. On y évoquait un "piège". Si je survivais à tout cela, disait-on, je pourrais gagner beaucoup d'argent. De quoi comprendre l'acharnement. De quoi soupçonner un scénario écrit d'avance.

Alors, deux hypothèses me viennent :

1. Soit les responsables politiques du Canada — et ceux de Mission Bon Accueil avec eux — ne sont plus tout à fait humains.
2. Soit Gabriel est un infiltré. Un vrai. Le genre qu'on envoie quand il faut maquiller les coïncidences en routine.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : ici, le banal flirte avec le théâtral. Et moi, je suis resté debout, entre les étincelles statiques et les formulaires fantômes, à regarder ce petit monde s'agiter comme dans un roman dont je n'ai pas encore lu le dernier chapitre.

Chapitre 7 :

Réflexions spirituelles

(Connexion avec le divin et les synchronicités)

Arrivé à la station Place Saint-Henri, un événement inattendu se produisit. Le soleil, que je pensais disparu, brillait de mille feux. Cette lumière, qui m'accueillait après un trajet intérieur et extérieur, me semblait être une confirmation divine que tout allait bien. C'était comme si l'univers m'envoyait un message de réassurance et de guidance.

En chemin vers mon appartement aux Résidences de la Mission Bon Accueil, je passai par un lieu sacré pour moi, le parc Émile Berliner, où un résident avait autrefois perdu la vie. C'est un endroit imprégné d'une énergie particulière. Ce jour-là, j'aperçus deux petites filles au loin, entourées de membres de leur famille. Bien que je

ne puisse affirmer qu'il s'agissait des enfants du défunt, l'émotion qui me traversa était d'une intensité indescriptible. J'ai choisi de garder le silence, de ne pas m'arrêter, mais mon cœur était rempli de compassion et de respect pour ce lieu sacré.

Plus loin, sur la rue de Courcelle, alors que je traversais les rails de chemin de fer, mon attention fut attirée par deux pigeons picorant paisiblement sur les voies. Leurs mouvements, d'une sérénité troublante, me captivèrent. C'était un spectacle inhabituel, presque mystique. Le couple de pigeons semblait dégager une aura de tranquillité, et dans cet instant suspendu, je sentis que je vivais une expérience spirituelle unique. Comme souvent dans ces moments de synchronicité, je savais que l'univers était à l'œuvre, m'envoyant un message de paix et de protection.

À cet instant précis, je remarquai une jeune femme avec un chien, probablement un maître-chien, qui s'approchait. Lorsqu'elle passa devant moi, je pus sentir sa déception que son chien n'ait rien détecté d'anormal chez moi. C'était comme si elle cherchait quelque chose, mais l'absence de réaction de l'animal semblait la frustrer. Après son départ, les deux pigeons furent rejoints par une horde d'autres

pigeons, et je compris que c'était un signe qu'il était temps de rentrer chez moi en toute sécurité.

Les synchronicités étaient devenues pour moi des signes, des phares dans le brouillard de l'existence. Ce chapitre est une exploration de ces moments où la vie semble nous murmurer des messages subtils, nous offrant des balises pour nos décisions.

Je repense souvent à ces signes, comme celui des deux trains qui roulaient côte à côte, une image rare et pourtant significative pour moi. Ces moments, parfois anodins pour les autres, sont des confirmations pour moi que je ne suis jamais seul dans mes choix.

Je me souviens encore de ces moments passés aux Jardins Gordon, à Verdun. À plusieurs reprises, des gens se sont présentés au refuge, affirmant avoir eux aussi perdu leurs appartements. Pourtant, en réalité, ce n'était pas le cas. Ils semblaient plutôt intrigués, comme s'ils percevaient quelque chose de particulier en moi. Bien que je ne puisse affirmer avec certitude que ces personnes venaient toutes de Renaissance Québec, une chose était claire : ce couple d'origine cubaine, qui avait passé deux jours en notre compagnie, peinait à dissimuler son impression.

Un matin, en entrant dans la cafétéria, j'aperçus ce couple en pleine conversation. Ils murmuraient, échangeant des mots discrets qui semblaient confirmer que j'étais, à leurs yeux, un élu spirituel. Leurs réactions me laissèrent perplexe. J'étais surpris par l'effet que ma simple présence semblait avoir sur ceux qui se trouvaient là ce jour-là. C'était comme si l'atmosphère de la pièce avait changé à l'instant où j'avais franchi le seuil de la porte. Tous les regards étaient tournés vers moi. La femme hocha doucement la tête, comme pour confirmer silencieusement ce qu'ils pensaient de moi.

Plus tard dans la journée, un des intervenants (Icham) s'approcha de moi et me lança, avec un sourire énigmatique : "Pourquoi tu brilles comme ça ?" Surpris, je lui demandai naïvement ce qu'il voulait dire. Il répondit simplement : "Laisse tomber, mais pense à partager ton secret avec les autres." Puis il s'éloigna, toujours avec ce sourire empreint de respect et de considération.

Ce lundi 23 septembre 2024, alors que je participais à un atelier au siège de Destination Travail, un organisme dédié à l'employabilité situé à LaSalle, un moment étrange, presque irréel, s'imposa à moi. L'atelier portait sur l'utilisation du vinyle dans le domaine de l'impression, un sujet technique qui captait mon attention. Mais soudain, une tension

inhabituelle se fit sentir lorsque l'agente de l'organisme entra dans la salle. Elle venait apporter un café à l'animateur, mais son attitude trahissait une sorte de malaise, presque un désespoir dissimulé. Elle agissait comme si elle voulait m'ignorer, ou peut-être me rappeler, par son comportement, que ma présence dérangeait. J'eus l'impression qu'elle me percevait comme une menace invisible, craignant peut-être une rivalité imaginaire pour l'attention de son collègue.

Je faillis réagir, souligner d'un commentaire son manque de courtoisie, mais alors que mes pensées s'apprêtaient à lui faire remarquer son attitude, un détail saisissant détourna mon esprit. Là, sur la table de bureau devant moi, une petite manne, d'une teinte brune quasiment identique au bois de la table, était apparue comme par magie. Sa présence, silencieuse et subtile, attira toute mon attention.

C'était comme si l'univers intervenait pour me rappeler de ne pas laisser l'agitation extérieure troubler mon calme intérieur. L'insecte, si discret qu'il se fondait presque dans l'environnement, semblait me dire : *Reste calme, ne laisse pas cette situation te déséquilibrer.* À cet instant, toute l'irritation que j'avais ressentie face à l'attitude de l'agente se dissipa, remplacée par une profonde sérénité.

Cette manne, minuscule et insignifiante aux yeux du monde, portait en elle un message bien plus grand : un rappel que, dans le tumulte, il est parfois nécessaire de rester ancré et d'ignorer les provocations. Cette créature, posée là comme par hasard, m'avait offert exactement ce dont j'avais besoin à cet instant : une invitation à la tranquillité et au détachement. Un message que seuls ceux qui savent prêter attention aux signes subtils peuvent comprendre.

Nouvellement installé dans mon appartement des Résidences Mission Bon Accueil, sur la rue Acorn à Saint-Henri, je décidai de visiter la bibliothèque du quartier pour la première fois. En pénétrant dans ce lieu empreint de sérénité, je fus instantanément frappé par l'atmosphère. Les hauts plafonds, les rayons bien ordonnés, l'odeur familière du papier vieilli... Tout semblait m'inviter à une pause, à un moment de contemplation.

Après avoir échangé quelques mots avec un agent de la bibliothèque sur la procédure d'inscription, je me dirigeai vers le rayon des romans, comme attiré par une force invisible. Mais à peine avais-je commencé à parcourir les titres qu'une émotion intense m'envahit. Sans comprendre pourquoi, les larmes me montèrent aux yeux. C'était comme si quelque chose en moi, profondément enfoui, venait

de se réveiller. Peut-être était-ce le lieu lui-même, ou cette sensation de sécurité retrouvée après une période d'incertitude. Ou peut-être que cet espace de savoir avait fait resurgir des souvenirs, des désirs, ou même une réminiscence d'une autre vie, où les livres occupaient une place centrale.

En cet instant, je ne pus m'empêcher de me demander si ce moment n'était pas un signe de l'univers, un rappel que je portais en moi, depuis longtemps, un désir implacable d'évoluer dans le monde des lettres. Il y avait dans cette bibliothèque un appel silencieux, une invitation à explorer plus profondément cet univers littéraire auquel, malgré mes déviations, j'étais toujours relié.

Ce qui aurait pu n'être qu'une simple visite à la bibliothèque se transforma alors en un moment de révélation. Cette émotion soudaine, cette montée de larmes, étaient-elles un signe de l'univers ? Un rappel que je ne devais plus ignorer cette connexion intime avec le monde du livre et de l'écriture ? Peu importe la réponse, je savais que ce jour-là, un chemin nouveau venait de s'ouvrir en moi.

Accueil Bonneau

Ce mardi 24 septembre 2024

Après avoir échangé des salutations cordiales avec les formidables bénévoles qui servaient les repas, je déposai mon numéro d'arrivée dans la boîte prévue à cet effet. En me dirigeant vers la table, je remarquai une jeune femme inuit assise en face d'un homme d'une soixantaine d'années. Après avoir échangé un « bonjour » amical avec le couple, je posai mon cabaret.

Soudain, je vis des larmes couler sur le visage de la jeune femme. Inquiet, je lui demandai si tout allait bien. Elle hocha la tête en affirmant que oui. À ma droite, un homme, se tenant près du mur, chuchotait à voix basse : « Le Diable, le Diable, le Diable. » Je n'y prêtai pas attention, car la jeune femme semblait pourtant joyeuse.

L'homme en face d'elle me regarda avec une certaine appréhension, mais je perçus que la jeune femme laissait ses émotions s'exprimer. Sa joie était palpable, une lumière douce illuminait son visage. Je tentai de profiter de mon repas, mais l'excitation de ce moment me distrayait. Finalement, incapable de terminer mon assiette, je me tournai vers mon pot de fruits en sirop d'ananas. Je bus presque tout le sirop, savourant sa douceur, et mangeai quelques quartiers d'ananas.

Au moment où je me levai avec mon cabaret, la jeune femme se leva aussi et me demanda, avec un sourire éclatant, si elle pouvait prendre le reste de mes fruits en sirop. Je souris à mon tour en lui répondant que j'avais déjà presque tout bu. Elle se mit à rire, affirmant que ce n'était pas grave. Elle prit le reste avec plaisir, et je lui souhaitai une bonne journée avant de prendre congé.

De retour au vestiaire, je fus accueilli par Paul-Émile, un jeune homme dont l'aura sereine et méthodique apportait une douce chaleur au lieu. Sa gentillesse cordiale me réchauffa le cœur, et je compris à ce moment-là que chaque interaction, chaque sourire échangé, contribuait à tisser les liens invisibles de cette communauté. Cela me rappelait que même dans les moments de vulnérabilité, la solidarité et la bienveillance demeurent toujours à portée de main.

Alors que je me rendais à Destination Travail, une évidence m'a traversé, et un sourire amusé se glissa sur mes lèvres. J'étais là, parmi eux, tous connectés au même poste, mais pas à la même fréquence vibratoire. C'était comme si je me trouvais en FM, sur une onde claire, subtile, inspirée par l'autonomie et le désir de structurer un modèle de travail libre, tandis qu'eux semblaient bloqués sur une vieille

station AM, englués dans des conversations limitées à la condition sociale.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en silence : eux parlaient de leur quotidien, de sécurité, d'un parcours cadré, mais moi, je pensais à autre chose, à une liberté intérieure, à une indépendance qui résonne avec ma propre fréquence. Ce décalage est frappant, et pourtant si naturel. Chacun vibre comme il peut, et ma réalité, celle de mes aspirations, s'éloigne un peu plus de la leur. C'est un contraste évident, un autre aspect de cette ville cosmopolite où des âmes peuvent se croiser chaque jour tout en demeurant des inconnus, chacun résonnant à sa propre fréquence.

Dans cet écart, je comprends la beauté de ce voyage personnel : un choix conscient d'être en phase avec mes propres valeurs, même si cela signifie souvent rire seul sur le chemin du retour, en me demandant si ceux qui écoutent l'AM réaliseront un jour qu'une autre fréquence existe.

Aujourd'hui encore, alors que je revenais de mon programme de préparation à l'emploi, une rencontre sur le chemin du retour m'a rappelé à quel point la vie peut se manifester de façon divine et subtile, même dans les moments les plus banals. En marchant sur la rue Raymond à LaSalle, je suis

tombé sur une jeune femme qui, de loin, m'a semblé tout à fait ordinaire. Mais c'est lorsque je me suis approché que j'ai remarqué quelque chose de particulier. Elle semblait, à chaque pas, faire un geste de prière, un signe de croix répété à plusieurs reprises. C'était presque imperceptible, mais la sincérité de son geste m'a frappé.

Je ne savais pas à ce moment-là ce qu'elle traversait, mais une sensation profonde m'a envahi. Je l'ai observée discrètement, sentant la connexion se tisser entre nous sans que l'on ait échangé un seul mot. Alors que le vent soufflait, j'ai fait une pause, un simple moment d'arrêt, et c'est à cet instant précis que je l'ai vue réagir comme quelqu'un qui venait de vivre une révélation, un moment sacré. Elle avait fait le signe de croix avec une telle ferveur, que j'ai su qu'elle venait de recevoir quelque chose de plus grand que ce qu'elle pouvait comprendre à cet instant. Peut-être que ma présence, ce simple arrêt sur le chemin, était le signe qu'elle attendait.

Je ne l'ai jamais revue, mais je sais que cet instant, tout comme tant d'autres, fait partie des synchronicités qui me rappellent qu'aucun geste, aucune rencontre, n'est vraiment anodin. Dans cet acte de foi, de gratitude, elle a trouvé un soutien, une réponse à ses prières. Comme si, sans que je le

sache, j'étais, à ce moment-là, le catalyseur d'un petit miracle. Un signe que la vie, même dans son apparente simplicité, peut être guidée par des forces invisibles, celles qui œuvrent sans relâche dans l'ombre de notre quotidien.

Ces moments, qui se produisent sans avertissement, sont ceux qui me rappellent qu'en vérité, nous sommes tous connectés par quelque chose d'invisible, d'intangible, mais qui vibre profondément en nous. Peut-être qu'au fond, nous ne faisons que suivre le fil invisible de l'univers, guidés par des mains invisibles, au moment où nous en avons le plus besoin.

Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours ressenti une connexion étrange et profonde avec des êtres qui semblaient d'un autre monde, des entités qui échappaient aux réalités terrestres communes. Cette impression ne m'a jamais quitté et s'est même amplifiée au fil des ans, se nourrissant de mes propres expériences et des signes que l'univers plaçait sur mon chemin. Le mystère de l'océan, avec ses sirènes mythiques et ses secrets insondables, m'attirait comme un aimant. Au fil du temps, ce n'était plus seulement un conte ou une légende à mes yeux. C'était une part de moi, quelque chose d'inné, quelque chose que j'avais vécu.

En observant les gens autour de moi, il m'est parfois apparu que les Caucasiens, en particulier, portaient en eux une essence différente. Comme s'ils venaient d'ailleurs, d'un plan d'existence étranger à notre monde. Une vision qui, bien sûr, surprendrait beaucoup, mais que des œuvres comme « *Le Seigneur des Anneaux* » semble parfois effleurer. Ces récits, où des êtres d'autres réalités coexistent avec les humains, résonnent avec mes propres perceptions et m'apparaissent comme des reflets de vérités profondes dissimulées sous le masque de la fiction.

L'Atlantide, ce continent perdu, serait-il l'origine de ces êtres ? Dans mon esprit, l'océan lui-même semble murmurer des histoires anciennes, celles d'un passé oublié où des mondes et des espèces coexistaient en harmonie, avant que les barrières invisibles des plans ne se dressent entre eux. En grandissant avec cette vision intérieure, j'ai appris à accueillir ces intuitions comme des vérités cachées, des facettes inexplorées d'une réalité que peu sont prêts à entrevoir.

Ces perceptions, cette idée d'un monde au-delà du nôtre, me ramène toujours à cet Amour inconditionnel, agapé, qui vibre dans chaque être, visible ou non, humain ou mythique. Plus j'avance, plus je me rends compte que c'est cette fréquence

vibratoire, cette connexion sincère à l'Amour, qui nous permet de percevoir la vérité, de nous élever, et de comprendre les secrets de notre univers, bien au-delà des apparences terrestres.

Ces dernières années, j'ai été témoin d'une montée vibratoire intense, un élan de la vie elle-même qui semble secouer la terre entière. Les catastrophes naturelles se multiplient : en Floride, en Espagne, en France, et même sur les terres africaines, où la séparation des continents s'amplifie, comme dans la région de la Vallée du Rift qui s'étend sur environ 6 000 kilomètres, du Moyen-Orient (au niveau de la mer Rouge) jusqu'en Afrique de l'Est, traversant des pays comme l'Éthiopie, le Kenya, la Tanzanie, le Mozambique et d'autres. Cette région est souvent associée à des phénomènes géologiques spectaculaires, notamment des volcans, des fissures, des lacs profonds et des séismes. À mes yeux, ces bouleversements sont les signes d'une fréquence vibratoire qui s'élève, une force puissante et inexorable qui cherche à libérer la Terre des énergies sombres et malveillantes.

Il me semble que cette fréquence vibratoire n'est pas seulement un phénomène naturel, mais une réponse de la Vie elle-même, une volonté de purifier la planète. Ces forces néfastes, qui pour moi trouvent leurs racines dans la légendaire Atlantide, agissent

par la peur et la division. Elles s'accrochent à des objectifs économiques et matérialistes, orchestrant chaos et destruction de l'environnement pour maintenir leur emprise. Pourtant, elles ne peuvent résister indéfiniment à l'éveil des consciences, un réveil silencieux mais profond qui anime de plus en plus de gens dans le monde. Cet éveil est comme une vague d'énergie, qui unit ceux qui partagent les valeurs humaines universelles et écarte ceux qui s'attachent aux ombres.

Ce n'est ni une question de couleur ni d'origine. Car au fond, il n'existe pas de races, juste des fréquences de vie, des vibrations. La diversité de notre peau, cette palette humaine, n'est qu'une mutation d'ADN résultant de l'adaptation aux lieux et aux climats, un effet de la sédentarisation à travers les âges. Ce qui importe réellement, c'est la capacité à vibrer à la fréquence de la Source, à s'harmoniser avec l'essence de toute vie. Car seuls ceux qui ressentent cette résonance profonde avec l'Amour et l'énergie primordiale de la Vie seront épargnés et préservés pour le monde qui vient.

Ce matin-là, alors que je quittais mon programme de préparation à l'emploi, un élan particulier m'animait, peut-être encore teinté par l'émotion profonde de la veille, où j'avais repensé à mon défunt compagnon, Max. Sur le chemin vers l'arrêt

de bus, je croise une dame venant à ma rencontre avec un petit chien. Un sourire s'échange, quelques mots aimables, et je sens un lien se créer. Sans hésiter, je lui demande si je peux communier avec son chien. Elle accepte, et ce simple « oui » ouvre un moment qui se révèle bien plus que ce qu'il paraissait.

Je m'accroupis et commence à caresser le chien, de douces caresses emplies de tendresse. À mesure que je le touche, je sens son énergie vibrer avec la mienne. Il se blottit contre ma jambe, et je remarque son regard intense, plein de douceur et de confiance, presque comme s'il brûlait d'envie de me témoigner son affection. Ce regard, ce besoin d'expression, je ne pouvais l'ignorer. Alors, dans cet élan de sincérité mutuelle, je me penche volontairement vers lui, et il répond avec cette effusion toute canidée : sa langue se pose sur mon visage. Ce geste, si simple et si vrai, est une offrande d'affection pure.

C'est là, dans cette communion silencieuse, que l'univers nous permet, le chien et moi, de partager une connexion de profonde gratitude et de douceur. Le moment s'ancre en moi, marquant cette possibilité de recevoir une affection inconditionnelle, gratuite et sincère. Le monde s'efface un instant. Quand je me redresse, la dame, émue, m'offre un détail de plus. Ce petit être, qui

venait de me faire vivre un moment unique, s'appelait Zorro.

À la fois attendri et empli de reconnaissance, je me dis que chaque instant, chaque rencontre porte en elle un cadeau caché, une façon pour l'univers de nous rappeler l'importance de l'amour sous toutes ses formes – même celles qui surgissent de l'inattendu.

La rencontre avec Julie Lemieux, agente de Revenu Québec, s'inscrivait dans une suite d'événements marqués par des signes inattendus et des coïncidences qui semblaient dépasser le cadre strictement professionnel. C'était le 12 novembre 2024, à 9h30, depuis les locaux de Destination Travail. Nous avons rendez-vous sur TEAMS pour discuter des obligations fiscales liées à la structuration de mon modèle de travail autonome et au lancement effectif de mon projet d'édition à compte d'auteur.

Je me préparais pour cet entretien avec l'espoir que chaque information me rapprocherait de la concrétisation de mon rêve. Julie s'est montrée professionnelle, attentive et méthodique. Mais, alors que la rencontre touchait à sa fin, elle a effectué un geste qui, pour d'autres, aurait pu sembler anodin : les paumes jointes devant sa poitrine, elle a incliné

légèrement la tête dans ce qui ressemblait à un salut bouddhiste. Ce geste inhabituel dans ce contexte officiel, pourtant, n'a pas été une surprise pour moi. Il était pour moi un clin d'œil discret de l'univers, une marque de soutien et d'encouragement à poursuivre mon chemin.

Plus tard, lorsque j'ai répondu par courriel à sa demande de confirmation d'adresse, je lui ai fourni non seulement mon adresse résidentielle mais aussi les coordonnées liées à mon entreprise individuelle.

Sa réponse, ponctuée d'un smiley, m'a laissé entrevoir, une fois de plus, la chaleur d'une compréhension non verbalisée. Était-ce un message caché ? Une reconnaissance implicite de mon parcours et de mes choix ? Dans cette simple icône se cachait peut-être la confirmation subtile que mon combat pour donner une voix aux immigrants d'expression française avait du sens, que mon chemin, bien qu'ardu, restait le bon.

Je ne pouvais ignorer la symbolique de cette rencontre. Depuis mon arrivée à Montréal en septembre 2017, ma vie avait été jalonnée d'épreuves : une détention inattendue à Los Angeles, un statut de réfugié politique finalement obtenu en avril 2019, une demande de résidence permanente restée en suspens depuis 2021. Pourtant, rien de tout

cela ne m'avait détourné de ma mission. Publier *Le Bout du Tunnel 4330* en novembre 2022, lancer officiellement mon projet d'édition, et valider une Attestation de spécialisation professionnelle en novembre 2023 avaient été des jalons sur ce chemin semé d'embûches.

Les signes étaient là, à qui savait les voir. Et même dans un simple échange administratif avec une agente fiscale, je sentais que l'univers me parlait, m'encourageant à ne pas abandonner. Peut-être Julie Lemieux avait-elle perçu en moi bien plus qu'un simple entrepreneur en quête de conseils fiscaux. Peut-être avait-elle deviné, derrière mes questions précises et mon projet ambitieux, l'histoire d'un homme qui, malgré les vents contraires, restait résolument fidèle à sa vision.

Dans le texte de la quatrième de couverture de mon premier récit autobiographique, *Le Bout du Tunnel 4330*, publié le 23 novembre 2022 sur Amazon, un fait marquant de ma rencontre avec Chantal Blanchette, à travers son projet Mini Génie, peut sembler anodin aux yeux non avertis. Cependant, il révèle une orchestration hautement divine, ancrée dans la trame de l'existence humaine.

Cette courte et succincte biographie que nous présentons indique, en soi, une rencontre longtemps

prévue par les lois immuables de l'univers, qui guident toute action, tout événement, chaque pulsation, chaque émanation de la SOURCE sur ce plan d'existence terrestre.

Floris Haugier, né en juillet 1975 à Port-Gentil, dans la province de l'Ogooué-Maritime au Gabon, est guide touristique et écogarde de formation (promotion 2004). Or, à cette même époque, c'est-à-dire en 2004, naissait ici, au Québec, le Centre de formation en édition Mini Génie, en éclaireur de la formalisation d'un témoignage sur ma participation à la première formation des écogardes et écouguides du Gabon, baptisée Vembo 2004.

Les noms, les chiffres ne sont pas le fruit du hasard : ils sont des codes de la Création.

Mon livre *Témoignage : L'Écogarde – Rôle et Missions* plonge dans l'histoire de cette première promotion d'écogardes et écouguides du Gabon, formée en 2004 à Gamba. Cet ouvrage offre un éclairage historique sur les débuts du programme d'écogarde, ainsi qu'un aperçu des défis auxquels ces professionnels doivent faire face au quotidien : le braconnage, la surveillance des écosystèmes fragiles et la gestion des ressources naturelles.

Un témoignage essentiel pour comprendre le rôle des écogardes dans la préservation de

l'environnement et leur engagement pour l'avenir de la planète.

Mini Génie, comme son nom l'indique, est suffisamment évocateur de ce que la conscience collective désigne — à raison, d'ailleurs — comme la rencontre d'âmes éveillées, dans le contexte des contrats d'âmes. Chantal Blanchette et moi sommes nés dans deux endroits et environnements totalement différents. Pourtant, il y a bien un lien invisible qui nous lie depuis notre incarnation terrestre.

Bien entendu, ce livre n'a pas vocation à véhiculer un message d'évangile. Cependant, il affirme avec force, conviction et détermination que nous sommes avant tout des êtres, des entités, des vibrations, des émanations énergétiques et spirituelles vivant une expérience humaine (physique). Mais notre essence est fondamentalement divine, symbole de l'étincelle de la SOURCE, Dieu — ou peu importe comment cela résonne respectivement à nos différents niveaux de conscience.

Je souhaite par ailleurs partager cette analogie qui m'habite depuis ma jeunesse, mais que je vais contextualiser pour le Québec : imaginons Hydro-Québec comme la SOURCE (AMOUR), ou même comme le SOLEIL. Le compteur d'électricité — en

termes de KVA, par rapport au circuit de distribution conventionnel (par opposition à la haute tension) — devient notre tête, notre cerveau ; la maison devient notre corps physique, et la personne physique que nous sommes.

L'ampoule symbolise l'âme (intensité, ampérage, puissance en watts de l'ampère — lol, comme Sam Watts de Mission Bon Accueil) ; et l'esprit symbolise la conscience collective que nous avons du rôle et de l'importance d'Hydro-Québec dans notre vie en société, cette SOURCE.

C'est un fait : chaque maison est desservie en énergie par les services publics du Québec — y compris en eau, qui est elle aussi une forme d'énergie.

Ce que je veux dire, c'est que pour comprendre les dynamiques sous-jacentes à toute existence, il faut penser le monde en termes d'énergie.

Ce samedi 27 avril 2025, plongé et totalement absorbé dans le formatage de ce livre, en particulier l'avis aux lecteurs, une vague pensée pour Anna traversa mon esprit. La chanson du groupe Human League résonna soudainement dans ma tête. C'était le titre "*Don't You Want Me*". Sans hésiter, je fis jouer cette chanson sur mon ordinateur et, là, je remarquai que cette vidéo comptait un million de

J'aime (likes). Or, quelques instants auparavant, je venais tout juste d'achever la conception d'une image pour célébrer le million de vues de ma chaîne YouTube *Le Gabon Éternel*.

Au même moment, à la suite d'une manœuvre maladroite, ma tasse de café se renversa, précisément sur l'un des trois documents que m'avait apportés Pierre Gabriel, mon intervenant social, le jeudi 24 avril 2025, dans le cadre de nos rencontres de suivi hebdomadaires pour la recherche d'un logement. Curieusement, il s'agissait, comme par hasard, de l'offre d'appartement qui m'intéressait le plus. Pour moi, c'était un signe de plus, annonçant mon expansion de conscience, mais aussi une certaine mobilité sociale imminente. C'était l'image d'un aigle élevé parmi des poules qui prend soudainement conscience de sa véritable nature et déploie ses ailes dans le ciel, emportant avec lui en altitude tout malicieux corbeau qui, depuis trop longtemps, avait été sur son dos. La suite du corbeau, une fois emporté si haut, est connue de tous.

Chapitre 8 :

Reconstruction

(Les efforts pour retrouver mes repères après la séparation avec Anna)

La séparation d'avec Anna a été un moment décisif, un point de bascule dans ma vie, qui m'a contraint à me réévaluer profondément. Ce fut une épreuve douloureuse, mais nécessaire, un passage obligé pour me redécouvrir, non seulement comme individu, mais aussi en tant qu'homme spirituellement éveillé. À travers cette rupture, j'ai été amené à redéfinir mes priorités et à réorienter mes aspirations. C'était, d'une certaine manière, un appel à reconnecter avec mon essence et à m'engager sur un chemin plus aligné avec ce que je cherchais réellement à accomplir.

Après le départ d'Anna, je me suis tourné vers de nouvelles initiatives pour faciliter mon intégration. Parallèlement, j'ai entrepris plusieurs explorations géographiques. Il m'a semblé essentiel de prendre du recul, de respirer. À la suite de quelques rencontres en ligne via l'application de rencontres de Facebook, j'ai visité plusieurs régions du Québec : Longueuil, Sorel-Tracy, Waterloo, puis Granby. Cette bouffée d'air frais, loin de ma routine montréalaise, m'a permis de me recentrer.

À mon retour, j'ai entamé des recherches en ligne dans le but de suivre une formation en édition. À ce moment-là, j'envisageais de publier mon premier ouvrage sur le thème de la spiritualité, intitulé *SYNCHRONICITÉ ENTRE VOYAGE, EXIL ET SOUVENIRS*, sous-titré *Prendre le chemin de la vie*. C'est ainsi que je suis tombé sur le site internet du centre de formation en édition Mini Génie, situé à Val-Morin, au Québec. J'y ai fait la connaissance de Chantal Blanchette, responsable de l'entreprise.

En juillet 2020, à l'occasion de ma fête, je me suis offert un cadeau particulier : je me suis inscrit à une formation sur le métier d'éditeur. Le cours portait sur *Comment créer une maison d'édition à compte d'auteur*. Ce choix marquait l'avènement d'un projet clair et ambitieux : créer une maison d'édition en ligne à compte d'auteur, dédiée à offrir

une voix aux immigrants francophones aux moyens modestes au Canada. Ce rêve s'est concrétisé avec la publication de mon premier récit autobiographique, *Le Bout du Tunnel 4330*, en novembre 2022, une œuvre symbolisant le début d'une aventure à la fois littéraire et spirituelle.

N'ayant aucune certitude quant à la possibilité de revoir un jour mes filles, j'ai décidé de nommer ma maison d'édition d'après leurs prénoms : **Éditions Florissa et Courtney**. Son logo représente deux petites filles assises, dos contre dos, tenant chacune mon livre, entourées d'étoiles — comme pour signifier qu'elles étaient nées sous une bonne étoile. Ce logo n'était pas seulement un symbole d'entreprise, mais aussi un lien : une façon de les intégrer à mon travail et de sublimer notre rencontre, d'une manière éternelle et profondément émotive. Le slogan de ma maison d'édition, « *Toujours proche de ses auteurs et au plus près des lecteurs* », incarnait cette idée d'un espace où l'humain est au centre de tout.

Dans une ville cosmopolite comme Montréal, le défi était de taille. La diversité des vies, des parcours et des cultures y offre un terreau fertile pour l'épanouissement personnel, mais elle impose aussi une forte dose de résilience. C'est dans ce

cadre que j'ai entrepris plusieurs projets pour redonner du sens à mon parcours.

Après avoir suivi la formation théorique en édition entre juillet et août 2020, j'ai procédé à l'enregistrement de mon projet au Registraire des entreprises du Québec. J'y ai obtenu un numéro d'entreprise du Québec (NEQ) sous le statut d'entreprise individuelle. Ensuite, j'ai publié mon premier ouvrage en novembre 2022 sur Amazon.

En parallèle, j'ai participé à la formation *Objectif Intégration*, offerte par le ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration, en partenariat avec le Centre d'appui aux communautés immigrantes. Cette session, qui s'est tenue du 28 septembre au 2 octobre 2020, m'a permis de mieux comprendre les valeurs démocratiques québécoises inscrites dans la Charte des droits et libertés de la personne. Elle m'a également permis d'obtenir une attestation d'apprentissage marquant une étape symbolique dans mon parcours d'intégration.

Grâce à mon Certificat de sélection du Québec (CSQ), obtenu à la suite de l'avis de décision confirmant mon statut de personne protégée (réfugié reconnu) en avril 2019, j'ai pu m'inscrire à l'École des métiers de l'informatique, du commerce et de

l'administration (ÉMICA). Le programme *Lancement d'une entreprise* s'y déroulait en trois phases distinctes.

La première session, entamée le 19 mars 2022, a été sanctionnée par un relevé d'apprentissage en formation professionnelle délivré le 26 juillet de la même année par le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur du Québec, via le Centre de services scolaire de Montréal (CSSDM) – ÉMICA.

Toutefois, ce relevé indiquait que j'avais obtenu cinq succès sur huit modules, ce qui signifiait que je n'avais pas encore validé trois compétences : *Profil entrepreneurial*, *Outils technologiques* et *Étude de marché*. Cela m'a naturellement conduit à m'inscrire de nouveau à la session 2022–2023, que j'ai complétée avec succès. Une **Attestation d'activités de formation** m'a été délivrée le 15 décembre 2023, confirmant l'acquisition de ces trois compétences.

Le lundi 8 janvier 2024, après une interruption temporaire des cours en raison d'un mouvement de grève des enseignants, j'ai reçu un courriel de Noémie Roy, B.A.A., D.Éc., enseignante en *Lancement d'une entreprise* à l'ÉMICA – CSSDM. En voici l'extrait essentiel :

Bonjour à tous,

Tout d'abord, je vous souhaite une magnifique année 2024, sous le signe de la santé et de la réussite !

Les cours reprennent enfin, et je peux maintenant vous confirmer que j'ai terminé la correction de vos cahiers de bord 7.

Si vous recevez ce message, c'est que vous avez réussi avec succès – toutes mes félicitations ! Les cahiers corrigés ont été déposés dans Moodle. Vous recevrez votre diplôme par la poste, d'ici quelques mois.

Bonne continuation dans vos projets, et au plaisir de se croiser !

La session 2023–2024 reposait essentiellement sur la validation d'une seule compétence : *Sensibilisation au démarrage et à la gestion d'entreprise*, indispensable pour l'obtention de l'attestation finale (ASP). Cette **Attestation de spécialisation professionnelle**, complémentaire au Diplôme d'études professionnelles (DEP), permet de se spécialiser davantage dans les domaines de l'informatique, du commerce et de l'administration, renforçant ainsi l'employabilité.

Inscrit au centre de formation en édition Mini Génie depuis juillet 2020, la phase pratique de mon apprentissage en tant qu'éditeur certifié et auteur autodidacte engagé dans le panafricanisme s'est progressivement intensifiée. En février 2025, j'ai publié mon second ouvrage de développement personnel sur Amazon : **Participation Citoyenne : Passer de l'individu passif au citoyen actif – Implication citoyenne et engagement patriotique.** Par cette publication, je souhaitais non seulement affirmer ma volonté, mais aussi manifester ma détermination à réaliser une véritable maison d'édition à compte d'auteur.

Ce projet ne représentait pas simplement une reconversion professionnelle. Il s'agissait aussi, pour moi, d'une voie d'expression personnelle, d'un moyen de laisser une trace et de transmettre des voix souvent marginalisées – en particulier celles des immigrants francophones subsahariens.

Dans ce processus, j'ai réalisé à mes dépens que le **dépôt légal obligatoire**, tant au niveau provincial que fédéral, de mon premier récit autobiographique n'avait pas été effectué comme je le croyais. J'ai donc commandé cinq exemplaires d'auteur, que j'ai reçus le 6 novembre 2024. Le lendemain, le 7 novembre, j'ai procédé à l'envoi de trois exemplaires avec accusé de réception à la BANQ.

Le 8 novembre, j'ai reçu par courriel une confirmation de réception de la part du dépôt légal fédéral, situé à Gatineau.

Parallèlement, je me suis attelé à revisiter mon plan marketing, pensé comme une alternative à une étude de marché traditionnelle. Les 40 % mentionnés dans mon plan d'affaires, lors d'une rencontre avec Katerine Roy et Sharnel Reid, tous deux membres de Destination Travail, faisaient référence aux revenus attendus de cette campagne, destinée à accroître la visibilité de la maison d'édition à compte d'auteur, **Éditions Florissa et Courtney**. L'objectif était de mettre à jour le plan d'affaires transmis à la Caisse Desjardins par l'enseignant du programme *Lancement d'une entreprise* à l'ÉMICA – Commission scolaire.

Le vendredi 15 novembre 2024, j'ai rencontré Katerine Roy, responsable de la Maison de l'entrepreneur, et Sharnel Reid, assistante en suivi et évaluation, pour faire le point sur mon parcours dans le cadre du **Programme de préparation à l'emploi (PPE)**. Lors de cet échange, j'ai présenté les différentes étapes et tâches déjà accomplies, notamment la réalisation du dépôt légal obligatoire, aux niveaux provincial et fédéral.

Nous avons également discuté de mon plan d'affaires. Katerine et Sharnel m'ont fait part de leurs remarques sur la répartition des revenus issus de la vente des livres, en particulier sur les pourcentages que j'avais avancés. J'ai pris le temps de clarifier certains éléments afin d'expliquer la logique qui sous-tendait mes calculs. J'avais également présenté mon plan marketing payant pour la commercialisation de mon premier ouvrage, *Le Bout du Tunnel 4330*, dont le dépôt légal avait été effectué. Ce plan, conçu comme une alternative à une étude de marché classique, visait à soutenir la croissance de la visibilité de **Florissa et Courtney**. Les 40 % évoqués représentaient donc les revenus projetés de cette campagne ciblée.

Bien que mon plan d'affaires soit encore à l'état d'ébauche, Sharnel a souligné l'importance d'y ajouter une table des matières pour en améliorer la structure et la lisibilité. Enfin, nous avons abordé les possibilités de financement pour soutenir mon projet. À ce sujet, Katerine m'a transmis une invitation à participer à une présentation d'organismes de financement prévue le 25 novembre 2024, dans les locaux de Destination Travail.

Ce n'est qu'à mon retour aux **Résidences Mission Bon Accueil** que j'ai découvert, à ma grande

surprise, un courriel de Sharnel dans la section des messages indésirables. Bien qu'il fût daté d'*aujourd'hui*, elle me l'avait en réalité envoyé en début de semaine. Ce décalage mystérieux n'a fait que renforcer mon sentiment que, même dans les aspects les plus pratiques de mon parcours, des éléments inattendus viennent ponctuer mon cheminement entrepreneurial.

Plan marketing stratégique – Déploiement commercial du livre *Le Bout du Tunnel 4330*

Présenté par : *Floris Haugier*

**Fondateur – Éditions Florissa et Courtney*

Destiné à : *Caisse Desjardins*

1. Informations générales sur le produit

- **Titre :** *Le Bout du Tunnel 4330*
- **Auteur :** Floris Haugier
- **Éditeur :** Éditions Florissa & Courtney
- **Date de publication :** 23 novembre 2022
- **Langue :** Français
- **Format :** Livre broché – 142 pages
- **ISBN-10 :** 2925328008

- **ISBN-13** : 978-2925328001
- **Dimensions** : 13,97 × 0,81 × 21,59 cm
- **Poids** : 172 g
- **Prix actuel (Amazon)** : 34,50 \$ CAD
- **Classement Amazon** :
 - 1 998 331 en Livres
 - 5 819 en Biographies de chefs d'État
 - 10 012 en Biographies politiques
 - 303 836 en Livres en français
- **Évaluation client** : 4,0/5 étoiles (1 avis)

2. Objectif du plan marketing

Renforcer la visibilité et les ventes du livre *Le Bout du Tunnel 4330* par une stratégie numérique déployée sur 18 mois. L'objectif est d'élargir sa portée commerciale à l'échelle francophone internationale (Canada, Europe, Afrique), tout en consolidant la notoriété des Éditions Florissa & Courtney comme maison d'édition indépendante émergente.

3. Stratégie de croissance commerciale

A. Consolidation de la présence numérique

- Création d'un site internet professionnel dédié au livre et à l'auteur

- Référencement du site (SEO) avec 10 mots-clés ciblés pour optimiser sa visibilité sur Google
- Mise en place d'un blog d'auteur axé sur le storytelling autour de l'œuvre

B. Stratégie réseaux sociaux

- Ouverture et animation des pages officielles Facebook, Instagram et Twitter
- Élaboration d'un calendrier éditorial : citations, extraits du livre, contenus visuels
- Création de visuels animés (reels, stories, extraits narrés) adaptés au public jeune adulte

C. Campagne vidéo et bande-annonce

- Production d'un teaser littéraire
- Diffusion sur YouTube, Facebook et Instagram, accompagnée de campagnes sponsorisées

D. Publicité payante multi-plateformes

- Déploiement d'une campagne Google Ads, Facebook Ads et YouTube Ads
- Ciblage géographique : Québec, Ontario, France, Belgique, Afrique de l'Ouest

- Objectif : 2 000 à 3 000 visites/jour vers le site officiel ou la page Amazon

E. Programme de précommande et lancement d'une nouvelle édition

- Proposition d'une édition limitée signée, disponible via le site officiel
- Lancement d'une campagne de précommande pour générer un effet d'annonce et un intérêt médiatique

4. Prévisions financières minimales (scénario conservateur)

- **Prix moyen du livre** : 34,50 \$ CAD
- **Objectif de ventes journalières via trafic numérique** : 5 exemplaires
- **Ventes mensuelles estimées** : $5 \times 30 = 150$ exemplaires
- **Revenus mensuels bruts estimés** : $150 \times 34,50 \$ = 5\,175 \$ CAD$
- **Objectif sur 18 mois** : environ 93 000 \$ CAD de revenus bruts

5. Budget et besoins financiers

Poste de dépense	Montant
Conception site web et maintenance	500 \$

Création bande-annonce et contenu vidéo	600 \$
SEO (6 mois)	400 \$
Publicité numérique (18 mois)	1 800 \$
Gestion des réseaux sociaux (18 mois)	200 \$
Total plan marketing (18 mois)	3 500 \$
Apport initial demandé (fonds de roulement)	2 000 \$
Solde autofinancé (ventes)	1 500 \$

6. Conclusion et justification de la demande de financement

Le Bout du Tunnel 4330, publié le 23 novembre 2022 par les Éditions Florissa & Courtney, est une œuvre déjà commercialisée sur les grandes plateformes, dont Amazon. Ce plan marketing a pour objectif de consolider sa visibilité et d'en maximiser le potentiel commercial, tout en posant les bases d'une croissance durable pour la maison d'édition.

Agissant sous le nom d'auteur Floris Haugier, est un écrivain autodidacte engagé et fondateur des Éditions Florissa & Courtney. Originaire du Gabon, il réside à Montréal depuis 2017. Membre de la Caisse Desjardins depuis cette même année, il souhaite aujourd'hui s'appuyer sur l'expertise

coopérative de son institution pour soutenir cette phase stratégique de son projet.

L'appui sollicité — sous forme de fonds de roulement ou de marge de crédit — vise à financer un plan marketing structuré, réaliste et centré sur un produit culturel déjà édité. Ce projet incarne pleinement les valeurs coopératives de créativité, d'éducation, d'autonomie entrepreneuriale et de rayonnement de la culture francophone.

La Caisse Desjardins, partenaire de confiance depuis huit ans, représente le cadre idéal pour accompagner le développement responsable de cette initiative éditoriale québécoise.

Ce projet n'est pas seulement un accomplissement professionnel, mais aussi un acte symbolique : une manière de m'inscrire pleinement dans le tissu social de ma ville d'accueil, et de donner une voix à ceux qui, comme moi, cherchent à s'intégrer.

Cependant, les barrières administratives n'ont jamais été de tout repos. Chaque étape comportait son lot de contraintes, chaque démarche pour régulariser mon statut me rappelait la fragilité de ma situation.

Le déménagement de Grand Boulevard (NDG) au Boulevard Champlain

Le premier contact avec Mariam Ouangrawa, la bailleresse, m'a semblé tout de suite étrange. Dès les premiers échanges, un malaise s'est installé. Plutôt que de parler du loyer, sujet pourtant central, elle s'est lancée dans une sorte de diatribe, évoquant la vie personnelle de ses locataires. Elle a notamment mentionné leurs origines, citant en particulier un Togolais qu'elle considérait, selon ses propres termes, comme « manipulable » et « soumis ». Elle m'a même demandé de l'aider à veiller à ce que cet homme respecte son tour de corvée dans l'immeuble — une demande inhabituelle, révélatrice d'un certain déséquilibre dans les rapports de pouvoir au sein de cette résidence.

À cette époque, j'occupais une chambre sans fenêtre, entièrement fermée. Elle semblait avoir été aménagée pour isoler celui qui y vivait. Située au 6464, boulevard Champlain, à Verdun, cette pièce dégageait une impression étrange, presque oppressante. L'atmosphère y était lourde, marquée par des énergies basses, propices aux conflits, à la morosité et à la désolation. Mariam m'avait confié que ce logement n'était que temporaire, en attendant qu'une autre chambre avec fenêtres se libère dans l'immeuble voisin, au 6462.

Cette chambre était alors occupée par un homme originaire du Sri Lanka, dont l'état semblait proche

de la dépression chronique. Dès notre premier échange, j'ai ressenti un malaise palpable. Peu après, j'ai assisté à son départ précipité, qui semblait avoir été provoqué. Le lendemain, deux hommes sont venus changer la serrure de la chambre, prétendument. Pourtant, ils s'y sont enfermés un long moment. Pourquoi autant de temps pour changer une simple serrure ? Tout portait à croire qu'ils installaient autre chose, peut-être des dispositifs électroniques. Leur comportement était étrange, presque suspect, et j'ai préféré ne pas poser de questions. Comme dit le proverbe russe : « Ceux dont le destin est de finir pendus ne se noient pas. »

Cette situation inhabituelle faisait écho à d'autres épisodes troublants de ma vie, notamment ma séparation avec Anna en juin 2020 et la perte de mon logement à NDG. Un enchaînement d'événements qui me donnait l'impression qu'une force invisible, difficile à expliquer, était à l'œuvre.

Quelques semaines après mon installation, nous avons appris l'assassinat par arme à feu d'un des colocataires de l'immeuble, le regretté Marc. Ce drame renforçait l'impression d'un lieu chargé de tensions et de mystères.

Tout semblait pointer vers l'idée qu'une forme de manipulation ou de surveillance plus large se jouait

dans ces appartements. Deux autres chambres étaient pourtant disponibles lors de mon déménagement, mais Mariam a choisi de les attribuer à Martial Thibodeau — un ancien résident des Résidences Mission Bon Accueil — et à Kevin Thibault. Je me suis retrouvé logé entre les deux, comme cela avait été le cas dans ma précédente chambre. Je percevais une complicité entre ces deux hommes, bien qu'ils fissent mine de s'ignorer en ma présence. Cette disposition renforçait l'impression d'un scénario orchestré, rappelant les pratiques d'un réseau bien rôdé dans la manipulation des nouveaux arrivants.

Déménagement du boulevard Champlain

Alors que je m'apprêtais à quitter les lieux, elle m'envoya un message texte depuis son portable, aussi inquiétant qu'explicite : « **Si tu savais ce que je prépare pour toi, tu prendrais tes jambes à ton cou.** » Cette menace faisait écho au récit d'un compatriote, également exilé politique, contraint de quitter le Canada précipitamment pour échapper à une forme d'asservissement. Peu après son retour au Gabon, Sosthène fut pourtant incarcéré à la prison centrale de Libreville.

Mariam jouissait d'une réputation sinistre au sein de la communauté subsaharienne. Un jour, alors que je faisais des heures supplémentaires dans une entreprise de produits halieutiques à Lachine — *Sea Food* — un collègue togolais fut stupéfait d'apprendre que je vivais au **6264, boulevard Champlain.**

— *Tu habites chez la femme burkinabè ? Celle de la 5e Avenue à Verdun ?* me lança-t-il avec effroi, lors d'un after-work rue Notre-Dame, à Saint-Henri, en compagnie d'une collègue burkinabè à l'aura particulièrement sombre. Elle ajouta, comme pour conclure : « **Avec elle, ça finit toujours mal. Les Africains la connaissent.** »

Ces paroles faisaient écho à mes propres ressentis depuis notre premier contact. Était-elle réellement impliquée dans un réseau de traite ? Cette question me hantait. Si c'était le cas, plusieurs agences de placement pourraient également être concernées.

Un tournant spirituel et énergétique

Le **2 novembre 2024**, à **4 h 36**, alors que mon programme de préparation à l'emploi touchait à sa fin, je me retrouvai une fois encore seul face à moi-même. Cette solitude propice à l'introspection me poussa à revisiter mon parcours, les rencontres, les coïncidences. Je commençais à percevoir les liens

invisibles entre les êtres, la résonance de chaque échange.

C'était une expérience quasi mystique. Un retour à une conscience spirituelle que j'avais souvent négligée dans le tumulte du quotidien.

Je repensai à cette maxime : « **Quand le disciple est prêt, le maître apparaît.** »

Elle prenait une résonance nouvelle. Les échanges récents, empreints de bienveillance et de profondeur, semblaient être des signes. Des balises sur le chemin de l'éveil. Ces moments n'étaient pas anodins : ils m'invitaient à plus d'authenticité, à une transformation personnelle.

Chaque conversation devenait une leçon, un miroir tendu vers une meilleure version de moi-même. Je redécouvrais l'importance de vivre selon ses valeurs, de se dévoiler sans masque. Cela exige du courage : celui de s'exposer pleinement, sans artifice ni défense.

La quête d'une connexion véritable

Je repensais aux femmes authentiques que j'avais croisées, et à leur absence de superficialité. Ces rencontres, souvent passées inaperçues à l'époque, prenaient aujourd'hui un sens profond. Elles étaient des leçons invisibles, des entraînements pour m'ouvrir à la véritable connexion humaine. Je me sentais enfin prêt à percevoir les vibrations sincères d'une âme et à reconnaître ces moments où la connexion dépasse les apparences. Mais je savais aussi que cette quête de vérité et d'authenticité était complexe, et que les personnes capables de la manifester étaient souvent inaccessibles. Celles qui incarnent cette profondeur semblent protégées par une forme de distance, parfois liée à leur âge, leur influence ou leur discrétion.

Cette recherche d'une connexion spirituelle profonde n'était pas simple. Les rares personnes capables de la manifester étaient difficiles à atteindre, comme des étoiles lointaines dans un ciel obscur. Cependant, je savais que c'était un défi qui valait la peine d'être relevé. La quête d'une véritable communion d'esprit nécessitait patience et foi, car la vraie profondeur ne se révèle qu'aux yeux de ceux qui sont prêts à la voir.

Le rôle de catalyseur spirituel

Mon regard sur le monde était devenu plus sensible. Je percevais des émotions cachées, des vibrations subtiles, des vérités enfouies derrière les façades sociales. Cela pouvait rendre les gens inconfortables, car ils se retrouvaient face à leurs propres blessures, inconsciemment mises à nu. Mais je savais que mon rôle, bien qu'involontaire, était d'inspirer un processus de guérison. Ma présence devenait un catalyseur, une invitation au changement et à la transformation intérieure, même si les personnes concernées n'en étaient pas toujours conscientes.

En poursuivant mes démarches de recherche d'emploi avec Destination Travail, un étrange phénomène se produisait. Mon curriculum vitae, que j'avais jusque-là abordé avec une certaine indifférence, devenait un symbole puissant de l'univers qui me guidait vers mes véritables aspirations. Cette mise à jour de mon CV, réalisée sous la supervision de Marius Issomongoli, l'intervenant principal du programme, ne se contentait pas d'être un simple document administratif. Elle devenait un miroir, un reflet de mes aspirations profondes : aider la jeunesse en difficulté et nourrir mon rêve d'autonomie à travers l'entrepreneuriat social.

Ce vendredi 8 novembre, en prêtant enfin attention à la version papier que Marius m'avait remise, je ressentis pour la première fois l'aura bienveillante qu'il dégageait. Il était étrange de réaliser que j'avais ignoré cet aspect, pourtant évident, de sa personnalité. Mais mon esprit restait accaparé par un autre projet qui m'était cher : la création de ma maison d'édition à compte d'auteur, *Éditions Florissa et Courtney*, avec laquelle j'avais déjà publié mon premier récit autobiographique, *Le Bout du Tunnel 4330*. Ce projet était plus qu'une simple entreprise professionnelle pour moi ; c'était un appel de l'âme, une manière de transmettre des voix souvent ignorées.

Cependant, malgré mon ouverture d'esprit, un soupçon de méfiance persistait. Je me demandais si ce curriculum vitae ne représentait pas, d'une certaine manière, une tentative de m'éloigner de ma vision. Je lui avais d'ailleurs demandé plusieurs fois de m'envoyer la version numérique par courriel, mais son silence ne faisait qu'entretenir mes doutes.

Ce jour-là, alors que je finissais de rédiger le suivi à mi-parcours de mon plan d'action, Marius s'approcha de moi et me présenta une offre d'emploi qu'il avait tenté d'évoquer la veille avec l'aide d'une autre participante, Imane. En la lisant attentivement, je ressentis une vague d'intérêt soudain. Il s'agissait

d'un poste d'intervenant-animateur pour une maison de jeunes, un rôle qui correspondait parfaitement à ma vocation de service et à mon désir d'aider les jeunes en difficulté. Mon cœur battait plus fort à l'idée que cette opportunité pourrait être la réponse à mes aspirations profondes. Sans hésiter, je pris mon téléphone et composai le numéro indiqué.

Après un bref échange courtois, Christian Duchesne, le coordonnateur administratif de L'Antre-Jeunes, m'invita à postuler en ligne et me précisa les étapes à suivre avant une rencontre en personne. Une nouvelle porte s'ouvrait devant moi.

De retour à mon appartement aux Résidences Mission Bon Accueil, un léger obstacle se présenta : mon ordinateur portable avait été piraté plus tôt dans l'année, et je me demandais si ma tablette Android suffirait pour saisir mon CV et rédiger ma lettre de motivation. Mais dans le silence de la nuit, alors que mes pensées se calmaient, je relus attentivement le CV fourni par Marius. Et là, une révélation s'opéra : je compris enfin la portée de son geste. Ce document mettait en lumière mon parcours d'entrepreneur sociocommunautaire, mes compétences transférables, ma capacité à travailler en équipe et mon aptitude à interagir avec des publics multigénérationnels. C'était comme si chaque pièce de mon parcours, chaque étape de ma

détermination depuis mon départ du Gabon, s'illuminait enfin sous mes yeux.

Alors que je réfléchissais à cette évolution, une image me traversa l'esprit : celle de Marisol, une participante au programme. Dès notre première rencontre, j'avais ressenti un intérêt presque inexplicable pour elle. Dans cette projection, je voyais aussi une part de mon avenir, où les deux garçons de Marisol étaient sous ma protection spirituelle, comme si, à travers elle et la future équipe de gestion de L'Antre-Jeunes, j'apercevais les reflets d'une nouvelle famille (*Florissa et Courtney*) et d'une mission encore plus grande. Cela allait bien au-delà d'un simple travail ; c'était l'opportunité de contribuer à la construction de quelque chose de significatif, à la fois pour moi et pour ceux qui seraient touchés par ce projet.

Je suis qui je suis, sans chercher à me fondre dans un moule qui ne m'appartient pas. Lorsque j'ai intégré ce programme de préparation à l'emploi, j'ai observé attentivement les *membres du jury*, chacun jouant son rôle à la perfection, avec une précision presque théâtrale. Nicolas, un autre participant visiblement au parfum de ce qui tramait en coulisse, dans son masque de professionnel affable, semblait incarner son rôle avec aisance, tandis que Paola, elle, peinait à dissimuler son implication dans le

processus. Chaque clin d’œil, chaque éclat de rire me révélait les rouages cachés de cette sélection, comme un jeu d’ombres et de lumières où les intentions se dévoilaient par bribes. Rester fidèle à moi-même, sans m’effacer derrière des attentes qui ne me ressemblent pas, est devenu ma force dans ce parcours.

Plan marketing stratégique – Déploiement commercial du livre *Le Bout du Tunnel 4330*

Présenté par : *Floris Haugier*

**Fondateur – Éditions Florissa et Courtney*

Destiné à : *Caisse Desjardins*

1. Informations générales sur le produit

- **Titre :** *Le Bout du Tunnel 4330*
- **Auteur :** Floris Haugier
- **Éditeur :** Éditions Florissa & Courtney
- **Date de publication :** 23 novembre 2022
- **Langue :** Français
- **Format :** Livre broché – 142 pages
- **ISBN-10 :** 2925328008
- **ISBN-13 :** 978-2925328001
- **Dimensions :** 13,97 × 0,81 × 21,59 cm
- **Poids :** 172 g
- **Prix actuel (Amazon) :** 34,50 \$ CAD
- **Classement Amazon :**

- o 1 998 331 en Livres
- o 5 819 en Biographies de chefs d'État
- o 10 012 en Biographies politiques
- o 303 836 en Livres en français
- **Évaluation client** : 4,0/5 étoiles (1 avis)

2. Objectif du plan marketing

Renforcer la visibilité et les ventes du livre *Le Bout du Tunnel 4330* par une stratégie numérique déployée sur 18 mois. L'objectif est d'élargir sa portée commerciale à l'échelle francophone internationale (Canada, Europe, Afrique), tout en consolidant la notoriété des Éditions Florissa & Courtney comme maison d'édition indépendante émergente.

3. Stratégie de croissance commerciale

A. Consolidation de la présence numérique

- Création d'un site internet professionnel dédié au livre et à l'auteur
- Référencement du site (SEO) avec 10 mots-clés ciblés pour optimiser sa visibilité sur Google
- Mise en place d'un blog d'auteur axé sur le storytelling autour de l'œuvre

B. Stratégie réseaux sociaux

- Ouverture et animation des pages officielles Facebook, Instagram et Twitter
- Élaboration d'un calendrier éditorial : citations, extraits du livre, contenus visuels
- Création de visuels animés (reels, stories, extraits narrés) adaptés au public jeune adulte

C. Campagne vidéo et bande-annonce

- Production d'un teaser littéraire
- Diffusion sur YouTube, Facebook et Instagram, accompagnée de campagnes sponsorisées

D. Publicité payante multi-plateformes

- Déploiement d'une campagne Google Ads, Facebook Ads et YouTube Ads
- Ciblage géographique : Québec, Ontario, France, Belgique, Afrique de l'Ouest
- Objectif : 2 000 à 3 000 visites/jour vers le site officiel ou la page Amazon

E. Programme de précommande et lancement d'une nouvelle édition

- Proposition d'une édition limitée signée, disponible via le site officiel
- Lancement d'une campagne de précommande pour générer un effet d'annonce et un intérêt médiatique

4. Prévisions financières minimales (scénario conservateur)

- **Prix moyen du livre** : 34,50 \$ CAD
- **Objectif de ventes journalières via trafic numérique** : 5 exemplaires
- **Ventes mensuelles estimées** : $5 \times 30 = 150$ exemplaires
- **Revenus mensuels bruts estimés** : $150 \times 34,50 \$ = 5\,175 \$ CAD$
- **Objectif sur 18 mois** : environ 93 000 \$ CAD de revenus bruts

5. Budget et besoins financiers

Poste de dépense	Montant
Conception site web et maintenance	500 \$
Création bande-annonce et contenu vidéo	600 \$
SEO (6 mois)	400 \$
Publicité numérique (18 mois)	1 800 \$
Gestion des réseaux sociaux (18 mois)	200 \$
Total plan marketing (18 mois)	3 500 \$

Apport initial demandé (fonds de roulement)	2 000 \$
Solde autofinancé (ventes)	1 500 \$

6. Conclusion et justification de la demande de financement

Le Bout du Tunnel 4330, publié le 23 novembre 2022 par les Éditions Florissa & Courtney, est une œuvre déjà commercialisée sur les grandes plateformes, dont Amazon. Ce plan marketing a pour objectif de consolider sa visibilité et d'en maximiser le potentiel commercial, tout en posant les bases d'une croissance durable pour la maison d'édition.

Floris Renamy Rogoula, sous le nom d'auteur Floris Haugier, est un écrivain autodidacte engagé et fondateur des Éditions Florissa & Courtney. Originaire du Gabon, il réside à Montréal depuis 2017. Membre de la Caisse Desjardins depuis cette même année, il souhaite aujourd'hui s'appuyer sur l'expertise coopérative de son institution pour soutenir cette phase stratégique de son projet.

L'appui sollicité — sous forme de fonds de roulement ou de marge de crédit — vise à financer un plan marketing structuré, réaliste et centré sur un produit culturel déjà édité. Ce projet incarne

pleinement les valeurs coopératives de créativité, d'éducation, d'autonomie entrepreneuriale et de rayonnement de la culture francophone.

La Caisse Desjardins, partenaire de confiance depuis huit ans, représente le cadre idéal pour accompagner le développement responsable de cette initiative éditoriale québécoise.

Ce projet n'est pas seulement un accomplissement professionnel, mais aussi un acte symbolique : une manière de m'inscrire pleinement dans le tissu social de ma ville d'accueil, et de donner une voix à ceux qui, comme moi, cherchent à s'intégrer.

Cependant, les barrières administratives n'ont jamais été de tout repos. Chaque étape comportait son lot de contraintes, chaque démarche pour régulariser mon statut me rappelait la fragilité de ma situation.

Le déménagement de Grand Boulevard (NDG) au Boulevard Champlain

Le premier contact avec Mariam Ouangrawa, la bailleresse, m'a semblé tout de suite étrange. Dès les premiers échanges, un malaise s'est installé. Plutôt que de parler du loyer, sujet pourtant central, elle s'est lancée dans une sorte de diatribe, évoquant la vie personnelle de ses locataires. Elle a

notamment mentionné leurs origines, citant en particulier un Togolais qu'elle considérait, selon ses propres termes, comme « manipulable » et « soumis ». Elle m'a même demandé de l'aider à veiller à ce que cet homme respecte son tour de corvée dans l'immeuble — une demande inhabituelle, révélatrice d'un certain déséquilibre dans les rapports de pouvoir au sein de cette résidence.

À cette époque, j'occupais une chambre sans fenêtre, entièrement fermée. Elle semblait avoir été aménagée pour isoler celui qui y vivait. Située au 6464, boulevard Champlain, à Verdun, cette pièce dégageait une impression étrange, presque oppressante. L'atmosphère y était lourde, marquée par des énergies basses, propices aux conflits, à la morosité et à la désolation. Mariam m'avait confié que ce logement n'était que temporaire, en attendant qu'une autre chambre avec fenêtres se libère dans l'immeuble voisin, au 6462.

Cette chambre était alors occupée par un homme originaire du Sri Lanka, dont l'état semblait proche de la dépression chronique. Dès notre premier échange, j'ai ressenti un malaise palpable. Peu après, j'ai assisté à son départ précipité, qui semblait avoir été provoqué. Le lendemain, deux hommes sont venus changer la serrure de la chambre, prétendument. Pourtant, ils s'y sont enfermés un

long moment. Pourquoi autant de temps pour changer une simple serrure ? Tout portait à croire qu'ils installaient autre chose, peut-être des dispositifs électroniques. Leur comportement était étrange, presque suspect, et j'ai préféré ne pas poser de questions. Comme dit le proverbe russe : « Ceux dont le destin est de finir pendus ne se noient pas. »

Cette situation inhabituelle faisait écho à d'autres épisodes troublants de ma vie, notamment ma séparation avec Anna en juin 2020 et la perte de mon logement à NDG. Un enchaînement d'événements qui me donnait l'impression qu'une force invisible, difficile à expliquer, était à l'œuvre.

Quelques semaines après mon installation, nous avons appris l'assassinat par arme à feu d'un des colocataires de l'immeuble, le regretté Marc. Ce drame renforçait l'impression d'un lieu chargé de tensions et de mystères.

Tout semblait pointer vers l'idée qu'une forme de manipulation ou de surveillance plus large se jouait dans ces appartements. Deux autres chambres étaient pourtant disponibles lors de mon déménagement, mais Mariam a choisi de les attribuer à Martial Thibodeau — un ancien résident des Résidences Mission Bon Accueil — et à Kevin Thibault. Je me suis retrouvé logé entre les deux,

comme cela avait été le cas dans ma précédente chambre. Je percevais une complicité entre ces deux hommes, bien qu'ils fissent mine de s'ignorer en ma présence. Cette disposition renforçait l'impression d'un scénario orchestré, rappelant les pratiques d'un réseau bien rôdé dans la manipulation des nouveaux arrivants.

Déménagement du boulevard Champlain

Alors que je m'apprêtais à quitter les lieux, elle m'envoya un message texte depuis son portable, aussi inquiétant qu'explicite : « **Si tu savais ce que je prépare pour toi, tu prendrais tes jambes à ton cou.** » Cette menace faisait écho au récit d'un compatriote, également exilé politique, contraint de quitter le Canada précipitamment pour échapper à une forme d'asservissement. Peu après son retour au Gabon, Sosthène fut pourtant incarcéré à la prison centrale de Libreville.

Mariam jouissait d'une réputation sinistre au sein de la communauté subsaharienne. Un jour, alors que je faisais des heures supplémentaires dans une entreprise de produits halieutiques à Lachine — *Sea Food* — un collègue togolais fut stupéfait d'apprendre que je vivais au **6264, boulevard Champlain.**

— *Tu habites chez la femme burkinabè ? Celle de la 5e Avenue à Verdun ?* me lança-t-il avec effroi, lors d'un after-work rue Notre-Dame, à Saint-Henri, en compagnie d'une collègue burkinabè à l'aura particulièrement sombre. Elle ajouta, comme pour conclure : « **Avec elle, ça finit toujours mal. Les Africains la connaissent.** »

Ces paroles faisaient écho à mes propres ressentis depuis notre premier contact. Était-elle réellement impliquée dans un réseau de traite ? Cette question me hantait. Si c'était le cas, plusieurs agences de placement pourraient également être concernées.

Un tournant spirituel et énergétique

Le **2 novembre 2024**, à **4 h 36**, alors que mon programme de préparation à l'emploi touchait à sa fin, je me retrouvai une fois encore seul face à moi-même. Cette solitude propice à l'introspection me poussa à revisiter mon parcours, les rencontres, les coïncidences. Je commençais à percevoir les liens invisibles entre les êtres, la résonance de chaque échange.

C'était une expérience quasi mystique. Un retour à une conscience spirituelle que j'avais souvent négligée dans le tumulte du quotidien.

Je repensai à cette maxime : « **Quand le disciple est prêt, le maître apparaît.** »

Elle prenait une résonance nouvelle. Les échanges récents, empreints de bienveillance et de profondeur, semblaient être des signes. Des balises sur le chemin de l'éveil. Ces moments n'étaient pas anodins : ils m'invitaient à plus d'authenticité, à une transformation personnelle.

Chaque conversation devenait une leçon, un miroir tendu vers une meilleure version de moi-même. Je redécouvrais l'importance de vivre selon ses valeurs, de se dévoiler sans masque. Cela exige du courage : celui de s'exposer pleinement, sans artifice ni défense.

La quête d'une connexion véritable

Je repensais aux femmes authentiques que j'avais croisées, et à leur absence de superficialité. Ces rencontres, souvent passées inaperçues à l'époque, prenaient aujourd'hui un sens profond. Elles étaient des leçons invisibles, des entraînements pour m'ouvrir à la véritable connexion humaine. Je me sentais enfin prêt à percevoir les vibrations sincères d'une âme et à reconnaître ces moments où la connexion dépasse les apparences. Mais je savais aussi que cette quête de vérité et d'authenticité était complexe, et que les personnes capables de la

manifestes étaient souvent inaccessibles. Celles qui incarnent cette profondeur semblent protégées par une forme de distance, parfois liée à leur âge, leur influence ou leur discrétion.

Cette recherche d'une connexion spirituelle profonde n'était pas simple. Les rares personnes capables de la manifester étaient difficiles à atteindre, comme des étoiles lointaines dans un ciel obscur. Cependant, je savais que c'était un défi qui valait la peine d'être relevé. La quête d'une véritable communion d'esprit nécessitait patience et foi, car la vraie profondeur ne se révèle qu'aux yeux de ceux qui sont prêts à la voir.

Le rôle de catalyseur spirituel

Mon regard sur le monde était devenu plus sensible. Je percevais des émotions cachées, des vibrations subtiles, des vérités enfouies derrière les façades sociales. Cela pouvait rendre les gens inconfortables, car ils se retrouvaient face à leurs propres blessures, inconsciemment mises à nu. Mais je savais que mon rôle, bien qu'involontaire, était d'inspirer un processus de guérison. Ma présence devenait un catalyseur, une invitation au changement et à la transformation intérieure, même si les personnes concernées n'en étaient pas toujours conscientes.

En poursuivant mes démarches de recherche d'emploi avec Destination Travail, un étrange phénomène se produisait. Mon curriculum vitae, que j'avais jusque-là abordé avec une certaine indifférence, devenait un symbole puissant de l'univers qui me guidait vers mes véritables aspirations. Cette mise à jour de mon CV, réalisée sous la supervision de Marius Issomngoli, l'intervenant principal du programme, ne se contentait pas d'être un simple document administratif. Elle devenait un miroir, un reflet de mes aspirations profondes : aider la jeunesse en difficulté et nourrir mon rêve d'autonomie à travers l'entrepreneuriat social.

Ce vendredi 8 novembre, en prêtant enfin attention à la version papier que Marius m'avait remise, je ressentis pour la première fois l'aura bienveillante qu'il dégageait. Il était étrange de réaliser que j'avais ignoré cet aspect, pourtant évident, de sa personnalité. Mais mon esprit restait accaparé par un autre projet qui m'était cher : la création de ma maison d'édition à compte d'auteur, *Éditions Florissa et Courtney*, avec laquelle j'avais déjà publié mon premier récit autobiographique, *Le Bout du Tunnel 4330*. Ce projet était plus qu'une simple entreprise professionnelle pour moi ; c'était un appel de l'âme, une manière de transmettre des voix souvent ignorées.

Cependant, malgré mon ouverture d'esprit, un soupçon de méfiance persistait. Je me demandais si ce curriculum vitae ne représentait pas, d'une certaine manière, une tentative de m'éloigner de ma vision. Je lui avais d'ailleurs demandé plusieurs fois de m'envoyer la version numérique par courriel, mais son silence ne faisait qu'entretenir mes doutes.

Ce jour-là, alors que je finissais de rédiger le suivi à mi-parcours de mon plan d'action, Marius s'approcha de moi et me présenta une offre d'emploi qu'il avait tenté d'évoquer la veille avec l'aide d'une autre participante, Imane. En la lisant attentivement, je ressentis une vague d'intérêt soudain. Il s'agissait d'un poste d'intervenant-animateur pour une maison de jeunes, un rôle qui correspondait parfaitement à ma vocation de service et à mon désir d'aider les jeunes en difficulté. Mon cœur battait plus fort à l'idée que cette opportunité pourrait être la réponse à mes aspirations profondes. Sans hésiter, je pris mon téléphone et composai le numéro indiqué.

Après un bref échange courtois, Christian Duchesne, le coordonnateur administratif de L'Antre-Jeunes, m'invita à postuler en ligne et me précisa les étapes à suivre avant une rencontre en personne. Une nouvelle porte s'ouvrait devant moi.

De retour à mon appartement aux Résidences Mission Bon Accueil, un léger obstacle se présenta : mon ordinateur portable avait été piraté plus tôt dans l'année, et je me demandais si ma tablette Android suffirait pour saisir mon CV et rédiger ma lettre de motivation. Mais dans le silence de la nuit, alors que mes pensées se calmaient, je relus attentivement le CV fourni par Marius. Et là, une révélation s'opéra : je compris enfin la portée de son geste. Ce document mettait en lumière mon parcours d'entrepreneur sociocommunautaire, mes compétences transférables, ma capacité à travailler en équipe et mon aptitude à interagir avec des publics multigénérationnels. C'était comme si chaque pièce de mon parcours, chaque étape de ma détermination depuis mon départ du Gabon, s'illuminait enfin sous mes yeux.

Alors que je réfléchissais à cette évolution, une image me traversa l'esprit : celle de Marisol, une participante au programme. Dès notre première rencontre, j'avais ressenti un intérêt presque inexplicable pour elle. Dans cette projection, je voyais aussi une part de mon avenir, où les deux garçons de Marisol étaient sous ma protection spirituelle, comme si, à travers elle et la future équipe de gestion de L'Antre-Jeunes, j'apercevais les reflets d'une nouvelle famille et d'une mission encore plus grande. Cela allait bien au-delà d'un

simple travail ; c'était l'opportunité de contribuer à la construction de quelque chose de significatif, à la fois pour moi et pour ceux qui seraient touchés par ce projet.

Je suis qui je suis, sans chercher à me fondre dans un moule qui ne m'appartient pas. Lorsque j'ai intégré ce programme de préparation à l'emploi, j'ai observé attentivement les membres du jury, chacun jouant son rôle à la perfection, avec une précision presque théâtrale. Nicolas, dans son masque de professionnel affable, semblait incarner son rôle avec aisance, tandis que Paola, elle, peinait à dissimuler son implication dans le processus. Chaque clin d'œil, chaque éclat de rire me révélait les rouages cachés de cette sélection, comme un jeu d'ombres et de lumières où les intentions se dévoilaient par bribes. Rester fidèle à moi-même, sans m'effacer derrière des attentes qui ne me ressemblent pas, est devenu ma force dans ce parcours.

Chapitre 9 :

Se réinventer

(La capacité à se relever dans l'adversité)

Nouvellement arrivé à Montréal, c'est par l'entremise de l'agence de placement Excel Personnel que j'avais décroché un emploi chez Pneus Chartrand Mécanique Inc., situé à l'époque au 2555, boulevard des Sources, à Pointe-Claire. C'était un nouveau départ, une nouvelle chance de me réinventer après les épreuves que j'avais traversées.

Dès mon arrivée sur le lieu de travail, je fis la connaissance d'Éric Landry, le responsable de l'entrepôt. Il me présenta aux autres membres de l'administration, à l'équipe de dispatch, ainsi qu'à plusieurs employés notamment : Richard Williams

(Ricky), l'un des chauffeurs d'origine haïtienne ; Maxime Richard (Max), un travailleur général et potentiel conducteur de chariot élévateur ; Barry Simmons (Barry), un autre chauffeur ; et John, un travailleur général originaire de Saint-Vincent.

Après quelques formalités administratives de recrutement, dont la vérification de mon identité et de la validité de mon permis de travail, je déclarai que mon permis n'était pas encore disponible, mais que je disposais de la preuve de ma demande, dûment effectuée par mon conseil juridique, Patricia Ruscio. Éric, sans hésitation, rétorqua que cela était parfaitement correct, puis il constitua les équipes de terrain.

L'entrepôt était spécialisé dans l'entreposage de pneus, et à chaque changement de saison, que ce soit pour le *rush* d'été ou celui d'hiver, nous devions effectuer des inventaires précis. Chaque employé disposait d'une fiche d'inventaire comportant des détails spécifiques, tels que le numéro du client, la marque des pneus et leur emplacement exact dans les rayonnages, lesquels étaient équipés de poutres réglables. Quatre roues, toujours entreposées ensemble — deux pour l'avant et deux pour l'arrière — devaient correspondre au même véhicule. Mes collègues, rapides et efficaces, enchaînaient les allées et venues avec leurs petits

engins roulants électriques, remplissant plusieurs fiches en un temps record. Moi, en revanche, je me retrouvais toujours en retard de plusieurs tours, visiblement moins rapide qu'eux.

Le chef passait souvent derrière moi, s'enquérant de ma progression. À chaque fois, je lui répondais calmement que tout allait bien. Ce que j'ignorais alors, c'est qu'il avait questionné mes collègues sur la raison de mon retard ou de ma lenteur supposée. Leur réponse, sans équivoque, fut : « Floris est paresseux ». J'allais apprendre cette remarque bien plus tard, mais je percevais déjà le poids du jugement dans leurs regards.

Lorsque l'inventaire fut enfin achevé, nous nous sommes tous rassemblés à l'avant de l'entrepôt, près du bureau d'Éric Landry, « le boss ». Comme toujours, j'étais le dernier à avoir terminé. En rendant ma dernière fiche, Éric, que je voyais comme un leader malgré la fermeté de son management, me demanda devant tout le monde pourquoi j'étais toujours en retard par rapport aux autres. Un silence s'installa, lourd et attentif. Calmement, je lui répondis :

« Je prends le temps de vérifier que chaque fiche est correcte, que les quatre roues sont bien identiques et qu'elles appartiennent au même véhicule. »

Naturellement, il n'était pas rare que des erreurs de désignation soient commises lors de la restitution des pneus aux clients.

À cet instant, l'atmosphère dans le bureau devint étrangement silencieuse. Mes collègues affichaient une gêne palpable. Éric, fidèle à son sens de l'humour, brisa la tension en demandant à mes collègues, avec une ironie presque innocente : « Vous avez tous fait pareil, non ? » Un échange confus de regards suivit, et le chef lança sur un ton humoristique : « Donc, Floris est le meilleur alors ? » Éric, sans perdre de temps, me serra la main chaleureusement et ajouta : « Floris, tu es une bénédiction. Tu es un ange. »

L'adversité n'est pas une fatalité, elle est une opportunité de se réinventer. En traversant les tempêtes de la vie, j'ai appris que chaque épreuve est un catalyseur de transformation. C'est dans les moments les plus sombres que l'on découvre la lumière en soi. Les mois d'errance, d'incertitude, et parfois même de désespoir, ont réveillé en moi une force insoupçonnée.

Il ne s'agissait pas seulement de survivre dans un nouvel environnement ou à l'isolement. Il s'agissait de comprendre que chaque pas, même dans la douleur, nous rapproche d'une meilleure version de nous-mêmes. À travers les synchronicités et les rencontres marquantes, j'ai pu tracer un chemin vers ma propre résilience.

C'est ainsi que je me suis réinventé, non pas en renonçant à qui j'étais, mais en redéfinissant mon avenir, en m'ouvrant à des perspectives nouvelles. Chaque interaction, chaque décision m'a forgé, me rappelant que je pouvais non seulement me relever, mais également reconstruire une vie ancrée dans l'authenticité et la foi.

Je n'étais plus l'homme que j'avais été en quittant le Gabon. Le poids des épreuves avait façonné une nouvelle version de moi-même, plus consciente, plus spirituelle et plus déterminée à trouver une voie qui honore à la fois mon passé et mon avenir.

C'est dans cette nouvelle dynamique d'interactions socio-professionnelles avec en fond de toile une forme de *répression à la fois douce et tacite* que j'ai véritablement commencé à envisager de documenter mon parcours d'intégration dans la société québécoise, à nourrir ma vocation d'écrire l'histoire de ma vie. Bien que cette idée d'écrire des

livres m'habite depuis ma jeunesse — à l'époque où j'écrivais des textes musicaux en anglais pour renforcer mon apprentissage de la langue —, c'est notamment pendant ma détention aux États-Unis que cette envie de devenir auteur m'a continuellement habité. Mon arrivée à Montréal s'inscrivait dans la continuité de ce cheminement, révélée à chaque moment du parcours d'immigration.

Les moments passés entre collègues, après de longues heures de travail, me fournissaient de la matière pour édifier mon périple sur le chemin escarpé de l'asile. J'avançais donc avec la détermination de transformer mes épreuves en tremplin vers de nouvelles opportunités, l'écriture devenant pour moi un acte de guérison et un moyen de redonner du sens à mon parcours chaotique.

Cependant, ces virées folles avec Richard, Max, John, Barry, et le trio de serveuses du Alo Bar, dans mon quartier sur la rue Saint-Jacques à Notre-Dame-de-Grâce, devenaient presque un rituel à la sortie du travail. Ces soirées arrosées nous conduisaient jusqu'à très tard dans la nuit, après la fermeture du bar. Au point que les filles de NDG s'autorisaient des heures supplémentaires gratuites, au nom de l'utile et de l'agréable. De NDG à Lachine, en passant par le billard de Pierrefonds,

nous écumions les bars. Le Cabaret Les Amazones, la Brasserie des Rapides à LaSalle étaient devenus nos lieux de retrouvailles entre copains de travail.

Sur un plan un peu plus personnel, mais toujours lié au professionnel, j'avais été touché par une cessation de mon contrat de travail avec Pneus Chartrand en décembre 2018, alors que je commençais une aventure amoureuse avec Anna.

Une communication officielle des Pneus Chartrand Distribution, datée du 12 décembre 2018, avec en objet : *Fin d'emploi août 2018 – déc. 2018*, me fut remise à cet effet. Elle stipulait en substance que mon profil ne correspondait pas aux exigences de la société.

À la réception de ce courrier, je me suis immédiatement autorisé à chercher un autre emploi. J'ai, dans la hâte, parcouru plusieurs offres d'emploi sur internet, parmi lesquelles une offre de conseiller à la clientèle chez IO Solutions Inc., qui me confirma par courriel qu'une formation se tiendrait le mardi 15 janvier 2019 à 12 h 00, au 555, Chabanel Ouest, Suite 510 – Montréal, QC – H2N 1G6.

Le courriel précisait également d'apporter avec moi les documents suivants :

- Carte NAS ou papier remis par Services Canada prouvant que vous avez demandé le renouvellement de votre carte NAS. *(Si vous ne venez pas en possession de votre carte NAS ou du document délivré par Services Canada, vous ne pourrez pas assister à la formation.)*
- Pour les résidents temporaires : *fournir la preuve d'éligibilité au travail au Canada.*
- Un spécimen de chèque annulé ou une référence bancaire pour le dépôt direct.

Malheureusement, je ne suis pas resté longtemps à cet emploi. Et pour cause : le superviseur assigné à ma formation semblait agir avec moi sous le prisme du profilage racial. Dieu seul sait combien je suis à l'aise pour communiquer, particulièrement dans le cadre du service à la clientèle.

Toujours des suspicions, des présomptions, des doutes implicites sur mon identité civile complète, malgré la présentation de mon passeport. Cette injustice allait me suivre tout au long de mes démarches de recherche d'emploi. De IO Solutions Inc., situé au 800, rue De La Gauchetière Ouest, bureau 5900, en 2019, je m'étais donc résolu,

pendant quelque temps, à effectuer du travail général ponctuel. Jusqu'à ce que je sois à nouveau confronté à cette *condescendance* qui semble caractériser l'environnement de travail dans la quasi-totalité des entreprises que j'ai côtoyées jusqu'à récemment.

Il m'arrivait de penser que ce que je vivais était bien plus qu'un simple sort du destin. Pour moi, au fil du temps, se dessinait une forme de conspiration entre certains agents de l'**immigration**, de **Services Québec**, du **ministère de l'Emploi**, des personnes infiltrées au sein des agences de placement, mais aussi de certains responsables d'entreprises, visiblement nostalgiques de l'*esclavage*. Bien entendu, certains organismes dits communautaires n'étaient pas en reste.

De **Thomson Tremblay Inc.**, 1411, rue Saint-Urbain, à **Excel Personnel Inc.**, 3737, rue Notre-Dame Ouest, en passant par **Korpower**, tout cela semblait constituer les pièces maîtresses d'un réseau d'individus ayant délibérément décidé de jouer les marionnettistes de mon existence. Et donc de faire de moi une marionnette de plus sur le théâtre des marginalisés des protocoles d'intégrations de façades pour la gloire du *United Color of Benetton* des interactions sociocommunautaires qui façonnent

les réalités de l'accès à l'emploi des *nouveaux arrivants* au **Québec**.

La légèreté avec laquelle sont transmises et partagées les informations personnelles témoigne d'une volonté politique d'entretenir le chaos. Le tout, à travers l'*hypocrisie bienveillante*, sous couvert d'un formalisme bureaucratique sélectif dans l'usage du terme *confidentialité*, servi à toutes les sauces dans une société numérisée, dont toute la structure repose sur l'idée de *contrôle communautaire* et de *profilage racial*.

Chez **Sea Food**, une des nombreuses entreprises dans lesquelles j'ai eu l'occasion de faire quelques heures de travail, une collègue m'avait confié qu'elle était parfois obligée de quitter **Montréal** pour aller travailler à **Granby**, toujours pour la même agence et dans la même entreprise. Et cela ne s'arrêtait pas là. Un autre collègue, nommé **Dona**, également d'origine togolaise, me raconta qu'il devait parfois parcourir plusieurs heures en voiture pour aller travailler après **Waterloo**, dans une entreprise d'extrusion de plastique, pour le compte de l'agence de placement **Korpower**, située au 8000, boulevard Décarie, suite 620.

Évidemment, je trouvais tout cela suspect, mais ces récits faisaient écho aux expériences très étranges que j'avais vécues après mon départ de chez **Pneu Chartrand Distribution** en décembre 2018. À cette époque, je m'étais rendu dans une agence de placement que j'avais trouvée en ligne, située sur **Côte-Vertu**, non loin du métro. Une fois sur place, l'un des agents me demanda de remplir un formulaire en ligne, en m'indiquant un poste informatique à utiliser avant de rencontrer un conseiller.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater que l'ordinateur affichait déjà ma propre adresse courriel, ouverte. Sans m'énerver, je le signalai immédiatement à l'agent, qui balaya l'incident d'un revers de main, le qualifiant d'aléatoire et sans importance. Selon lui, cela n'entachait en rien le processus de recherche d'emploi. Le plus important, d'après ses dires, était simplement de *remplir le formulaire*.

Je n'étais pas seul à ressentir cela. J'avais rencontré, sur Kijiji, une *personne transgenre* d'origine mexicaine, qui m'a confirmé que ce réseau que j'étais en train de traverser avait des ramifications bien plus sombres, liées à la traite des êtres humains au **Québec**. Le *puzzle* se montait peu à peu, et bien

que je n'aie pas pu prouver quoi que ce soit, les signes étaient là : évidents et inquiétants.

En témoignent d'ailleurs les communications officielles de l'**Agence du revenu du Canada**, de **Services Québec**, et plus récemment l'attestation de participation au **Programme de préparation à l'emploi (PPE)** de **Services Québec**, justement, et implémenté par l'organisme **Destination Travail**.

Évidemment, toutes proportions gardées, je suis d'avis qu'il existe bel et bien des individus mal intentionnés au sein de toute organisation humaine. Loin de moi l'idée de faire un amalgame ou une confusion de genre. Comme on le dit dans mon pays d'origine, le Gabon : *À toute chose, malheur est bon*, c'est-à-dire : *Tout ce que Dieu fait est bon*.

Si **Destination Travail** m'a publiquement humilié, au même titre que l'*administration centrale* et une partie de la *communauté de Montréal*, c'est peut-être aussi que les mains invisibles qui orchestraient mes malheurs et mes échecs cherchaient simplement à m'empêcher d'accéder à ma destinée.

Cependant, je poursuivais mon projet d'édition à compte d'auteur en ligne, avec l'espoir de soutenir de nouveaux auteurs tout en avançant sur mon propre chemin d'entrepreneur. Malgré les embûches – entre racisme et jalousie dans mon ancien emploi

– j’ai continué de chercher un sens à mes expériences, oscillant entre espoir et frustration, dans une société qui semble à la fois m’embrasser et me tenir à distance.

Toutefois, je pense très honnêtement qu’en dépit de tout, il serait intéressant et important de présenter mon projet éditorial collaboratif **Histoires d’Accueil – Récits de renaissance et de dignité**. Une initiative des Éditions Florissa & Courtney, en partenariat avec la **Mission Bon Accueil**.

Ce projet vise à partager l’idée selon laquelle la **Mission Bon Accueil** pourrait m’aider à faire passer les **Éditions Florissa & Courtney** du statut d’entreprise individuelle à celui d’**organisme sans but lucratif (OSBL)**. Soyons clairs : il s’agit avant tout d’un projet à fort potentiel humain, destiné à traverser le temps et à porter la voix de plusieurs générations.

Oui, **Floris Haugier** en est l’initiateur, le fondateur, mais cela reste une **initiative communautaire**, dont les enjeux sont à la fois **nationaux et internationaux**. Il serait donc souhaitable que tout le monde puisse se reconnaître dans ce projet et se l’approprier.

N'oublions pas que derrière l'idée d'un OSBL – ou association à but non lucratif – se trouve un principe fondamental : **une association n'appartient pas réellement à son créateur ou fondateur, mais à la conscience collective qui y adhère.** La Mission Bon Accueil elle-même fut créée par quelqu'un (Thomas Bassett Macaulay) qui n'est plus de ce monde.

Conclusion :

Le Bout du tunnel 4330

, (*La lumière derrière le chaos*)

Au terme de ces rites de passage — parfois proches de rites d’humiliation dignes des grandes stars hollywoodiennes — je mesure le chemin parcouru depuis mon départ de Port-Gentil vers Libreville, en quête d’un souffle nouveau.

De Libreville à Los Angeles, en passant par le New Jersey et New York, jusqu’à Montréal, chaque étape a été un jalon initiatique. Ce voyage m’a confronté aux réalités les plus dures, mais il m’a aussi révélé les dynamiques invisibles de l’existence. Il m’a permis d’élargir ma conscience et de découvrir, au cœur même du chaos, une clarté nouvelle. J’ai appris à vivre autrement : en accueillant les silences, les urgences et les grâces de la vie.

L'instant présent est devenu la clé de voûte de ma reconstruction. Montréal n'a pas été qu'un point de passage : elle fut un lieu d'épreuve et de révélation, un laboratoire spirituel où j'ai rencontré une fidélité nouvelle à ce que je nomme aujourd'hui **le Divin en moi**.

Mais dans cette ville aussi cosmopolite qu'énigmatique, être soi-même relève parfois d'un défi existentiel. L'intégration, souvent confondue avec une assimilation silencieuse à des stéréotypes, se heurte à des mécanismes de contrôle social insidieux — profilage racial, surveillance tacite, sanctions implicites.

Le 30 avril 2025, un stratagème de *répression douce* a mis en lumière cette réalité brutale : une concertation aussi sinistre qu'absurde avait semblé-t-il décrété la fin symbolique de mes espoirs. Mais ce que ses instigateurs ignoraient, c'est que j'étais prêt. J'avais déjà vu venir ce dénouement, et compris une vérité essentielle : la dialectique du maître et de l'esclave peut toujours se renverser.

Aujourd'hui, je les regarde à distance, pop-corn en main, prêt à suivre le prochain épisode de cette tragicomédie sociétale.

Dans ce contexte, le contrat social québécois, qui célèbre la culture, les droits et les libertés, révèle un

paradoxe troublant. Derrière les grands principes, les réalités vécues par de nombreux immigrants subsahariens francophones sont marquées par l'exclusion, la précarité et la stigmatisation. Pourtant, ces communautés participent activement au rayonnement du français, à l'innovation sociale et à la diversité culturelle favorisant l'inclusion.

C'est dans cette perspective que les **Éditions Florissa et Courtney** prennent tout leur sens. En donnant voix aux auteurs immigrants marginalisés, elles deviennent un levier d'inclusion, d'engagement citoyen et de transformation durable. Leur ambition de passer au statut d'organisme sans but lucratif (OSBL) est une étape naturelle : elle inscrit leur mission dans une logique de pérennité, de gouvernance partagée et de reconnaissance structurelle.

Soutenir cette mutation, c'est investir dans une mémoire collective vivante. C'est, comme le fait **Mission Bon Accueil**, reconnaître que les grandes œuvres sociales dépassent leurs fondateurs pour appartenir à tous.

En décembre 2023, lors de ma visite aux **Services de Citoyenneté et d'Immigration** sise au 1010 rue Saint – Antoine, pour récupérer un passeport confisqué à la frontière de Saint-Bernard-de-Lacolle, j'ai perçu à nouveau cette mécanique d'humiliation

ordinaire. Dans cette ambiance délétère, j'ai été témoin de traitements déshumanisants envers des usagers hispaniques et subsahariens. Un mépris systémique, dénoncé à juste titre auprès de l'Agence des services frontaliers du Canada.

Ce genre d'expériences révèle une forme de **gaslighting** social, où sobriété, lucidité et authenticité deviennent presque des anomalies. Montréal peut alors sembler être le théâtre d'un grand paradoxe : celui d'une société qui se veut inclusive, mais qui reproduit des violences symboliques et culturelles, parfois à peine voilées.

Mais les gens ont-ils vraiment le choix ? Cette question résonne au cœur même de la condition humaine et mérite d'être posée à la lumière de chaque parcours de vie.

Dans un monde désormais presque entièrement numérisé, où caméras et algorithmes scrutent la moindre déviation, **Montréal elle-même devient un théâtre de la surveillance douce**. Les artères de la ville, ses stations de métro, ses réseaux sociaux urbains et communautaires agissent comme des capteurs d'identité. Pourtant, ce contrôle technologique, présenté comme sécuritaire, renforce parfois l'exclusion, l'isolement et la stigmatisation.

C'est dans cette réalité Montréal centrée que j'ai commencé à comprendre une chose essentielle : **le visible n'est qu'un masque du réel**. Les visages de Montréal sont multiples, certains lumineux, d'autres voilés. Sous la façade cosmopolite, j'ai découvert une ville fractale — miroir de mes propres fractures et révélateur de ma quête de sens.

Comme le disait Einstein :
« La logique peut nous conduire d'un point A à un point B, mais seule l'imagination nous emmène partout. »

Cette imagination, je l'ai cultivée ici, dans le tumulte de la ville, au cœur de ses contrastes. C'est Montréal qui m'a initié à cette vérité : nous sommes bien plus que ce que nous faisons ou subissons. **Nous sommes des êtres en transit spirituel**, façonnés par nos interactions, nos chutes et nos résurrections sociales.

Chaque formulaire rempli à l'accueil, chaque code reçu par SMS pour accéder à une ressource, chaque station de métro traversée à l'aube froide — tout cela était porteur d'un sens caché, d'une épreuve de reconnaissance. **Montréal, par ses visages multiples, a été pour moi un portail**. Une passerelle vers une compréhension plus vaste de ma propre humanité.

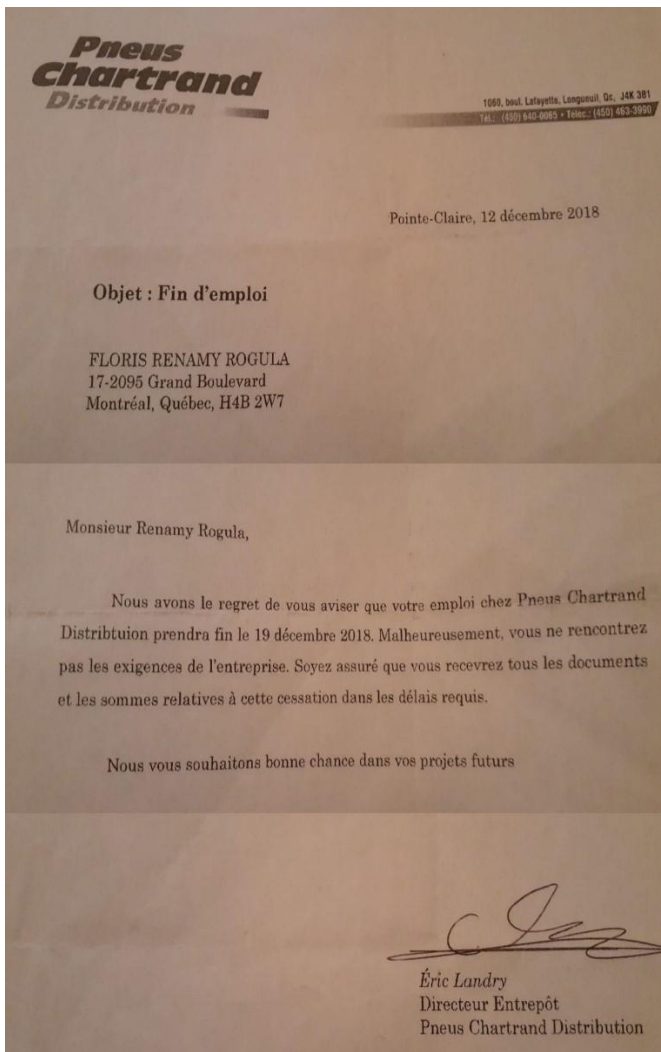
À l'image du titre de cette autobiographie, *Le Bout du Tunnel 4330* — inspiré de cette adresse bien réelle à Verdun, juste en face d'un refuge d'urgence — **cette ville m'a enseigné que derrière chaque façade, chaque coin de rue, chaque interaction banale, se cache une possibilité de révélation.**

En somme :

Tout est là.

Il suffit d'**ouvrir les yeux**, d'**écouter entre les lignes**, et de **vivre avec conscience**, même au cœur de l'asphalte et du béton.

Annexe 1 : Fin d'emploi



Annexe 2 : La Charte Québécoise

(Un hommage au respect de l'identité)

Dans mon parcours d'intégration au Québec, certaines expériences ont marqué un profond respect des valeurs que la société québécoise prétend incarner, notamment l'égalité, la dignité et le respect de l'identité de chacun. Je tiens à souligner ici le rôle exemplaire du **CACI – Centre d'appui aux communautés immigrantes**, qui a su respecter ces principes en m'accordant une attention particulière lors d'une étape clé de mon processus d'intégration.

En effet, dans l'**Attestation d'apprentissage des valeurs démocratiques et des valeurs québécoises exprimées par la Charte des droits et libertés de la personne**, mon **nom complet a été correctement inscrit**, sans altération ni simplification, comme preuve concrète de reconnaissance de mon identité et de mon parcours. Ce geste, simple en apparence, revêt une valeur symbolique profonde dans un contexte où trop souvent, l'identité des personnes issues de l'immigration est négligée, tronquée ou déformée dans les documents officiels.

Cet acte du CACI mérite d'être salué non seulement pour sa conformité aux obligations légales, mais surtout pour son **respect humain**, si essentiel dans tout processus d'accueil et d'intégration.



Annexe 3 : Signalement d'un danger

(Au Parc Émile-Berliner, arrondissement du Sud-Ouest)

Photos : Vue du Parc Émile-Berliner

Crédit photos : Floris Haugier






Photo 1 : Remerciements pour le suivi des autorités municipales concernant le danger signalé au Parc Émile-Berliner

Crédit photo : Floris Haugier



• Photo 1 : Remerciements pour le suivi des autorités municipales concernant le danger signalé au Parc Émile-Berliner
Crédit photo : Floris Haugier

Annexe 4 : Refuge Jardins Gordon (Verdun)

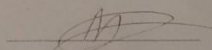
 SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT SOCIAL
SOCIAL DEVELOPMENT SOCIETY

Objet : Attestation de présence

Je soussigné(e) Mohamed N'JAREG, agissant en qualité de intéressé(e), atteste que Félix RENAMYROGOULA était présent(e) depuis le 17 décembre 2023 au refuge Gordon, au 1050 rue Gordon à Verdun.

Cette attestation est délivrée à la demande de l'intéressé(e) pour servir et valoir ce que de droit.

Fait le 1/4/2024, à Montréal



Attestation de présence au refuge Jardins Gordon, situé au 1050 rue Gordon à Verdun, confirmant ma situation d'itinérance depuis le 17 décembre 2023. Délivrée le 1er avril 2024 par la Société Développement Social (SDS), gestionnaire du refuge, et signée par l'agent de sécurité Mohamed N'jareg.




Photo prise en avril 2024 aux Jardins Gordon, à Verdun. Un souvenir marquant de mon passage dans la rue. De gauche à droite : Emmanuel, Omar, et moi au centre.

Annexe 5 : L'identité bafouée

(Une persistance administrative révélatrice)

En contraste douloureux avec le respect manifesté par le CACI, d'autres institutions publiques ont fait preuve d'un **manquement récurrent et grave à leurs obligations de respect et d'équité**, telles qu'exprimées dans la **Charte québécoise des droits et libertés de la personne**.

Cette annexe regroupe une série de correspondances administratives et de documents officiels où mon identité a été incorrectement transcrite, et ce de façon persistante malgré mes nombreuses interventions pour corriger ces erreurs.

Ce refus de reconnaître pleinement mon identité ne constitue pas une simple négligence : il s'agit d'un **effacement symbolique**, révélateur de pratiques institutionnelles qui, trop souvent, banalisent l'altération des noms d'origine étrangère. Il en résulte un sentiment d'exclusion, voire de non-reconnaissance, qui contredit directement les valeurs affichées de la société québécoise.

Je présente ici ces documents non pas par rancœur, mais dans une volonté de **témoignage et de prise**

de conscience. L'égalité et le respect ne peuvent rester théoriques : ils doivent se vivre dans les gestes concrets du quotidien administratif.



Photo d'une enveloppe de l'Agence du revenu du Canada (ARC), datée de janvier 2025, portant une identité erronée.

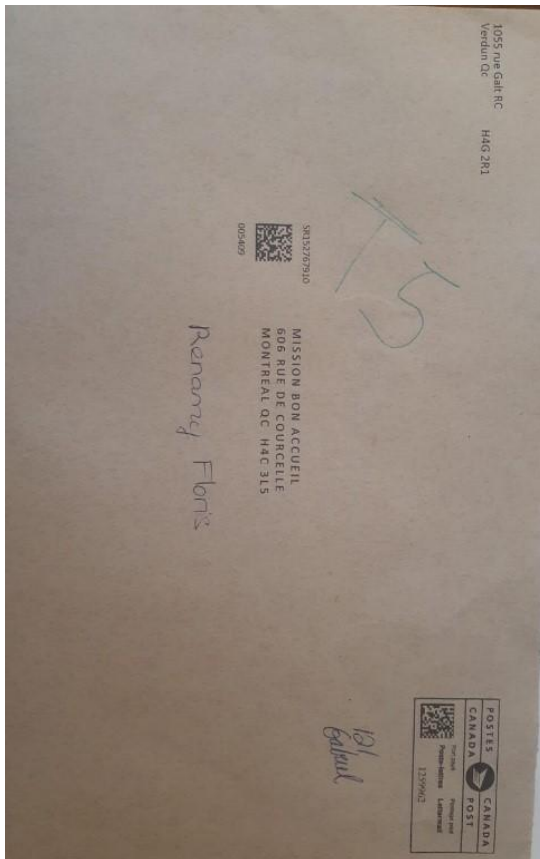
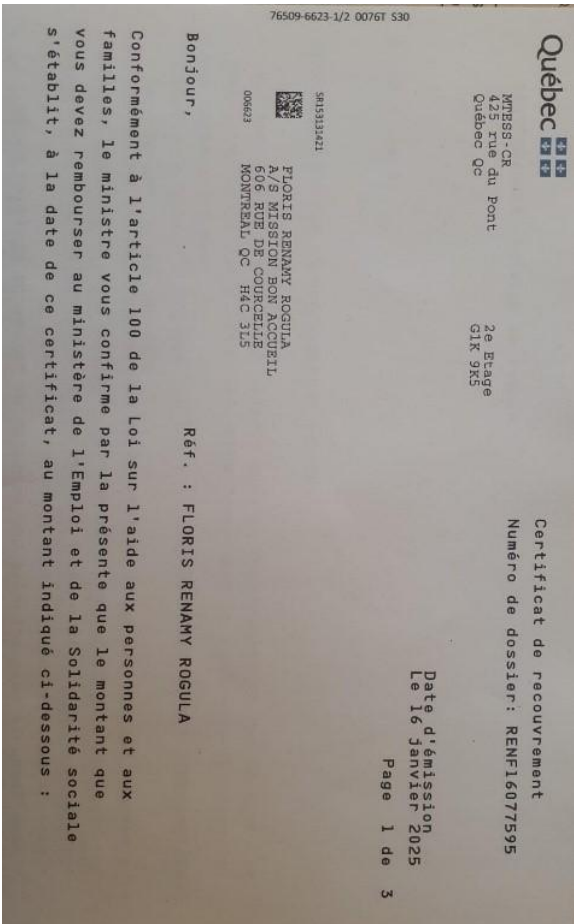



Photo d'une correspondance de Services Québec, datée de janvier 2025, portant une identité erronée.



Communication officielle de Revenu Québec
datée du 12 novembre 2024 – Un mépris persistant,
illustré par le non-respect de *l'identité des*
immigrants francophones subsahariens du Canada,
de la part d'une administration qui prétend pourtant
défendre les droits et libertés de la personne
consacrés par la **Charte québécoise**.

 142277100-10	Directeur général des particuliers	Le 12 novembre 2024
Florin Renamy Rogoulo 4755, rue Acorn, app 121 Montréal, Québec H4C 3L6		
Numéro d'identification : 4033937682		
Objet : Suivi de votre participation à notre programme d'accompagnement des travailleurs autonomes		
Bonjour,		
Nous vous remercions de votre participation et de l'intérêt que vous avez porté à notre programme d'accompagnement des travailleurs autonomes.		
Nous vous rappelons les points suivants :		
<ul style="list-style-type: none">• Le guide <i>Les revenus d'entreprise ou de profession</i> (IN-155) contient des renseignements sur les revenus, les dépenses admissibles, la conservation des documents comptables et des pièces justificatives ainsi que le délai de production. Il est accessible à revenuquebec.ca.• La bonne tenue de vos registres et de vos livres comptables est importante, car elle vous permet de déterminer les sources de vos revenus ainsi que vos dépenses admissibles.• La date limite de production d'une déclaration de revenus est habituellement le 30 avril. Toutefois, comme vous avez exploité une entreprise, le délai est prolongé au 15 juin. Notez cependant que des intérêts seront calculés à compter du 1er mai si vous avez un solde à payer.• Vous devez conserver un registre quotidien de vos revenus bruts d'entreprise. Le revenu brut est le total de vos revenus d'entreprise, avant la déduction du coût des marchandises vendues et des dépenses.		
Ce registre doit comprendre la date, le montant et la source de revenus pour chacune de vos ventes. Vous devez inclure dans le calcul de vos revenus d'entreprise le produit de toutes vos ventes (y compris les commissions), que le paiement ait été effectué en argent ou sous forme de troc. Chaque transaction doit être appuyée des pièces justificatives originales, comme		
<ul style="list-style-type: none">- les factures de vente;- les rubans de caisse enregistreuse;- les reçus;- les relevés de dépôt bancaire;		
<small>Complexe Desjardins, secteur D147CP C. P. 1079, succursale Place-Desjardins Montréal (Québec) H5B 1A3 Téléphone : 514 287-3585, poste 2873209 Sans fax : 866 418-2527, poste 2873209 Télécopieur : isatis-objet www.revenuquebec.ca</small>		<small>... VIESO</small>
		<small>SCL7400 SP (0102-10)</small>

Annexe 6 : Cliniques pour réfugiés

(Cliniques médicales pour réfugiés à Montréal et Laval)

Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal

Cliniques médicales où référer les patients réfugiés ne nécessitant pas de consultation en médecine d'urgence.

À Montréal :

Clinique médicale Bélanger

Adresse : 3871, rue Bélanger, bureau 300, Montréal (QC) H1X 3M7

Téléphone : (514) 722-1166 Option 3

District Médical

Adresse : 9735, boulevard St-Laurent, Montréal (QC) H3L 2N4

Téléphone : (514) 832-3333

GMF Universitaire Maisonneuve-Rosemont

Adresse : 5345, boulevard de l'Assomption, bureau RC-60, Montréal (QC) H1T 4B3

Téléphone : (514) 257-7000

Clinique médicale Omnisanté GMF Ahuntsic

Adresse : 3400, boulevard Henri-Bourassa Est,

Montréal (QC) H1H 1H7

Téléphone : (514) 903-9995

Clinique Monk

Adresse : 2529 rue Allard, Montréal (QC) H4E 2L5

Téléphone : (514) 769-9999

Groupe de médecine familiale Stillview-Statcare

(Pointe-Claire)

Adresse : 175, avenue Stillview, suite 104-155,

Pointe-Claire (QC) H9R 4S3

Téléphone : (514) 694-9282

Clinique médicale Angus

Adresse : 2601 rue William-Tremblay, Montréal

(QC) H1Y 0E2

Téléphone : (514) 807-2333

À Laval :

Clinique GMF - Centre médical Laval

Adresse : 1110 boulevard Vanier, Laval, H7C 2R8

Téléphone : 450-661-2521

GMF Médi - Centre Chomedey

Adresse : 610 boulevard du Curé-Labelle, Laval,

H7V 2T7

Téléphone : 450-687-6452, p.1

Liste de refuges et services de soutien alimentaire et hébergement pour les personnes en situation de précarité à Montréal et Laval :

Refuges et Soutien Alimentaire à Montréal

Labre House

4561 Boulevard Notre-Dame Ouest, Montréal, QC
H4C 1S3

(514) 937-5973

Dépannage alimentaire : Jeudi, 14h – 15h

Accueil Bonneau

427 rue de la Commune Est, Montréal

Horaires : Lundi - vendredi, 8h - 15h ; Samedi -
dimanche, 9h30 – 11h30

(514) 845-3906

Résilience : 4000 rue Sainte-Catherine Ouest

Horaires : Lundi - jeudi, 8h - 20h ; Vendredi -
dimanche, 8h - 16h

(514) 396-5433

Old Brewery Mission

915 Clark St, Montréal, QC H2Z 1J8

Horaires : Lundi - vendredi, 8h - 16h

(514) 798-2244

Navette OBM : (438) 495-6591, de 8h à 12h et de
15h à 23h

Open Door

3535 Park Avenue, Montréal, QC H2X 2H8

Horaires : Lundi - vendredi, 7h30 - 17h

(514) 939-1970

Centre de Jour St-James

1442 rue Panet, Montréal, QC H2L 2Z1

(514) 529-0039

La Mission Saint-Michel (Toit Rouge)

1101 rue Stanley, Montréal, QC H3B 2S6

Horaires : 8h - 12h15

(514) 844-8127

Cap Saint-Bernabé

1475 Avenue Bennett, Montréal, QC H1V 2S5

Horaires : Lundi - vendredi, 9h - 17h (mardi : 13h - 17h et 21h - 7h30)

(514) 251-2081

Refuge des jeunes

1838 rue Sainte-Catherine E., Montréal, QC H2K 2H3

Horaires : Fermé uniquement de 12h à 13h et de 17h à 18h

Dortoir : 45 lits

(514) 849-4221

Sac à dos

110 rue Sainte-Catherine Est, Montréal, QC H2X
2Z3

(514) 393-8868

Missionnaires de la Charité

2465 rue Champagne, Montréal, QC H2K 2G9

Repas : Lundi, mercredi, vendredi, samedi, et
dimanche, 17h - 18h

(514) 524-6372

Centres de Nuit à Montréal**Maison du Père**

550 boulevard René-Lévesque E., Montréal, QC
H2L 2L3

(514) 845-0168

Unité de convalescence : Poste 359

Old Brewery Mission (Café Mission)

908 Saint-Laurent boulevard, Montréal, QC H2Z
1J2

Ouverture : Après 20h

(514) 769-2244

Halte Chaleur d'Hochelaga

1487 rue Aylwin, Montréal, QC H1W 3B6

Horaires : Tous les jours, 21h – 9h

Refuge du Cœur de l'île

950 rue du Rosaire, Montréal, QC H2R 3B1

Horaires : Centre de jour : 10h - 17h ; Refuge de nuit : 17h - 8h

(438) 506-1396

refugepactderue@gmail.com

Refuges à Laval

Refuge d'urgence de Laval

3550 boulevard Lévesque Ouest, Chomedey, Laval,
QC H7V 1E8

Horaires : 17h - 7h30

Capacité : 4 chambres pour les femmes et 8
chambres pour les hommes

(438) 378-8247

Ces services sont destinés à fournir un abri, de la nourriture et un soutien aux personnes en situation de précarité. Pour plus d'informations, il est recommandé de contacter les refuges directement aux numéros fournis.

Visages de Montréal

Les facettes cachées de la ville
la plus cosmopolite du Canada



Découvrez **Visages de Montréal**, un récit captivant qui dévoile les multiples facettes de **Montréal** à travers les yeux de **Floris Haugier**.

Depuis son arrivée de **Los Angeles** à **Montréal** en *septembre 2017* jusqu'à son immersion dans l'univers d'itinérance montréalaise, **Floris** partage son parcours poignant d'*intégration*, de *résilience* et de *révélation spirituelle*.

À travers ses expériences personnelles, ses rencontres marquantes et ses moments de *synchronicité*, **Floris** nous invite à explorer les réalités cachées de cette ville cosmopolite. De sa rencontre avec **Anna**, la belle québécoise, à sa connexion profonde avec *l'univers*, chaque chapitre révèle une nouvelle dimension de la vie montréalaise et de la *quête spirituelle* de l'auteur.

Visages de Montréal est plus qu'un simple récit : c'est un *voyage intérieur* et *extérieur* qui témoigne des défis, des espoirs et des transformations qui jalonnent la vie de ceux qui cherchent leur place dans un monde complexe. En se réinventant à travers l'adversité, l'auteur nous offre une perspective unique sur la *résilience humaine* et l'*ouverture spirituelle*.

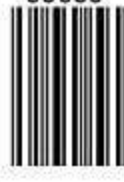
Laissez-vous emporter par ce témoignage sincère et inspirant de la vie dans l'*ombre* et la *lumière* de **Montréal**.



ISBN 9782925328087



90000



9 782925 328087